

**Le naturalisme des convulsions dans les maladies de l'épidémie convulsionnaire. [Pt. 1] / [Philippe Hecquet].**

**Contributors**

Hecquet, Philippe, 1661-1737

**Publication/Creation**

[Rouen] : [Jorre], [1733]

**Persistent URL**

<https://wellcomecollection.org/works/wcx9sev4>

**License and attribution**

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection  
183 Euston Road  
London NW1 2BE UK  
T +44 (0)20 7611 8722  
E [library@wellcomecollection.org](mailto:library@wellcomecollection.org)  
<https://wellcomecollection.org>













50<sup>c</sup>

12

100.  
Cal 20

C<sup>22</sup>  
F x F<sub>18</sub>

28,091/A

Au Lys Rouge (Paris)  
100 fr. fr.  
5 Jan. '29

2 parts in 1 vol

par Ph. Hecker





50133  
L E

# NATURALISME

D E S

## CONVULSIONS

Dans les Maladies de l'Epidémie  
Convulsionnaire.

*Par Phil. Hecquet*



A S O L E U R E,

Chez ANDREAS GYMNICUS, à  
la Vérité.

---

M D C C X X I I I



**I**Njusti sunt semper judices, qui de  
incognitis sibi pronuntiant rebus:  
non habent etiam judicandi autorita-  
tem, qui ad statuendum aliquid im-  
peritâ licentiâ temeritatis adducun-  
tur. *Julius Firmicus, lib. 1. ch. 2. des  
erreurs des Religions prophanes.*





# LE NATURALISME

D E S

## CONVULSIONS

*Dans les Maladies de l'épidémie  
convulsionnaire.*

CET Ecrit ne doit alarmer qui que ce soit , touchant les Miracles qui s'opèrent par l'intercession de Monsieur de Paris, Mais les convulsions tiennent si peu à ces Miracles , qu'il est impossible qu'elles puissent faire chaîne avec eux , jusqu'à en être les *chaînon*s , comme s'en expliquent les *Convulsionnaires*. Et en effet , peut-il être raisonnable de penser , que ce qui est essentiellement physique , tienne à ce qui est purement spirituel , étant des choses aussi différentes les unes des autres , qu'elles sont chacune d'un ordre essentiellement différent ? On le fera voir en détail des convulsions *épidémiques* , confondues mal à propos avec les Miracles. Mais après que l'on aura prouvé le *Naturalisme* des convulsions , c'est-à-dire combien essentiellement elles sont propres

A

au



au corps humain dans quelques personnes que ce soit, mais sur tout en ceux qui ont le genre nerveux plus tendre, plus sensible, ou plus facile à ébranler, soit par nature, par accident, ou par maladie, soit par quelque affoiblissement arrivé aux nerfs par l'étude, la contention d'esprit, ou par la méditation.

Ceci se comprend par la connoissance de la structure fondamentale & originaire des parties; car n'étant composées que de nerfs, dont les fions multipliés par milliers dans les membranes, les tuniques & les vésicules, qui composent le fond, le *parenchime*, ou la substance de ces parties, il est évident de quel ressort, de quelle *élasticité*, de quelle *contractibilité* elles sont capables ou susceptibles. Ainsi de la part des *solides* tout est organique, même dans les plus insensibles parties du corps humain, parce qu'il n'en est point qui ne soit nerveuse. D'ailleurs l'ordre ou l'arrangement de ces mêmes parties démontre parfaitement par leurs effets, l'étendue, la force & l'incompréhensibilité de puissance que ces parties ont à s'étendre, s'allonger & s'élargir; car ce sont tous sachets élastiques, vésiculaires, infiniment multipliés, situés & aplatis les uns sur les autres, quoique sous de très  
petits



petits volumes , de forte pourtant que venant à se développer , elles s'allongent aussi , & plus encore étonnamment que ne font des filets crépés , lesquels étant tirés s'allongent énormément. Les muscles donc dans les corps adultes n'étant que des assemblages de fibres vésiculaires qui ont pû s'étendre & se grossir jusqu'au point de volume où on les voit parvenir , il est de leur nature de se trouver toujours dans la même attitude pour s'étendre , se contracter , se retrécir , s'allonger ou s'accourcir , dans laquelle elles sont nées.

Au surplus les fibres nerveuses sont des canaux qui ont leurs capacités , lesquelles ( ces canaux fussent-ils aussi déliés que la plus petite artériole , que l'on trouve cinq cens fois plus déliée qu'un cheveu ) elles sont toutes remplies d'un *fluide* ; mais quel *fluide* ? d'un *fluide* aérien ou d'une humeur spiritualisée autant qu'un air très-fin. Sera-ce une matiere non *élastique* , puisque l'air a tant de ressort ? Ainsi tout le corps humain composé qu'il est de tous vaisseaux qui ont des ressorts , se trouve aussi pénétré & intimement imbibé d'un esprit élastique. Rien est-il plus exposé à s'agiter ou à se laisser aller à cette vertu ? car encore elle presse universellement , ou dans toutes les régions du corps



le sang, parce qu'il est contenu dans ces vaisseaux, dont les parois qui sont *compressibles* ne sont que ressort ; d'où vient la *systole* des artères, laquelle entretient leurs battemens pour faire circuler la masse du sang. Mais ce sang lui-même est encore un *fluide* imprégné d'une vertu élastique, par laquelle il se défend contre le trop de pression des artères. Une machine donc commandée ou impérieusement régie par la vertu qui cause les contractions, n'est-elle pas bien prochaine de la convulsion, le premier pas par où commence quelque maladie que ce soit, *humorale* ou *spasmodique* ? Le *Naturalisme* des convulsions peut-il être mieux marqué & plus réellement fondé ? car pour peu que l'on y réfléchisse, le passage de la santé à la maladie tient à bien peu de chose. C'est sur la justesse ou le concert de tous ces ressorts, attachés aux *solides* & aux *fluides*, que pose le soutien de la vie. C'est un pur *équilibre* ; & à quoi tient un *équilibre* ? un presque à rien, le moins d'un atôme, d'un grain de sable, ( c'est le *momentum* des Géomètres ) le fait trébucher. Et que faut-il pour que ce fatal *momentum*, ou ce moment malheureux, qui déconcerte les causes de la vie, survienne au milieu de tant d'oc-



d'occasions , qui arrivent au corps humain ou du dehors, c'est-à-dire, de tout ce qui l'environne, ou du dedans, c'est-à-dire de ce qui se passe dans le sang & dans les esprits ? Ce sont les bases ou les soutiens tous deux de la santé , & tous deux , tant caducs sont-ils dans leurs mouvemens, sont des occasions prochaines & immédiates de maladies. Car un de ces *tenants* de la vie manque-t-il à l'autre ? l'équilibre passe en convulsion, parce que le retirement de l'un des deux détruit le concert mutuel de l'un & de l'autre. Cela est-il autre chose qu'une convulsion ? ainsi donc rien tient-il de plus près qu'elle à la nature du corps humain ? le *naturalisme* de la convulsion est-il donc moins que sensiblement démontré ?

Mais si dans les corps humains il s'en trouve en qui cette pente ou disposition à convulsion, en un mot ce *naturalisme*, se trouve naturelle, dépendante d'une structure singulière de parties, fera-ce une preuve équivoque du *naturalisme* des convulsions ? Or c'est la remarque d'un sçavant Médecin de ces derniers tems, qu'il faut s'en prendre très-souvent à la disposition des vaisseaux, pour comprendre les vraies causes des *passions histé-*



De Moor.  
De epi-  
lepsiâ  
hysteri-  
câ, p. 488.

Voiez,  
p. 487.

riques ; & ces maux sont de vraies convulsions. Cet excellent Auteur \* donne donc à observer que les vaisseaux propres aux personnes du sexe, sont bien autrement disposés dans le bas ventre, que celles qui, dans une pareille région du corps sont propres au sexe des hommes. Ce sont des longueurs, des largeurs ou des capacités, des directions ou des positions d'artères bien différentes dans les deux sexes. Surquoi, comme remarque cet Auteur, les Praticiens ne disent point un mot, quoique le moindre changement, dans les diamètres des vaisseaux, dans leur longueur, leurs courbures & semblables positions, naturelles ou accidentelles, ( car les maladies des femmes laissent souvent de ces indispositions dans leurs entrailles ) donnent origine à la plupart des affections convulsives dans les personnes du sexe. Cette omission est d'autant plus impardonnable, ajoute ce sage Médecin, que les Praticiens pour expliquer ces maladies & pour les guérir, disent & conseillent des choses indignes de gens sages, & encore plus de Médecins chrétiens. *Nolim hâc immorari spurcis & fœdis narratiunculis, quæ ab autoribus . . . . in chartam conjecta sunt, nec explicationes nec curatio à quibusdam præ-*



*præscripta, sunt digna . . . . medici, multo minus christiani.* Le Naturalisme des convulsions est donc comme affecté aux personnes du sexe. Quoi donc de moins surnaturel, & encore de moins miraculeux que les convulsions où elles tombent si aisément, si l'on ajoute à ceci l'étrange délicatesse du genre nerveux qui est en elles ? Mais pour cela les hommes aussi deviennent *vaporeux* comme les femmes, lorsque leurs nerfs perdent de leur fermeté naturelle, en sortant de leur *ton* ou de leur assiette propre ; état dans lequel ils se jettent par quelque épuisement que leur aura causé la débauche, l'étude, la contention d'esprit, ou le travail outré ou trop poussé dans le cabinet ; soit par les gens d'étude, soit même par les négocians, dont l'on voit plusieurs contracter des vapeurs pour s'être trop fatigués par leurs comptes ou leurs calculs. Mais quoiqu'il en soit, cette maladie de *vapeurs* ne survient à qui que ce soit, homme ou femme, que parce que le corps humain porte en soi une disposition naturelle aux convulsions ; & en cela consiste le *Naturalisme* de ces maladies, autant qu'il en éloigne l'idée de surnaturel, ou de miraculeux.

Ce n'est pas que les convulsions ne  
puf-



puissent être matière à miracle en bien plus d'une manière, & par conséquent capables de passer pour quelque chose de surnaturel. Il seroit, par exemple, contre les loix de la nature, qu'avec le *Naturalisme* des convulsions dans les personnes du sexe, fondé comme il est dans la structure de leurs entrailles, elles ne fussent jamais exposées aux maladies convulsives ou qu'elles en fussent exemptes, tandis que les corps des hommes, en qui ne se trouve point cet arrangement singulièrement propre au sexe, des parties \* du bas ventre, se trouvent assujettis à contracter en certaines occasions, des vapeurs toutes semblables aux *hystériques*.

\* V. de  
Moor.  
ibid. p.  
387.

Ce seroit encore un Miracle, que de voir ces vapeurs se guérir aisément, ou sur le champ & pour toujours, dans les femmes & dans les hommes, puisque naturellement ces sortes de maux sont pour toute la vie, pendant laquelle les personnes vaporeuses tombent dans les accès de vapeurs toutes les fois que quelque chose les contrarie ou les blesse. Car jusqu'à présent la Médecine n'a guères trouvé de remède définitif contre ces maladies, parce que le fond en demeure dans les entrailles de ces personnes, sans pouvoir s'assurer contre les retours des ces attaques



raques convulsives. Voilà toutes manières de découvrir du surnaturel dans les convulsions ; mais d'en faire des Miracles , lorsque des causes très-naturelles se trouvent toujours présentes dans les corps , sur tout des personnes du sexe , & toujours subsistantes , c'est pour le moins aussi déraisonnablement multiplier les Miracles , qu'il est raisonnablement défendu en Philosophie de multiplier les *Etres* sans nécessité. L'erreur est donc ici manifeste , & c'est vouloir s'aveugler sur la qualité des maladies qui sont si particulièrement propres aux personnes du sexe , que sans songer à abuser des termes , ni à les confondre , on pourroit dire que les convulsions sont des maladies *endémiques* parmi ces personnes , parce qu'elles sont autant en propre ou affectées à leurs corps , que certaines maladies sont particulièrement attachées à certains Pais. Comme donc dans ces Pais , tout Habitant est exposé à encourir ces maladies , parce que les semences en sont dans l'air ou dans le terroir , il n'est point aussi de personnes parmi celles du sexe , qui ne soient exposées , par la disposition secrète des parties qui distinguent ce sexe , à tomber très-familierement en tant de sortes de *vapeurs* , ou d'affections *spasmodiques* , jus-

que



que-là que commençant souvent à se produire dès la première jeunesse, elles accompagnent dans tous les âges, le reste de leurs vies, par des infirmités aussi opiniâtres, que bizarres, surprenantes, & quelquefois aussi prodigieuses dans leurs symptômes, que difficiles à guérir.

Ce sont de semblables maux, que ces *convulsions* prétendues *miraculeuses*, que l'on vante pour telles parmi les Convulsionnaires d'aujourd'hui, & dont le nombre & la contagion, qui les multiplient, font aujourd'hui une *épidémie* convulsionnaire dans Paris sur tout, & encore en quelques endroits des Provinces. Mais quoi de plus étonnant, que dans un lieu aussi bon connoisseur que Paris, & au mépris du caractère si manifeste des symptômes de *cette épidémie*, on se ferme tellement sur les effets de la pure nature, ou d'un *Naturalisme* si évident, pour traiter en Théologien, ou en Casuiste des maux qui sont précisément de la compétence de la Médecine. C'est cependant la méprise de quelques habiles Théologiens, plus étonnante par conséquent, que ce que les convulsions de l'*épidémie* régnante leur paroissent avoir de prodigieux, puisqu'ils croient voir l'œuvre de Dieu dans les opérations de la nature. C'est pour eux



eux quelque chose de *divin* ; mais la maniere de penser d'*Hippocrate* , qui étoit si bon connoisseur dans les œuvres de la nature , veut que l'on abandonne aux préjugés populaires l'opinion qui attribue très-souvent aux Dieux les causes des maladies. *In arte medicâ quæ fiunt plerumque hominum vulgus diis tribuit.* Le divin que soupçonnent ces Théologiens dans les Convulsions de l'épidémie , ne vient donc , comme parle le même *Hippocrate* , que du trop peu de connoissance dans les causes des maladies , & de la surprise où entraînent les choses que l'on admire , *homines verò ex imperitiâ & admiratione ( morbi ) naturam & causam divinam esse cersuerunt , &c. \** & ce que dit *Hippocrate* est d'autant plus concluant , que c'est à l'occasion des convulsions ou de l'épilepsie , apellée la maladie sainte ou sacrée dans l'antiquité , qu'il s'est ainsi expliqué sur le divin , *divinam* , ou le *το θεϊον* , dans les maladies , *morbus sacer*. Mais , ajoute-t-il , s'il faut prendre pour divin dans les maladies , tout ce qui y paroîtra avoir quelque chose d'admirable , combien faudra-t-il admettre de maladies sacrées ? *Quòd si divinus censeatur ( morbus ) quòd admirationem quamdam habet , multi morbi sacri futuri sunt , quos*

*Hippocr.*  
Epist. a  
Domo-  
rit.

[Idem de  
morbo  
sacro.



Ibid.

*quos tamen nemo sacros existimat.* Au reste ce n'est pas que l'on trouvât à redire que d'habiles & de sages Théologiens ne prissent connoissance, intérêt même dans toutes ces différentes convulsions, qui emportent tant de jeunes personnes en des attitudes & des postures qui blessent des yeux chrétiens, & accoutumés à ne rien voir de contraire à ce que l'on attend des vierges chrétiennes. En ce sens donc les Médecins ne diminuent rien des droits qu'ont les Théologiens de veiller sur l'innocence des âmes chrétiennes : mais c'est sur des maladies évidemment naturelles, que des Théologiens auteurs des convulsions épidémiques, portent leur jugement. Ils se rendent donc sujets aux loix de la Médecine, & elle ne peut, sans blesser ses lumières, consentir à l'erreur où ils se précipitent. Déjà l'on a démontré le *Naturalisme* de ces convulsions ; mais d'autres signes suffisoient pour éclairer les yeux de ces Messieurs, pour ne point attribuer à des causes surnaturelles, des maladies qui tiennent trop manifestement & de trop près à la nature. Car telles sont les convulsions *épidémiques* d'aujourd'hui, de vraies *vapeurs hystériques*, peut-être vraiment utérines, causées & entre-



entretenuës par des passions de l'ame, comme en parlent les Médecins philosophes, ou par des mouvemens excités par des objets, qui troublent des imaginations d'autant plus aisées à ébranler dans les personnes du sexe, qu'en elles se trouve naturellement un genre nerveux très-sensible. Surquoy parle ainsi un sçavant Médecin. *Prudentibus optimè demonstratum admittimus, omnes (sic dictos) animi affectus, sive motus ad duas classes commodè referri, propensionem, cupiditatem sive amorem sive odium; nempe voluptas & dolor & quæ eorum causæ sunt, bonum & malum, cardines sunt, in quibus affectus nostri vertuntur.*

Verdiers  
De equi-  
librio  
mentis  
& cor-  
poris, p.  
80.

C'est donc souvent au gré des passions ou des affections de l'ame, que les corps humains sont troublés, & ces affections sont excitées par des objets vifs & piquans, ou capables d'enflammer. Or de semblables objets manquent-ils aux esprits ou aux imaginations des filles convulsionnaires épidémiques ? ce seront donc des passions qui les animent. Car quel autre nom donner à ces souhaits ardens, à ces desirs vraiment passionnés de servir à des Miracles comme elles se les imaginent, parce que l'on en enivre leurs foibles imaginations, ou de se procurer



le plaisir & la satisfaction d'en être le sujet ou le spectacle ?

L'envie ou l'émulation excitée encore par l'exemple de tant de Miracles auxquels on leur dit que tiennent les convulsions de tant de Convulsionnaires , qui sont courus dans le public , & louangés par tant d'honnêtes gens de tout sexe & de toute condition ; tout cela ne remue-t-il point merveilleusement des imaginations comme celles des jeunes filles , si aisées à s'enflammer ? Car si la simple volonté de l'ame est un commandement qui s'exécute sur le champ par les esprits , qui comme des coureurs se rendent aux endroits du corps où l'ame les envoie , que penser d'objets , lesquels par leur activité mettant l'ame hors de son assiette naturelle & volontaire , l'obligent à chasser les esprits avec impétuosité vers certains organes , & hors de leurs directions ? Cependant la seule volonté de l'ame envoie tout à la fois les esprits dans trois cents muscles \* différens , lorsqu'un joueur de guitare touche cet instrument en chantonnant & en trepignant des piés. Combien donc de muscles & de fibres musculieuses se trouveront fortement agitées dans le corps d'une jeune fille , dont le cerveau s'enflamme à force de desirer de  
se

\* vi .  
*Entius in*  
*Thouftm*  
*diatrib.*  
*de Ref-*  
*pirat.*



se voir miraculeusement convulsionnaire. Car qui ne sçait la force, physique même, qu'ont les souhaits sur les fibres nerveuses ? Les signes que les meres impriment sur les corps des enfans qu'elles portent dans leur sein, en sont des preuves très-réelles ; & si l'on veut dans les personnes adultes des effets sensibles & matériels de fortes imaginations, l'on a vû une personne dans le corps de laquelle se trouva une pierre précisément dans l'endroit, où toute sa vie elle avoit dit & imaginé qu'il y avoit une *grenouille* ; \* tant a de pouvoir & d'efficace une imagination échauffée, laquelle en tenant ramassés les esprits dans un endroit vers où elle les a déterminés, & où elle les a atachés, elle leur fait ouvrir des productions singulières. Mais si dans ces jeunes corps des filles, le desordre des esprits va remuer les mêmes parties, organes, viscères, ou fibres organiques, dont les mouvemens convulsifs constituent l'essence ou la nature des vapeurs hystériques, vraiment *uterines*, sera-t-il douteux que les convulsions qui en résultent sont de même nature ? Et en tout cela où est le surnaturel, le divin, l'œuvre de Dieu ? où est le Miracle ? & encore à quoi vient là le ministère des Théologiens ? car tout ceci n'est que trop naturel.

\* V. de  
Moor.  
Patho-  
log. co-  
rebra.



N'y auroit-il donc point quelque raison de conscience qui dût interresser Mrs. les Théologiens dans des convulsions *épidémiques*, qui gagnent singulièrement parmi les jeunes filles ; & encore dans les personnes de l'autre sexe , dont les imaginations se seront troublées , affoiblies ou efféminées à l'aspect des folles grimaces & postures indécentes que ces jeunes créatures leur ont montrées ? Car ces spectacles se donnent les nuits , trop souvent réservées aux œuvres de ténébres. Ainsi tout cela ne se ressentiroit-il pas un peu trop du dangereux naturel ? cela ne seroit-il point la place convenable au ministère des Théologiens , pour examiner si ces *vapeurs hystériques* ne tiendroient pas un peu de la nature de celles que l'on nomme mélancholiques , *uterines* ou *érotiques* ? Car rien ne se trouve plus communément dans les passions hystériques que ce que l'on nomme en Médecine *μελανχολικὸν τί*. Car il se manifeste par les délires , dans lesquels des vaporeuses hystériques disent des choses qui les font rougir au sortir de leurs accès de vapeurs. Mais cela ressemble-t-il si mal à l'accès de rêverie en paroles & en actions impudiques de ce jeune homme Convulsionnaire qui se montre aussi impudent que l'effronté Cynique



nique ( *Diogenes* ) ? Et les fausses & folles prédictions de filles Convulsionnaires prophétesses , sont-elles moins que des égaremens d'esprit & de véritables rêveries , puisqu'elles ne se souviennent point de ce qu'elles ont dit ? D'ailleurs est-ce ici un malin soupçon controuvé à plaisir contre les Convulsionnaires épidémiques ? Tous les impertinens secours qu'elles exigent , & se font rendre pour réprimer les troubles & soulèvemens qui se manifestent dans leur bas ventre , conviennent-ils à la sagesse des filles ? car c'est pour abaisser les gonflemens qui s'y élèvent ; sur tout des secours demandés avec empressement pour de semblables besoins par de jeunes filles , les excusent-ils bien des soupçons de *passions érotiques* ? Car enfin , non seulement c'est des hommes qu'elles exigent ces secours , mais encore des hommes avec une telle préférence ou prédilection , que la contrariété ( ce qui est un signe presque univoque de vapeurs ) qu'elles ressentent , quand on leur refuse des hommes , les jette en d'autres vapeurs. Ajoutez qu'elles permettent ces secours en accordant à des hommes de marcher quelquefois à piés nus sur leur ventre , couchées qu'elles sont par terre , sans presque d'autre couverture que de leur



chemise, parce qu'elles se sont dépouillées de leurs habits & leurs jupes d'étoffe. D'autres hommes les tiraillent par les bras, par les piés, les pressent de tout leur corps devant & derriere; ou bien en d'autres occasions, non moins suspectes d'érotisme, des hommes à la queue l'un de l'autre, viennent comme à coups de tête faire affaut contre le ventre de certaines de ces créatures, dressées & adossées contre une muraille, pour dompter & rabattre les gonflemens de tout le ventre, qui étouffent ces Convulsionnaires. D'aussi étranges libertés en des personnes qui se donnent pour Vierges & pour Prophétesses, feroient-elles indignes de l'examen de la conscience de ces jeunes créatures par d'habiles Théologiens ? Car suivant la pensée de saint *Jerôme*, versé dans la conduite de Vierges chrétiennes, la virginité se perd par l'esprit. *Ergo*, dit-il, *& mente virginitas perit*. Et suivant les mêmes principes de cet habile & saint Directeur, le premier doute qui doit venir sur la conduite des filles qui se dissipent dans le monde, c'est celui, si elles sont encore vierges. *Primum dubium est an virgo sit talis*. Car comme parle un autre Pere de l'Eglise, \* non moins éclairé sur la direction des Vierges chrétiennes, (telles

Epist. ad  
Eustochium.  
De custodia  
virginitatis.

Ibid.

\* S. Basil.  
De verâ



les que devoient êtres des filles Prophétesses inspirées de Dieu) l'ame d'une vierge doit être dans son corps comme l'huile dans l'eau, sur laquelle elle surnage sans se mêler. Les Convulsionnaires épidémiques ont-elles ces égards ? elles qui se laissent manier, tirer, presser par les mains, les piés, les têtes, & tout le corps des hommes, qu'elles nomment ou choisissent pour en être servies dans leurs convulsions. Après cela le grand miracle des Convulsionnaires ne consistera-t-il pas en ce qu'elles seront préservées de Dieu de fautes grièves, au milieu de telles manœuvres, d'où elles fortiroient, sans être sorties de leur état, c'est-à-dire sans avoir perdu la virginité de l'esprit. Car comme l'a enseigné le même Saint, tout doit être vierge dans le corps d'une Vierge, les oreilles, la peau & tous les mouvemens du corps. *Virgo sit, virginis & auditus, & tactus, denique motus omnis.* Les attitudes impertinentes & contraires à la pudeur dans les filles Convulsionnaires, laissent-elles à penser que les sens demeurent inébranlables sous les yeux & entre les mains de tant d'hommes, souvent jeunes eux-mêmes & susceptibles des mêmes étincelles de feux impurs ? Que la connoissance du corps humain & des sympathies dans ses parties



Ibid. p.  
556.

Ibid. p.  
556.

S. Hye-  
ronime.

font craindre de choses là-dessus ! & ce sont ces connoissances qu'elle essaie ici d'inspirer aux Théologiens. Car les at-  
touchemens les plus innocens de mains charitables , sont capables , suivant ce qu'assure ce Pere de l'Eglise , d'enflammer la concupiscence. *Sufficit peccatum & per tactum fraternæ manûs , sensum carnis excitare.* Mais , dira-t-on , quels étranges soupçons est-ce ici répandre sur des filles Chrétiennes ! Mais pourquoi plutôt ne se pas blesser des étranges privautés , pour ainsi dire , qu'elles permettent sur leurs corps , jusqu'à les laisser se coller contre des corps d'hommes , contre lesquels elles se pressent , & qui sont pressés par d'autres hommes ? Le soupçon que donnent à craindre de pareilles situations de corps de différens sexes , va bien loin au jugement de ce Pere de l'Eglise , *masculum corpus foemineum attingens , quamlibet ratione moderentur , ad congressum tamen mutuo latenter invitatur.* Déjà il est mention d'Epoux & d'Epouse ; l'on dit que ce sont des mariages spirituels & tout figuratifs ; mais sous prétexte que les corps demeureront purs , est-il possible d'innocenter les mariages qui se feront en esprit , *nihil prodest carnem habere virginem , si mente quis nupserit ,* & c'est l'avis



l'avis de saint *Ferôme*. Sont-ce là des réflexions oisives, malignement inventées, & sans fondement ? au contraire elles sont de saints hommes, & d'hommes qui ont autant médité que pratiqué ces matieres. Elles ne sont non plus ici de surérogation, ou des entreprises indiscrettes & présomptueuses de la Médecine contre la Théologie ; mais l'Art qui guérit les convulsions, aiant à revendiquer ses droits sur les entreprises des Théologiens, qui sans s'y connoître lui enlèvent la connoissance des maladies qui lui sont légitimement dévolues, il témoigne à la Théologie, qu'il ne veut certainement rien prendre sur elle, qu'il lui abandonne même en entier l'inspection qui lui appartient, sur ce qu'il y a dans les maladies qui regarde & demande la vigilance des Théologiens.

Ainsi c'est sans rien entreprendre sur la Théologie que la Médecine revendique à ses soins les convulsions d'aujourd'hui dont quelques Théologiens font des miracles. Car c'est une *contagion* ou une *épidémie*, & les maladies contagieuses sont du ressort de la Médecine ; elle a d'ailleurs ses remèdes contre les convulsions, & là-dessus elle se plaint de ce que les Théologiens érigent un culte religieux à ce qui est l'objet de remèdes naturels. Or  
que



que les convulsions soient *épidémiques*, elles le sont spécialement en ce qu'elles tiennent par elles-mêmes, ou de leur nature de cette *épilepsie* propre, & particulière aux jeunes personnes du sexe, parce qu'elle leur est familière.

Mais cette affinité avec l'*épilepsie*, est d'autant plus sensible dans les convulsions régnantes, qu'il est de notoriété que plusieurs des convulsionnaires sont vraiment *épileptiques*, soit par elles-mêmes, soit parce qu'elles sont nées de meres *épileptiques*. Mais de plus, l'*épilepsie* étoit tellement reconnue pour contagieuse parmi les Anciens, que les Epileptiques étoient exclus des Assemblées publiques, d'où est venu à l'*épilepsie* le nom de *comitialis morbus*, parce que la présence d'un Epileptique ne se souffroit point dans les Assemblées. Et encore, les Epileptiques étoient, leur sembloit-il, si contagieux pour les personnes de la même famille, qu'il étoit d'usage de les tenir à la campagne pour les éloigner de dessous les yeux de leurs parents. Mais ce qui prouve en particulier la disposition contagieuse des convulsions régnantes, c'est de voir qu'elles se prennent par les yeux de ceux qui fréquentent de plus près ou plus assidument les filles Convulsionnaires; & qu'elles se prennent

V. Bel-  
linus.  
De Epi-  
lepsia,  
p. 568.  
de mor-  
bis capi-  
tis.



prennent encore par les oreilles ou par l'ouï-dire, c'est-à-dire par le bruit étonnant que font dans les Provinces les convulsions prétendues miracles de *Paris*. Sur tout cela est-ce à tort, témérairement ou sans raison, que la Médecine connoisseuse en contagions & éclairée sur leurs dangers, sollicite la vigilance de ces Théologiens admirateurs d'effets naturels, parce qu'ils sont par conséquent de sa juridiction, & qu'ils demandent bien plus d'être traités suivant les règles & par les remèdes de cet Art, que d'être louangés ou canonisés comme miraculeux. Car rien est-il plus capable que ces louanges, de fomenter & multiplier la contagion ? Elle est même d'autant plus dangereuse, que c'est entre les sexes qu'elle gagne & où elle est si facile à communiquer, comme le prouve scavamment & par tant de scandaleux evenemens, l'Auteur du Traité singulier sur cette matiere. La Médecine en connoît les causes, qui sont moins à la verité l'objet de la science de la Théologie; mais les Théologiens sont scavans, & ils peuvent se ressouvenir de ce qui est raconté des *Tyriens*. Ils ne pouvoient venir à bout, à force de machines les plus puissantes, de transporter d'un ancien Temple d'*Achile* dans un plus beau, la Statue de leur Divinité.

Voiez  
le com-  
merce  
dange-  
reux en-  
tre les  
sexes.



nité. Ils consultèrent l'Oracle, le repaire  
 de la sagesse de ces malheureux tems,  
 pour apprendre comment ils pouroient ve-  
 nir à bout de cette exécution. L'Oracle ré-  
 pondit que la plus belle fille Tyriene n'a-  
 voit qu'à attacher au petit doigt de la  
 Statue un seul de ses cheveux. Cela fut  
 fait & la jeune beauté mena comme en lessé  
 la grosse masse de la Statue dans le nouveau  
 Temple. C'est une fable, mais par où  
 l'ancienne Philosophie a voulu faire com-  
 prendre à tous les hommes la force de l'at-  
 trait des personnes du sexe sur les hom-  
 mes. Cependant Mrs. les Théologiens  
 Convulsionnaires admirent des filles ; &  
 les filles sont un sujet de crainte à ceux  
 qui connoissent le mieux la nature. Tel  
 étoit *Hippocrate* ; aussi a-t-il grand soin  
 de précautionner les Médecins contre les  
 dangers qu'ils auroient à encourir, parce  
 qu'ils sont obligés par leur profession de  
 fréquenter souvent les femmes & les filles.  
*Medico cum agris non parum est commer-*  
*cii, illi enim fere semper cum mulieribus*  
*conversatio est.* Et là-dessus il leur fait  
 sentir la conséquence de ce commerce par  
 l'importance de tels objets, au milieu des-  
 quels ils avoient à converser. *Resque ma-*  
*gni pretii contrahat (Medicus) à quibus*  
*omnibus sibi temperare debet.* La vie des  
 hom-

*Hippoc.*  
*De libro*  
*Medico.*

*Ibid.*



hommes, dit un autre Ancien, \* quand \* Gellius  
p. 336. 2 ils ont à vivre au milieu du monde, est exposée à mille dangers, de sorte qu'un homme sage doit être comme un athlète généreux & vigilant qui se défend des pieds & des mains, contre tous les coups imprévus que lui porte la pétulance de mille objets dangereux ou séduisants, qui lui tendent des pièges de toutes parts. Dans cet état, conclut-il, l'esprit & l'attention d'un homme prudent, doit être constante, toujours prête & fortement en garde contre tous ces pièges, sans jamais conniver à rien, sans se relâcher jamais, au contraire se faire comme des bras & des mains de toutes les sages réflexions, & des résolutions inflexibles qu'il aura prises, contre tous les dangers qui l'environnent. *Ita animus atque mens viri prudentis adversus vim, & petulantias injuriarum omni in loco, atque in tempore prospiciens, debet esse erecta, ardua, septa solidè, expedita, numquam connivens, nusquam aciem suam flectens, consilia, cogitationesque adversus insidias, quasi brachia & manus protendens.* C'est un p. 336.  
Gellius, Païen Philosophe qui parle ainsi. Mais saint Jérôme ne pensoit pas autrement de l'état de la vie des Chrétiens. *Hominum vita*, dit-il, *tentatio est.* Dira-t-on que



ces raisons de craintes ou d'appréhensions sont si générales, qu'à force de convenir à trop de choses, elles sont moins applicables au présent sujet ? On ajoutera que ce sont de pieuses ou d'édifiantes réflexions, des raisons purement Morales, au lieu que c'en sont de Physiques, que l'on attend de la Médecine sur les dangers des *convulsions épidémiques*. Mais elle n'en manque pas, en voici donc de cette espèce, & tellement propres à la matière de ces convulsions, qu'elles y conviennent uniquement.

Ce sont les raisons de sympathie ou d'attraits naturels, qui se trouvent nécessairement & physiquement entre les personnes de différent sexe ; & ces raisons sont celles qui découvrent évidemment les périls qui se rencontrent dans la seule fréquentation de ces personnes entr'elles. Par là on comprendra combien il est dangereux à des hommes de prêter leurs yeux, leurs oreilles, leur voix & leur présence, à regarder des filles avec admiration, ou à considérer les attitudes, plus ou moins déplaisantes à la chasteté, auxquelles elles s'abandonnent, & où on les voit pendant des jours entiers. C'est à de semblables personnes que s'adresse cet avis, encore de saint Jérôme. *Cave ne inter frequentiam*  
*puel-*



*puellarum per diem videas, quod nocte cogites.* Ces raisons de péril sont donc celles des rapports & des convenances propres, spécifiques & singulieres, qui se trouvent entre les corps des hommes & ceux des femmes. Elles sont fondées ces raisons sur la création de l'homme & la production de la femme. C'est du côté de l'homme & de sa substance, de ses os & de sa chair, que celle-ci a été tirée. *Hoc . . . .*, lui dit Adam, *caro de carne meâ* ; \* mais en vûe de la part du Créateur, que ces deux corps venant à se réunir par le mariage, ils deviendroient deux dans une même chair : *Erunt duo in carne unâ*. Voilà donc que ces deux corps ne font qu'une seule chair par leur union prévue par le Créateur. Mais cette chair ne devient unique, que parce que les convenances ou les rapports, que Dieu a mis dans celle de l'homme se confondent en s'unissant en conséquence de cet ordre du Créateur, avec celles qu'il a réciproquement établies dans le corps de la femme.

Or ces deux corps ou ces deux sortes de chair conservent chacune en leur particulier, étant même séparées, les rapports qu'elles ont communs quand elles sont unies. Ainsi donc chacun dans son sexe

ibid.

\* Genes.  
cap 2. v.  
24.

Genes.  
cap 2. v.  
29.



se trouve continuellement en *tendance* spontanée avec l'autre, c'est-à-dire en inclination naturelle, vers l'union pour laquelle le Créateur les a établis. Mais cette tendance n'est point un terme ou un son de paroles, vuide ou dénué de sens physique, fondée même sur des choses qui n'en sont point moins matérielles, pour être subtiles & cachées au sens.

C'est une transpiration ou une émanation continuelle & abondante de corpuscules imperceptibles, qui s'échappent sans interruption sous la forme de vapeur par les pores de la peau en chaque individu. C'est donc une *atmosphère* que se forme autour de soi chaque corps d'hommes ou de femmes. Mais ces corpuscules sortent de chacun de ces corps comme scelés du sceau de la nature du corps, dans lequel & par ses organes propres, ils ont été taillés pour ainsi dire, atténués & façonnés sous un certain volume, une certaine configuration, dans un mot, dans une certaine proportion; & en cela consiste la singularité particulière de ces corpuscules avec le corps d'où ils sont sortis. Que ces corpuscules se perdent dans l'*atmosphère* général de l'univers, ces propriétés singulières s'y perdent aussi & s'y confondent; mais que  
de



de semblables corpuscules ramassés forment une *atmosphère* particulier au tour d'un corps renfermé, qui seroit dans le voisinage de l'autre, & que ces corpuscules se trouvent en raport & en convenance avec ceux du corps qui l'avoisine, la ressemblance de nature dans ces corpuscules occasionnera leur union, de sorte qu'ils s'associeront volontiers les uns aux autres. C'est le cas où se trouvent deux corps humains, l'un d'homme & l'autre de fille; chacun est entouré de son *atmosphère* particulier, parce que chacun en son particulier transpire sans cesse. Mais ces *atmosphères* venant à se mêler à raison de leur proximité, l'air qui entre dans les poulmons, y entraîne ces corpuscules travaillés ou façonnés à l'usage du corps où ils ont servi. Mais portant avec eux dans le corps voisin la propriété qu'ils s'étoient faite dans le corps dont ils sont sortis, ils communiquent les mêmes propriétés au corps dans lequel ils entrent. Ainsi ces corpuscules sortant du corps d'une fille, avec les dispositions propres à la douceur de son sexe, ils transmettent dans le corps d'un homme ces penes à la douceur; & par-là les nerfs d'un corps d'homme s'amollissent comme les fibres du genre nerveux dans le corps des filles.



De-là donc ces attraits d'un sexe vers l'autre, les penchans qui remuent dans les hommes les cœurs & les imaginations, à la manière de celle des filles; & voilà les sources des sympathies, les causes & les raisons de la contagion si naturelle entre les deux sexes. Rapprochant à présent ces réflexions de l'objet ci-devant proposé, c'est-à-dire, à la contagion régnante parmi les filles convulsionnaires, que des hommes touchent avec complaisance ou avec admiration, les considérant les uns & les autres dans une même chambre, se voir, se parler, & se faire des politesses, si l'on veut les appeler ainsi, ou des gracieusetés autant spiritualisées fussent-elles; tout ce commerce d'attraits ou de complaisances, jette-t-il moins que des étincelles d'un feu secret, qui n'en est pas moins dangereux pour être couvert sous la cendre, c'est-à-dire, sous le prétexte ou l'apparence de dévotion?

Tous ces attraits secrets qui remuent les cœurs, qui surprennent les imaginations, & échauffent la concupiscence des yeux, font-ce rien autre chose que des occasions prochaines de péché? Mrs. les Théologiens Convulsionnaires font des devoirs de conscience de s'en éloigner en toute autre rencontre; par quel privilège  
celles-ci



celles-ci font-elles souffertes en faveur des filles Convulsionnaires ? Dira-t-on que les Théologiens ne sont pas obligés à toutes ces connoissances Physiques ? mais c'est du *Physique* que ce qui fait les convulsions épidémiques. Là-dessus donc ils ne doivent se déterminer à rien pour juger de leur nature ou la définir, qu' auparavant ils n'aient fait examiner par des Médecins ces phénomènes de la nature dans les corps humains.

Mais d'ailleurs si ces Mrs. ont pû ignorer ce qu'il y a dans les convulsions de Physique ou de naturel, parce qu'ils n'ont pas voulu s'en informer de ceux (ce sont les Médecins) que tous les Casuistes consultent dans des matieres mixtes, c'est-à-dire, qui regardent le corps & l'ame; du moins habiles comme il sont dans l'Histoire Ecclésiastique, ils pouroient se souvenir de l'avertissement d'un célèbre Historien de ce genre. C'est touchant les dangers de voir des corps nuds, à cause des impressions criminelles que font sur les hommes & les femmes ces fortes d'objets. *Nudorum corporum aspectus ad nefarios amores, & viros & fœminas provocat.* Croiroit-on trouver *Hippocrate* attentif à faire éviter ces nudités ? Cependant c'est sur quoi il précautionne en-

*Theodor. 8.  
De grac.  
affect.  
lib. 9. p.  
616.*



Hipp. De  
decenti  
habitu.

S. Cle-  
ment ,  
Alex.  
Admo-  
nitio ad  
gentes ,  
p. 30.

cor les Médecins , en leur recommandant de ne découvrir que les parties nécessaires. *Observare oportet ne ( Medicus ) multas corporis partes denudet.* Et sur de semblables objets le témoignage d'un Pere de l'Eglise est étrangement rigoureux ; car en parlant des Chrétiens , qui se permettoient les spectacles & les tableaux deshonnêtes , il leur déclare que leurs yeux & leurs oreilles commettent le crime. *Vos ,* dit-il , *genus electum , gens sancta , aures vestrae , & oculi vestri fornicati sunt.* Or ce sont bien d'autres choses que des tableaux que ces Théologiens Convulsionnaires permettent de voir & d'entendre à des Chrétiens , à des Ecclésiastiques même ; ce sont des postures indécentes qui se montrent sous leurs yeux ; des filles échevelées , sans bonnet ni coëffure , les pieds & les jambes nues , le reste du corps très-négligemment couvert ; ( pour ne pas se rendre trop crédules à ce qui s'en dit dans le monde ) car on ajoute qu'elles se font laissées voir toutes nues. Faut-il être Médecin pour comprendre la force de la tentation , pour des yeux Chrétiens ou Ecclésiastiques , par celle de l'impression que fait naturellement sur les imaginations des personnes d'un différent sexe , des objets si effrontément scandaleux , car



ce sont ces traces dangereuses qui restent dans l'ame, & qui la troublent par des imaginations criminelles, qui excitent la passion. *Relinquant in animâ turbas phantasmatum quibus cupiditas incitatur.* Car quel nom donner à l'attitude où se met une fille qui se huche sur les épaules d'un homme, de sorte qu'accollant la tête ou le cou de cet homme, elle fait pendre ses deux pieds à droit & à gauche sur sa poitrine ? trouve-t-on de pareilles choses parmi les Païens, sur les Théâtres, parmi les Sauteurs ou les Danseurs de cordes ? Est-ce une moindre impudence dans une jeune fille, de se jeter sans d'autre habit qu'une camifolle & un jupon de toile sur les genoux d'un homme, pour y prendre ses convulsions, pressée entre cet homme & d'autres qui l'accablent contre sa poitrine ? Enfin sont-ce d'innocentes *minauderies*, que celles en quelques-unes de donner de petits soufflets avec des airs & des paroles doucereuses à des hommes qui les considèrent dans leurs convulsions ? Les Théologiens fauteurs des convulsions ne s'avisent pas de soupçonner du criminel dans toutes ces actions ; mais la Médecine y trouve par la connoissance qu'elle a des causes des passions érotiques, des sujets de crainte qui font trembler pour l'inno-

S. August. De  
vera Reli-  
g.



l'innocence de ces créatures & de leurs spectateurs.

Peut-être pouroit-on se permettre de croire de la fausseté dans les soupçons qu'inspirent ces connoissances de la Médecine ; mais pourquoi dérober au public ce qui rend toutes ces actions qu'on met sous ses yeux & qui sont si suspectes de penchans dangereux dans de jeunes personnes du sexe ? car enfin sans vouloir en taxer aucune des autres, l'on sçait que les Convulsionnaires n'ont pas toutes été des *vestales* ; leurs foiblesses criminelles dans les tems passés, si l'on veut, pour les hommes, sont connues dans trois d'entr'elles, qui d'ailleurs avoient été sujettes avant leur crime, à des vapeurs hystériques ; n'en est-ce point assez pour autoriser le soupçon d'*érotisme*, puisqu'il s'en trouve dans ces maladies, lorsque la passion y a plus de part que la maladie naturelle à ce sexe ? demandera-t-on pourquoi l'on fait ici ce détail déplaisant pour toutes les personnes vraiment modestes ? La réponse est facile & très-propre à dissiper ces honteux narres ; c'est que beaucoup de ces actions se commettent au vû & au sçû de tout le public ; & en ce cas ne feroit-ce pas en se taisant plutôt conniver au mal, que par



paroître en le déclarant, le publier indif-  
crètement ? Car s'il est recommandé de  
s'abstenir de nommer rien qui se ressent  
de l'obscenité, il est ordonné d'importu-  
ner même un public Chrétien par des in-  
stances réitérées, quand il faut le préser-  
ver d'un danger qui va publiquement à  
corrompre les mœurs. *Insta opportune,*  
*importune, &c.* Car que sont-ce autre  
chose qui se comprennent dans toutes les  
honteuses postures des filles convulsion-  
naires, que des occasions propres à inspi-  
rer, ou fomentent le libertinage dans de jeu-  
nes cœurs, puisque ce ne sont que des apa-  
rences & des marques d'esprits déchus de  
toute pudeur ? *Hac omnia, ignis juvenum,*  
*fomenta libidinum, impudicæ mentis in-*  
*dicia.* Et pour parler Physique, car l'on y  
renvoie la Médecine, elle juge de la perte  
de pudeur, lorsque le mouvement du  
sang & des esprits cesse de se faire dans  
le corps, dans les sentimens de pudeur.  
Les fluides donc poussés alors par le cœur  
vers le visage, répandent sur toute la face  
le rouge qui prend & qui sied si bien aux  
personnes chastes dans les occasions qui  
allarment la vertu propre à celle du sexe.  
Aperçoit-on ce rouge si édifiant sur le  
visage de ces filles Convulsionnaires qui  
osent se montrer en des manieres si indé-  
cen-

*icrent-*  
*ms.*  
*Epist. ad*  
*turiam.*



centes sans changer de visage, sinon peut-être pour l'égaier & le radoucir en entretenant quelques-uns de leurs spectateurs? Quoi donc de plus naturel que ces convulsions épidémiques? L'on vient de voir les raisons de leur contagion sur les cœurs, par les remuemens qu'elles y excitent; mais leur *épidémie* est tellement réelle qu'elle agit aussi sur les corps dans lesquels passent les convulsions. Mais encore la Physique médicinale découvre les raisons de cette espèce de contagion, pour persuader les Théologiens protecteurs des convulsions de tous les dangers dont elles sont la source, les occasions & les causes. Alors quoi de plus naturel que cela même, qui paroît de plus surnaturel dans les convulsions?

L'on demande donc comment il est possible que les corps des Convulsionnaires peuvent influencer leurs dispositions convulsives en d'autres corps éloignés d'elles. C'est une action qui porte au loin, *actio in distans*, dont la raison paroît impossible. Mais cette sorte de communication est prouvée démonstrativement par deux Histoires, toutes deux tirées d'Auteurs de réputation. L'une est d'un homme qui crut voir en songe un autre homme, qui lui portoit un coup de pierre dans l'estomac;



l'estomac ; s'étant éveillé dans cette fraieur, il se trouva une contusion si considérable dans ce même endroit, que le Chirurgien fut obligé de scarifier la partie & d'y appliquer des remèdes résolutifs. L'autre Histoire est d'une femme laquelle portant un sac de bled, poussa avec sa main un homme qui étoit sur son chemin, il en fut surpris, & il se fit d'abord une petite tumeur à l'endroit du coup ; mais parce que cet homme dans son saisissement où le coup l'avoit mis, avoit été frappé à l'esprit du sac de bled dont cette femme étoit chargée, cette petite tumeur s'accrut dans un volume assez considérable pour la faire ressembler à une poche pleine de bled. Ces effets prodigieux laissent-ils quelque doute sur la possibilité où sont les corps de faire les uns sur les autres des impressions réelles ? L'imagination allarmée dans le premier, & surprise dans le second, a fait la détermination des esprits, & les a fixé en les ramassant dans les endroits où sont demeurées les impressions du coup réel ou imaginé. Est-ce rien autre chose que la maniere dont l'imagination frappée dans une femme grosse par un objet qui l'aura saisie, imprime sur quelques parties de son enfant les marques des coups qu'elle aura vû donner à un homme roué, ou la res-

*Scholxi.*  
Histor.  
Med.  
mirabil.  
lib. 2. c.  
1.

V. Verdries. De  
æquilib.  
p. 28.



semblance très-reconnoissable d'un fruit,  
 par exemple, qu'elle aura souhaité passion-  
 nement de manger? Or apliquant à la ma-  
 niere dont se forment des corps étrangers  
 par le moïen des esprits qui en sont les  
 fabricateurs, aux impressions que fait  
 l'étonnement d'un spectateur émerveillé  
 sur ses nerfs, à l'aspect d'une créature  
 qui surprend son esprit & étonne son ima-  
 gination, l'on comprend la raison phy-  
 sique de la contagion qui va se prendre  
 par le spectateur. Ses nerfs donc animés  
 par la forte attention qu'il donne avec  
 complaisance à admirer ce qu'on lui  
 apprend à tout moment à respecter, s'arran-  
 gent, se situent & se modèlent sur ce qu'il  
 voit dans les postures bizarres, les grimaces  
 ridicules & les contorsions surprenantes  
 de toutes les parties du corps de la Con-  
 vulsionnaire. C'est une peinture qui se  
 fait & se transmet dans son ame par voie  
 d'ondulation, de la personne Convulsion-  
 naire vers lui. L'air est le milieu, car  
 étant lui-même infiniment mobile, &  
 tout en *ondulations* ou ébranlemens *oscil-*  
*latoires*, établi qu'il est pour transmettre  
 les *especes* des objets visibles ou sensibles,  
*ipse aer nobiscum videt, nobiscum audit,*  
*nobiscum sanat, &c.* ainsi d'une part le  
 sang & les esprits agités, & vivement pouf-  
 fés

Cicéron.  
 De la  
 nature  
 des  
 lieux.



fés à l'habitude du corps dans la Convulsionnaire, impriment leurs efforts & leur impétuosité aux esprits matériels élastiques & oscillatoires qui transpirent du corps de la Convulsionnaire. Ces esprits portant avec eux les *idées*, pour ainsi dire, qu'ils ont contractées dans le corps de la Convulsionnaire, ou pour mieux dire, avec les *modifications* qu'ils y ont prises dans les différentes parties qui sont en convulsion; ces esprits ainsi animés vont heurter contre la peau du spectateur, & par-là impriment dans les esprits qui y sont, une sorte de tremouffement, de la même manière que les cordes d'un instrument monté à l'unisson d'un autre dans la même chambre, raisonne sourdement à la manière de l'autre qui est touché; mais en même tems ces mêmes esprits, ainsi modifiés, mis en *oscillation*, s'insinuent avec l'air par la respiration, par le nez, les yeux & les oreilles, dans l'intérieur du corps du spectateur, où vont frapper les membranes qui y communiquent immédiatement, & alors les esprits animaux entrant en branle, se font l'habitude de s'y remettre dorénavant, quand lui-même viendra à s'échauffer l'imagination.

Ainsi se multiplient les Convulsionnaires par des voies naturelles, ou conformes



mes à mille effets de la nature , sans qu'il soit besoin de recourir au miracle ou au surnaturel. Mais d'ailleurs pour peu que la concupiscence des yeux se mette ici de la partie , quel *naturalisme* ne se trouvera-t-il point dans ces convulsions épidémiques ou contagieuses entre des personnes de différent sexe ? Au contraire , vous dit-on , tout est ici surnaturel ; car ainsi parlent ceux qui pour être sortis du naturel des choses , ne voient plus rien qu'en *figure*. C'est pourquoi sans égard au naturel des convulsions , l'on cherche des *figures* dans les filles Convulsionnaires , & l'on s'édifie de leur voir dire *la Messe* , de se *mettre en Croix* , de contrefaire les *mortes* & d'imiter la *cène* , en entreprenant de laver les pieds à des Ecclésiastiques après avoir exigé qu'ils se missent les jambes nues , comme elles-mêmes avoient fait. Autrefois l'on auroit crû que pareilles entreprises auroient été des profanations de nos plus saints mystères entre les mains des filles , auxquelles il est tellement défendu de rien faire de leurs mains dans l'Eglise , que même il leur est interdit d'y parler. C'est qu'il paroît incroyable que ce ne soit des miracles , tout ce qui se fait de prodiges dans les mouvemens actifs & passifs , qui s'observent parmi les Convul-

sion-



sionnaires. A cela répond l'Historien de la nature, singulièrement instruit de tout ce qui s'y passe, en disant qu'il ne faut que méditer la nature pour se persuader qu'il n'y a rien d'incroyable dans ses effets. *Mihi contuenti se persuasit rerum natura, nihil incredibile existimare de eâ.* Mais cet Historien, replique-t-on, croioit trop à la nature, parce qu'il ne connoissoit pas les miracles des Chrétiens. Mais St. *Augustin* les connoissoit certainement, & cependant il enseigne que toute la nature est jonchée de miracles. *Omnis natura rerum plena est miraculis.* Car, demande-t-on, le corps d'une fille seroit-il capable de souffrir sans danger tous les coups que se font donner des Convulsionnaires, sur le dos & sur les reins, voir plusieurs hommes leur marcher & se tenir debout sur leurs bras, leurs cuisses, leur ventre & sur leur gorge, sans qu'elles en soient contuses, ni aucunement blessées; les voir sortir fraiches & sans fatigue d'accès de convulsions les plus étonnantes: rien de tout cela peut-il être naturel? Mais c'est que ces Mrs. n'en font point encore à l'A, B, C, de la nature, comme parle un sçavant Médecin-Physicien-Géomettre, sans quoi on la comprend toujours ou mal, ou imparfaitement; c'est l'analogie de ses œuvres com-

Plin. L.  
11. ch. 3.

S. Aug.  
Ep. 11. 49.



Baglivius  
Med. fol.  
canon.

parées à ses loix. Car, ajoûte-t-il, c'est par cette *Analogisme* qu'un Médecin comprendra les secrets de tous les changemens extraordinaires qui se font dans les maladies.

*Felicem medicum, qui reconditas morborum successiones noverit, & abecedarium naturæ per analogiam loquentis optimè didicerit.* Et cette Analogie, ajoûte-t-il, est la clef qui ouvre les trésors de la nature, & qui en découvre les secrets. C'est donc en écoutant ce langage de la nature, que l'on parvient à reconnoître tout ce qu'elle fait de prodigieux. C'est aussi ce qui fait l'erreur de la Philosophie des auteurs de l'épidémie convulsionnaire. Ils comparent effet à effet de la nature, au lieu qu'il faut comparer tous les effets, tels qu'ils soient, & pour prodigieux qu'ils paroissent, non avec des effets particuliers & de même nom, ou de même espece, mais avec le pouvoir, les forces & les loix de la nature. Car un tel phénomène vous paroît au-dessus des forces, étant comparé avec un autre de même genre; *convulsion*, par exemple, à *convulsion*, *resistance* à *resistance*, &c. il vous deviendra intelligible, étant mesuré avec les loix, les forces, ou le pouvoir de la nature, en d'autres effets dans lesquels on voit qu'elle fait quelque chose de plus étonnant, & cependant que l'on croit



croit de son ressort. Suivant cette règle, qu'une telle convulsion vous paroisse au-dessus des forces de la nature, fera-t-il raisonnable de le croire tel, lorsqu'il est dans la nature des choses plus considérables qu'une convulsion, qu'elle fait pourtant & surquoi on ne doute point de sa puissance ?

Connoit-on l'art, qui dans la nature soutient la voute des cieux, celui qui règle & entretient leurs mouvemens, le mécanisme qui retient les eaux pour les empêcher d'inonder le globe de la Terre ? Ce sont tous équilibres naturels, qui étonnent l'homme en lui faisant admirer la puissance du Créateur dans ces naturelles. Mais s'avisa-t-on jamais de faire de tout cela d'autres miracles, que ceux qui s'opèrent tous les jours dans le monde sans presque qu'on y pense ? Mais pour nous rapprocher par quelque chose de ressemblant à la matière des convulsions, cherche-t-on des miracles dans les tremblemens de terre, quoique la connoissance des *volcans*, des feux souterrains, des tempêtes & des vents qui se passent dans les entrailles de la terre, laissent les Philosophes les plus éclairés dans de grandes obscurités, non sur ces effets véritablement de la nature, mais sur les causes & les manières, qui les produisent ?



sent ? Rien donc de plus mal entendu ou de plus mal fondé que de se faire des miracles, des merveilles de la nature. Il suffit qu'un effet ne soit pas contraire à ses loix, pour pouvoir ne le plus regarder comme hors de son ressort & de son ordre, parce qu'elle peut beaucoup plus qu'il n'en faut pour l'effet dont nous ne sçaurions précisément assigner la cause. Au contraire c'est un miracle, que dans la nature l'on voit des choses se faire manifestement contre ses loix ; de voir, par exemple, un corps se soutenir en l'air, le feu ne pas s'éteindre dans l'eau, l'eau se faire un corps ou un volume, pour en s'élevant comme une muraille, ouvrir un chemin dans la mer pour le passage d'une Armée. Rien dans les forces de la nature ne paroît ressembler à celle qui opéra ces événemens. Mais ce qui est ici plus positif, c'est que les causes des mouvemens convulsifs tels qu'ils soient, ou à raison de leur bisarerie, ou à raison des prodigieuses résistances des parties que l'on y observera, viennent des effets de l'imagination. Car l'examen des plus sçavants Auteurs qui ont suivi les convulsions, leur a fait comprendre que ces mouvemens extraordinaires dépendent de la promptitude, de l'impétuosité, & de la rapidité avec laquelle les esprits, cet air  
ini-



inimaginable, qui pénètre les nerfs à la moindre impression qui les agite, se portent & s'engagent dans le tissu nerveux des parties. *Miraculo proxima sunt, quæ de viribus imaginationis tradunt Autores, Erastus, Licetus, Fienus, Abellius, &c. Quorum tamen, in quantum vera narrantur, non adeo difficilis explicatu ratio est, modo ad illud mentis in corporis motus, quod nutu exercent, imperium, & ad promptissimum mobilissimi nervorum fluidi obsequium animum advertamus.* Et ce qui est singulièrement remarquable, c'est que les symptômes les plus étonnants en ce genre attaquent principalement les filles, & sur tout dans leur jeunesse. *In feminis ludicra sæpe sunt hujus morbi (convulsivi) phænomena.* Et ces phénomènes sont quelquefois si nouveaux ou si extraordinaires, que le peuple y soupçonne de la diablerie, *aliquando nova, tristia (ludicra).... eam ob causam inter dæmonum ludibria relata.* Or ces réflexions ne sont point d'un Auteur \* spéculatif, mais d'un Médecin praticien, qui ne parle que pour avoir vû, & cela pour ne juger que de ce qu'il a traité comme Médecin, parce qu'aucun Théologien ne peut s'arroger ces sortes de maladies pour les ériger en miracles. Il ne faut que lire l'Histoire si étrange que ce

Mé-

Verdries  
De equi-  
lib. men-  
tis &  
corporis,  
p. 112.

Pechlinus

\* Idem;  
obser-  
vat, pag.  
283. 295.



\* Ibid. p. 281. Médecin donne d'une Convulsionnaire, ou *Epileptique*, \* & encore celle d'un tremblement de tout le corps si étrange, qu'aucun Sauter ou Joueur de gobelets, ne gesticula d'une manière aussi surprenante, & cela continuellement, & où l'on voioit le malade se rouler de tout le corps, ou faire rouler chacun de ses membres.

*Hunc novus & insolitus omnium membrorum tremor exercebat, nulla in homine malacia, sed perpetua inquietas, namque nunc in has, nunc in illas partes corpus universum, membraque ejus singula volutabat . . . . caput horsum prorsum, & in utramque partem promiscue volutabatur.* Tous les autres accidents de cette étrange maladie étoient aussi surprenants & si rares à la vûe, qu'il n'est pas possible de les faire comprendre par des paroles. *Quæ quidem in ipso aspectu rariora erant, quam ut verbis exprimi possint.* Une telle maladie

Ibid. passa pour quelque chose de naturel, & sans en faire un miracle, elle ne fut traitée que par des Médecins. Mais ce qui vient ici remarquable, c'est que les accidents rapportés par le même Auteur dans son Histoire d'un *Epileptique*, renferment presque tout ce que l'on admire d'avantage dans les filles Convulsionnaires de nos jours, avec cette particularité que les convul-



vulsions agitoient si étrangement les parties du bas ventre où elles étoient descendues, que toute cette région se voïoit continuellement si étrangement élevée, qu'il lui falloit continuellement des personnes occupées à presser & à rabaisser le bas ventre. *Omnis motus in ventrem descenderat, namque hic sine intermissione ita in altum efferri visus est, ut ei coercendo toti se impenderent, qui aderant vigiles, &c.* Le reste de l'Histoire seroit trop long à copier, mais l'on doute que l'on puisse rien articuler de convulsif dans les filles Convulsionnaires d'aujourd'hui, dont l'on ne voie presque autant d'exemples dans les symptômes de l'épileptique traités par ce sçavant Médecin. Surquoi cependant insiste particulièrement ce Praticien ? c'est sur l'énorme gonflement que contractoit le bas ventre ; car il paroïssoit que c'étoit quelque nouveau genre d'hydropisie. Mais il n'a pû nous laisser connoître le succès de ses remèdes, ni l'événement de la maladie, parce qu'elle se passoit encore dans le tems qu'il écrivoit.

Un autre célèbre Praticien d'Allemagne \* rapporte l'Histoire la plus prodigieuse ; c'est d'un jeune homme qui tomboit dans des mouvemens épileptiques, que des gens moins connoisseurs qu'un Médecin

Ibid. p.

286.

Ibid. p.

288.

\* Baltha-  
zar, Ti-  
meus. L.  
I. Epist.  
91.



V. Bon-  
net. Me-  
dic. sep-  
temt.  
Tom. I.  
P. 114.

ibid. 117.

cin auroient pris pour furnaturels. D'ailleurs ce jeune homme s'échapoit sans qu'on s'en aperçut des mains de ceux qui le gardoient, & encore il grimpoit contre les murailles avec une célérité & une adresse merveilleuse. Mais une observation qui fait plus particulièrement au sujet des Convulsionnaires de nos jours, c'est l'Histoire d'une fille dévote, qui tomboit dans des extases au milieu de ses convulsions, & qui dans ses extases voïoit Dieu & ses Anges avec toutes les joies du Paradis, dont elle avoit l'imagination embrasée; & une telle maladie guérit parfaitement par la saignée du pied. Rien prouve-t-il plus manifestement que ces fortes de convulsions apartiennent particulièrement aux jeunes personnes, à raison de leur sexe? Car c'est par cette raison encore qu'une autre fille tomba dans un état *extatique*, dans lequel elle se mettoit à crier, puis à imiter dans ses cris le chant d'un cocq, & cette fille guérit par les remèdes hystrériques & apéritifs destinés aux vapeurs des personnes du sexe. C'étoit cependant dans cette fille des mouvemens convulsifs, ajoute-t-on, de la nature de ceux que l'on admire, & qui font soubçonner dans ces maux quelque chose de diabolique aux personnes peu connoisseuses. C'est qu'il



qu'il n'est pas croïable, dit un autre Auteur, en combien de mouvemens convulsifs & les plus dérangés, peut tomber le corps humain ? *Motuum anomalorum non minor est diversitas, nec dici potest in quos non linearum angulos, excentricasque gesticulationes abjici se patiatur, hoc quidquid est corporis.... mirabiles membrorum lusus, &c.* En effet, est-il en matiere de convulsions une Histoire plus singuliere que celle d'une Religieuse au Roïaume de Naples ? Elle est depuis 20. ans ou environ dans son lit, avec ses mains & ses piés tout retournés, & en convulsion continuelle, de sorte qu'ils sont comme s'il étoient morts. A quoi faut ajouter, qu'il ne se passe point de jour, qu'elle ne souffre cruellement par des douleurs *spasmodiques* dans la poitrine & dans la tête ; ce qui l'oblige à passer une grande partie des jours & des nuits à crier, jusqu'à ce qu'un crachement de sang vienne la soulager. C'est le contenu de toute l'observation, qu'il seroit trop long de donner en Latin, telle qu'on la lit dans l'Auteur qui vient d'être cité. Mais de tous les accidents surprenants qu'il remarque dans cette Religieuse, il n'en conclut rien autre chose, sinon que l'on diroit presque qu'elle vit par miracle.

E

Uti

Pechlinus  
obs. pag.  
294

V. Verna.  
De phlebot., p.  
17.



*Uti ferè miraculosè vivit, &c. sans être tenté, ( dans un País comme l'Italie où les miracles sont si volontiers reçus ) sans, dis - je, soupçonner rien de miraculeux dans cet état. Au contraire il le juge naturel, telles que sont toutes les maladies hystériques, au nombre desquelles il met celle de la Religieuse, par ce qu'en bon Médecin tel qu'il est & en bon connoisseur, il trouve dans cet état presque miraculeux aux yeux des ignorants, le caractère propre aux affections hystériques & hypochondriaques. C'est que cette Religieuse, au milieu de tant de fâcheux symptômes, n'est pas sujette à la fièvre, ce qui est comme le signe pathognomonique des affections hystériques & hypochondriaques. *Hystericæ enim spirituum ataxiâ laborantes, motibus inordinatis concutuntur, aphoniâ detinentur, sensuum ac motûs, saltem externorum, magna parte privantur, uti de hypochondriacis eadem est ratio & sermo unus, &c.**

Verba.  
 De phle-  
 boto-  
 miâ, P.  
 17.

Ce seroit de quoi faire un gros Ouvrage, que de compiler toutes les observations hystériques & hypochondriaques, dont sont pleins les Livres de Médecine, & dans lesquelles toutes l'on écarte universellement l'idée de miracle & de diabolique. Mais cette idée ne fut jamais plus écartée de



de ces sortes de maux , que depuis que le sçavant & célèbre *Vuillis* a expliqué avec tant d'esprit & de connoissance dans le genre nerveux les desordres *spasmodiques* , & les dérangemens convulsifs que cause l'*ataxie* des esprits ou leurs *explosions* , comme il parloit. Cependant rien n'excuse tant l'ignorance où l'on est demeuré sur les causes des convulsions extraordinaires , ou sur les manieres dont elles se font , que l'obscurité qui est encore restée en Médecine, nonobstant les lumieres que ce sçavant homme a répandues sur les maladies convulsives. Car après avoir abandonné son systême des *explosions* , l'on en est encore à s'accorder sur la vraie maniere dont se fait dans l'état le plus tranquile & le plus naturel , le mouvement des muscles. Rien de plus ingénieusement recherché , & de plus exactement déduit & calculé, que ce que nous ont donné là-dessus les célèbres *Borelli* , *Bellini* , *Bernoulli* , *Keil* , *Michatloti* , *Mazino* ; cependant après tous les glorieux travaux de ces sçavants Médecins-Géomettres , l'on dispute encore sans trop s'accorder sur le fond de cette matiere. Sied-t-il bien après cela d'exiger impérieusement des Médecins , s'ils veulent être crus , des raisons positives & immé-



diates des causes véritables de convulsions, sans quoi l'on décide quelles sont surnaturelles ou miraculeuses ? Mais ne doit-il pas suffire à des esprits raisonnables & de bonne foi, de leur faire sentir dans les loix de la nature tout ce qu'elles renferment de pouvoir, sur tout quand on y aperçoit quelque chose de supérieur à toute raison particulière que l'on pourroit rapporter de quelque convulsion extraordinaire ?

Or les loix de puissance ou les raisons de force dans la nature du corps humain sont incompréhensibles, mais capables de fournir de quoi faire croire la raison de sa compétence & de son ordre dans les effets les plus prodigieux qui se rencontrent dans les maladies, dans les différentes complexions & dans la différence des sexes. C'est un fond de ressources que l'on ne pénètre pas toujours, mais sur lequel on ne sçauroit trop se reposer dans les choses de la nature. L'on cherche donc les causes de la force prodigieuse & de la résistance surprenante des parties du corps, sur lesquelles se passent, dit-on, tant de merveilles dans les filles Convulsionnaires. On leur marche sur les bras, sur le ventre, sur les cuisses & les jambes, jusqu'à voir plusieurs hommes debout, & pesants de toutes leurs forces sur toutes ces parties ; leur ventre



ventre se gonfle, s'enfle & s'élève vers les parties supérieures avec une telle force, qu'il leur faut des têtes d'hommes, qui viennent heurter ou luter contre ces ventres si énormément tuméfiés, pour les rabaisser. Comprend-on que sous la valeur de sept ou huit cens livres de pesant que suportent ces parties, elles ne s'écrasent point sous un tel poids ? Les liens ou les bandes que l'on emploie pour serrer ces ventres & les déprimer, étant tirés à droit & à gauche par de fortes mains d'hommes, ne présentent-ils point à l'esprit quelque chose de surnaturel, puisque ni le ventre, ni ces autres parties ne sont aucunement blessées de ces violentes compressions ? C'est encore un pareil étonnement que celui que causent les nombreux & étranges coups que ces filles se font donner à poings fermés sur le dos par des hommes, qui paroissent beaucoup plus fatigués qu'elles ; car au contraire elles se plaignent de ces hommes si leurs coups de poing manquent d'être assez fort & assez multipliés. On trouve donc inintelligible la résistance que font à ces furieux coups la peau, les muscles, la graisse, enfin toutes les parties de l'habitude du corps de ces filles.

Mais d'où vient à chaque partie du  
E 3 corps



corps humain la force & la fermeté du ton naturel qu'elles ont dans le tems de la santé ? Ce ton est-il autre chose que l'état d'équilibre justement entretenu par le concert des deux puissances , celle des *fluides* & celle des *solides* ? Mais encore d'où vient cette justesse d'équilibre ? Est-ce d'ailleurs que de la justesse de proportion , avec laquelle le cœur pousse le sang & ses fucs jusque dans les plus imperceptibles extrémités des capillaires artérielles , & cela pour contrepeser la force des *solides* ou des parties nerveuses qui font l'antagoniste du cœur , & dont la résistance d'accord avec l'impulsion du sang , fait la force & la renitence des parties , des muscles & de la peau. Mais quel incompréhensible fond de forces , que celui qui résulte de l'accord de la double puissance qui régit la santé , tant celle des fluides poussé par le cœur , que celle du ressort des solides , c'est-à-dire , des nerfs animés du suc le plus spiritualisé qu'il se comprenne dans la nature ? L'on sçait donc par le calcul que la force du cœur comparé avec lui seul , est déjà équivalente en pouvoir à un poids de 3000. qu'elle pourroit enlever ; mais parce qu'elle parvient à surmonter des millions de résistances pour pousser le sang dans les derniers



capillaires, c'est une force équipollée, par le calcul, à une puissance capable de surmonter cent quatre-vingt mille livres de pesant. Or il est connu par l'exemple de la fibre que la puissance qui doit ramener par la contraction, est égale à celle qui a fait la distraction des parties qu'elle a éloignées. Car c'est la raison, que la puissance qui doit dans l'état naturel raccourcir une fibre nerveuse, comme l'a démontré *Bellinus*, doit être égale à celle qui auroit allongé cette fibre. Sera-ce donc rien moins qu'une puissance équivalente à celle qui surmonteroit plus de trois cens mille livres de pesant, que celle qui maintient le mouvement *tonique* de toutes les fibres dans le corps humain? Après cela des esprits Philosophes pouront-ils croire, que ce sera trop présumer du pouvoir de la nature, que de penser, que dans un fond de force équivalente à trois cens mille livres de pesant, elle a suffisamment de quoi fournir son contingent nécessaire pour la production d'une convulsion, telle étrange fut-elle?

Mais ce fond de forces qui est naturellement dans le corps humain, s'augmente de beaucoup dans l'état de maladie; car la vertu *systaltique* des *solides* s'excite alors ou s'accroît pour se soumettre les *fluides* sou-

V. *Borl.*  
li, *Keil.*  
*Verdries.*

V. *Mazie.*  
*Mecha-*  
*nic.*  
*morbo.*



\* V. Lon.  
2<sup>de</sup>. De  
corde.  
Santorini  
de fe-  
bra.

soulevés contre les *solides*. Car si le cœur bat dans l'état de santé trois mille fois dans une heure, \* qu'arrivera-t-il à la puissance *systaltique*, lorsque dans une fièvre ces battemens augmenteront, par exemple, d'un tiers ? C'est donc une nécessité à tous les *solides* d'augmenter aussi leur ressort, de sorte que la force *systaltique* générale augmente en raisons égales avec la force particulière du cœur, afin que les deux puissances se trouvent en équilibre, étant comme mises à l'unisson. Voilà donc la vertu *systaltique* crüe par tout le corps peut-être d'un tiers pendant une fièvre, puisque la fièvre est une irritation convulsive ou une oscillation spasmodique. Mais il est possible, & on l'observe tous les jours, que le genre nerveux se met en force indépendamment de celle du cœur, puisqu'il est ordinaire que les affections hystériques se trouvent sans fièvre. Cela même arrive souvent à l'occasion toute seule de l'*ataxie* des esprits, & cette ataxie sera causée par la force d'une imagination échauffée, tantôt par la vertu, les mortifications, la méditation, la gêne continuelle à se refuser à toute satisfaction ; tantôt par quelque passion plus ou moins déclarée, de chagrin, d'envie, ou de colère, enfin par quelque penchant

honn



honteux que la Religion & la raison défendent. Mais alors l'imagination sollicitée intérieurement excitant le cours des esprits vers les nerfs, ce sont eux qui les premiers singulièrement croissent en force. Or il est un fond naturel de forces qui se trouve en état de pouvoir surmonter des résistances équivalentes à six cens mille livres de pesant, & ces résistances augmenteront d'un mille, qui fera le poids de plusieurs hommes, que l'on dit pouvoir se tenir debout sur le corps d'une Convulsionnaire; sera-ce un objet capable de surmonter les forces de la nature, c'est-à-dire, ce fond naturel de force si prodigieux qu'il peut surmonter la valeur d'un poids de six cens mille livres? Combien peu donc cette puissance aura-t-elle besoin de croître pour pouvoir surmonter une très-petite résistance de plus, c'est-à-dire, un poids de mille livres? car qu'est-ce que un comparé à six cens mille livres?

Il n'est donc pas si mal aisé à comprendre comment l'état de *spasme* ou des convulsions qui arrive aux nerfs dans le corps d'une personne *hystérique*, est capable de donner toute la résistance qu'il faut aux parties nerveuses pour soutenir le poids de six ou huit hommes, c'est-à-dire, le poids de 1000. livres qu'ils peuvent ajouter à la  
résistance



résistance que font 600000. livres. Car ce sont des muscles sur lesquels ces hommes pésent de tout leur corps ; sçavoir ceux des bras , des jambes , des cuisses ou du bas ventre , sur lesquels se mettent tous ces hommes. Mais qui ne sçait qu'un muscle qui se met en convulsion courbe ses fibres en les racourcissant , de manière que le ventre du muscle s'arondit , se gonfle & se durcit. Ce sont donc toutes parties comme cintrées & voutées. Mais est-il dans les mécaniques rien de si connu , qu'une voute devient d'autant plus ferme qu'elle est plus chargée ? Or cette voute se montre visiblement dans l'enflure ou le gonflement si étrange , dans lequel entre tout le bas ventre des personnes hystériques. Ce n'est même rien moins dans cette enflure , qu'une de ces voutes apellées à *plain cintre* par les Architectes , & cette voute est résistible à quelque poids que ce soit. Cette manière de se vouter paroît même propre & singulière au bas ventre dans les personnes du sexe , puisque c'est cette figure que prend le ventre d'une femme grosse , & dans cet état il se forme la sorte de voute qu'ils apellent *ronde*. Mais encore cette figure voutée paroît affectée au bas ventre dans quelque sexe que ce soit , qui peut tomber dans l'hydropisie apellée



apellée *tympanite* (aussi résiste-t-elle à tous les remèdes relâchants) mais elle est d'autant plus remarquable dans le sujet que nous traitons, que cette enflure est toute convulsive, & supérieure presque à quoi que ce soit que l'on emploie pour la ramollir, la déprimer ou la fléchir. Les muscles des bras & des jambes forment aussi des voutes à leur façon, par la contraction de leurs fibres. Car pour n'être point capables de se vouter en *cintre parfait* ou en *rond*, elles peuvent imiter ces voutes que l'on appelle *hemi-cloides* ou *à mi-cercle*. Quoi donc de plus capable de supporter de gros poids, que des parties qui font autant de voutes qu'il y a de muscles dans l'habitude du corps? & encore ce qui est bien plus, autant qu'il y a des petits muscles dans chaque fibre dont l'assemblage fait un gros muscle, puisque chaque fibre est composée de filaments dont chaque faisceau en particulier, comme tout le corps d'un muscle, forme des *quarés*, des *ronds*, des *trapezes*, tous assemblages de fibres qui ont leurs *paralellismes*, & toutes cependant propres à se courber ou à se vouter? Rien prouve-t-il tant la résistance que peuvent prendre dans les corps des filles hytériques, les fibres de tous les muscles, sur tout de ceux du bas

ven-



ventre, sur lesquels elles permettent à des hommes de marcher ?

Mais que donneroit à penser cette inclination si singulière dans des filles, à se faire soulager par des hommes dans une maladie où le ventre de ces jeunes personnes se gonfle & se remue si étrangement ? Un Médecin \* d'un très-grand nom, disoit que c'étoit un animal dans le corps d'une fille, qui y faisoit ce remuement. *Hippocrate* avoit été de ce sentiment ; & *Platon* apelloit cet animal, l'*animal de concupiscence* : A quoi voudront-elles ces jeunes personnes que l'on croie que les porte ce prétendu animal ? Cette réflexion favoriseroit la pensée de ceux qui soupçonnent quelque chose d'*érotique* dans ces sortes de passions *uterines* ; d'autant plus que suivant la pensée d'un grand & célèbre Théologien, chaque passion étant examinée à fond renferme toujours quelque inclination secrète, mais conforme au penchant particulier des personnes. C'est ce qu'il appelle une sorte d'ennivrement qui occupe leurs esprits, & c'est ce qu'*Origènes*, ajoute-t-il, appelle le *diable* de chaque passion. *Habet quælibet passio profundata suam læsionem, suam ebrietatem, suum (ut Origenes loquitur) dæmonium.* Il y a donc ici un esprit

Gerson.  
De probatione  
spirituum.



esprit à examiner, sçavoir celui qui domine les filles Convulsionnaires, & cet esprit, nous dit le même Auteur, est aisé à démêler, en examinant les fantaisies où sont de semblables personnes. Car, ajoûte-t-il, cela se prouve par l'exemple des personnes qui sont possédées de quelque passion de tendresse, de jalousie, d'envie, de colére, *si læsus (hæsa) phantasia patitur, non magnoperè quærendum est, à quo spiritu veniant melancholica, illusoriaque visiones, ut patet . . . . in philocaptis, in zelotypis, in iracundis, in invidis, &c.* c'est pourquoi, ajoûte-t-il encore, un Poëte demande si des illusions de l'imagination sont de pures chymères, ou fondées sur rien, quand l'amour possède le cœur ? *Unde Poeta, an qui amant sibi somnia fingunt ?* Il se demande ensuite si l'imagination trompée est celle d'une jeune personne, sur tout d'une femme ou d'une fille, en qui le zèle de la dévotion seroit tout nouveau ? & il fait sentir combien un zèle frais encore, mais emporté par un feu d'imagination & qui n'est dirigé par personne, devient suspect de dérèglement ou d'illusion. *Quæritur, si persona sit novitia in zelo dei, quia novitius fervor citò fallitur, si regente caruerit, præsertim in adolescentibus*

ibid.



Ibid.

*Et feminis quarum est ardor nimius, avidus, varius Et effrenis, ideoque suspectus.* Ce portrait ressemble-t-il mieux à l'état illusoire des filles Convulsionnaires, dont la dévotion & le zèle sont si récents, qu'on ne les connoit presque dans le monde dévot, que depuis qu'elles se sont données pour Prophétesses, & qu'on les a crues.

A Dieu ne plaise pourtant que l'on juge ici personne; car outre que, comme *Fernel* & tous les Médecins qui sont venus depuis lui, l'on est bien persuadé de la fausseté de l'*animal d'aretée*, dans un autre animal, qui seroit le corps d'une fille, l'on est convaincu que ces voutes, ces gonflemens & semblables remuemens dans le bas ventre des hystériques dépendent de la structure de ces parties. L'on connoit les effets du *plexus mezenterique*, & ses liaisons prochaines ou éloignées avec les autres plexus du bas ventre, & encore avec les *ganglions* des parties supérieures; après quoi l'on comprend qu'il n'est point de personne du sexe, qui ne puisse être physiquement exposée aux troubles convulsifs de ces parties, vû que la moindre chose les ébranle, dit *Hippocrate*, pour peu qu'elles souffrent par quelque raison que ce soit, *qualibet occasio ad com-*



*movendos uteros satis est , si quid vitii habeant.* Or elles deviennent fréquentes ces occasions dans les corps des personnes du sexe , en qui le sang prend plus de masse , de rarefaction & plus de vivacité par les feux d'une jeunesse qui se développe avec l'âge & qui s'anime tous les jours. *Ferventibus succis cum calore & acrimoniâ in sanguine.* Est-il donc étonnant qu'à ces occasions il s'élève des troubles dans les fibres du cerveau , & en particulier en celles qui sont singulièrement en rapports ou en correspondances avec les parties du bas ventre ? Alors donc s'élèvent dans l'ame des pensées qui excitent ou réveillent des penchans où portent ces parties , à cause de la correspondance de leurs vaisseaux ; mais toutes pensées ou tous mouvemens desavoués par l'ame , & non consentis par la volonté dans les personnes sages. *Sensuum impressiones . . . . mentis serenitatem obnubilant . . . . eandemque invitam etiam & repugnantem inducunt.* *Dum enim commotiones varias in cerebro excitant , protinûs ipsis respondentibus cogitationes & propensiones in mente oriuntur.* Mais cet état suit nécessairement celui de la nature corrompue dans le corps humain de quelque sexe qu'il soit , depuis la corruption par le péché de nos

Lib. 2.  
de morb.  
p. 724.

Verdriss.  
De equi-  
librio  
mentis  
& cor-  
poris.

Ibid.



premiers pères. C'est ce combat continuél de la concupiscence ou du corps contre l'ame, cette loi des membres, ces attrait de la chair qui éprouvent les plus saintes ames, & dont St. Paul lui-même sentit les insultes, mais que l'ame éclairée par la verité & soutenue par la grace surmonte & dissipe. *Hæc est illa lucta inter carnem & spiritum, ista lex membrorum . . . . menti divinâ veritate illuminatæ . . . . semper se opponit.*

Ibid.

Des maladies convulsives venant donc à l'occasion de semblables ébranlemens dans les nerfs du bas ventre, sont des maux innocens pour l'ame qui y résiste. Et en effet ils ne se montrent jamais avec ces indécences dont les filles Convulsionnaires de nos jours ne rougissent point, qu'elles se permettent même volontairement, non plus qu'avec des gesticulations lascives auxquelles elles s'abandonnent : car quel autre nom donner plus naturel à ces prodigieux penchans qu'elles montrent pour les hommes, dont les seules mains les soulagent mieux que toutes autres ; tandis qu'il paroît par les histoires de ces maladies, \* que ce sont des femmes qui tiennent ou qui soulagent les vaporeuses ou hystériques dans leurs convulsions ? Mais en même tems rien paroît-il plus naturel que ces convulsions dans

\* Voyez  
Bonnet  
Med.  
septent.  
Tom. I.  
obs. I.  
Pechlin  
obs.



dans les filles Convulsionnaires, en qui la nature se manifeste jusque dans ces désordres ? Quoi en effet de plus opposé à l'ordre de la modestie & de la bienséance qui appartient singulièrement aux personnes du sexe, que de voir des filles échevelées, débraillées, dont l'on tire le sein sous les yeux des hommes, en caleçons ou haudechausses à la candal, piés & jambes nues, & quelques-unes en habits d'*Arlequin*, ou du moins si bizarres, qu'ils ne sont inventés que pour pouvoir mieux montrer leurs dos nud, pour faire voir ce qui se passe dans leur bosse, ou dans les os de leurs jambes. Car c'est ainsi que se montre une des plus célèbres Convulsionnaires. Une d'entre-elles, dit-on, va encore bien plus loin, puisque ce n'est pas son dos qu'elle découvre, mais les reins ou les lombes, pour faire voir dans les parties qui sont à la descente des lombes, les mêmes allongemens qu'elle montre dans son visage & dans son menton. Rien prouve-t-il mieux le naturalisme (jusqu'à l'effronterie) des convulsions des filles Convulsionnaires, en qui se manifeste jusqu'à l'excès le naturel de leurs actions, de leurs attitudes & de leurs manieres de se mettre ? Car non-seulement dans celles dont on vient de



\* Mon.  
tius.

\* Frag.  
Rouchi-  
nus com-  
ment. in  
jurjuran-  
dum  
Hippoc.

parler, mais encore en bien d'autres, l'on voit la marque la plus caractérisée de l'immodestie, c'est de les voir avec des habits flotants, négligemment serrées ou même sans ceinture. La ceinture étoit cependant parmi les Romains, suivant la remarque d'un sçavant Médecin, \* le signe de la modestie. Aussi les Païens tout perdus qu'ils étoient sur la chasteté, peignoient-ils leur *Diane*, qu'ils tenoient pour la Déesse de la pureté, portant toujours une ceinture, d'où est venu le proverbe *zonam solvere*, pour dire qu'une fille ou étoit devenue femme, ou avoit cessé d'être fille. C'est suivant cette idée qu'un autre célèbre Médecin commentant le Livre d'*Hippocrate* du serment, \* dit aux jeunes Médecins qui reçoivent le bonnet de Docteur, que c'est pour leur apprendre l'obligation particulière à un Médecin d'être chaste, qu'on lui donne une ceinture de soie. Mais les Convulsionnaires, sans égard pour les signes de modestie que les Païens reconnoissoient, elles s'abandonnent toutes, & se livrent sans scrupule à des mouvemens indécents de leur corps, en sautillant sans avoir assez de soin de se ceindre ou d'assujettir leurs robes qui se détroussent dans leurs gambades. Mais on va trouver le reste des in-

con-



conveniens de ces postures, que l'on fait en François, & qui se souffrent mieux dans la description Latine, que fait un célèbre Auteur Chrétien, d'une troupe de semblables gens. *Lasciviens multitudo in-compositos corporum dissolveretur in motus, saltitaret, & orbes saltatorios verteret, & ad ultimum clunibus & coxendicibus sublevatis, lumborum crispitudine fluctuaret.* Cette peinture est-elle exagérée par rapport aux filles Convulsionnaires ? Les culebutes qu'elles se permettent de faire sous les yeux des hommes, qui ne sont rien moins que ces sauts que les polissons appellent *faire la roue*, ces contorsions scandaleuses & impudiques qu'on leur a vû faire même à St. *Médard* & sur la Tombe, où aussi on a vû des boutons de culottes se casser sur des hommes, tout cela ressemble-t-il si peu imparfaitement à tous les mouvemens lascifs que décrit *Arnobé* & qu'il trouve si scandaleux ? mais qu'auroit-il dit de voir mettre des filles Chrétiennes la tête en bas & les pieds en haut sous des yeux d'hommes, la plupart Ecclesiastiques, qui sont présents à de si honteux objets ? C'est, dit-on, l'œuvre de Dieu qui se passe dans ces créatures, c'est son Esprit qui les inspire, & par lui elles sont agitées. Mais pour-

Vide  
Arnob.  
l. 2.



pourquoi donc cet esprit qui les remue, néglige-t-il en elles le service que des mains étrangères leur prêtent, pour contenir leurs jupes & prévenir le scandale? Car l'on a vû au contraire que l'*Esprit de Dieu* veilloit à de semblables inconvénients aux Tombeaux des Martyrs, puisque les filles énergumènes, que le démon mettoit ainsi la tête en bas dans le tems des exorcismes, étoient préservées de l'humiliation à laquelle cet esprit impur auroit voulu les exposer. Une main secrète & divine venoit à propos retenir les habits de ces filles, sans que les mains des hommes y devinssent nécessaires. Est-ce là une marque équivoque que l'*Esprit de Dieu* s'interressoit à préserver ces Chrétiennes, que le démon auroit ainsi voulu deshonoré, & par-là les dégoûter de la Religion chrétienne. Car tel étoit alors l'esprit de la Religion chrétienne, que les Vierges méprisoient la mort, les tourmens & l'huile bouillante, ne demandant aux Boureaux pour toute grace, que de les y plonger petit à petit avec leurs habits, pourvu qu'ils ne les découvrirent point. Les filles Convulsionnaires apportent-elles autant d'égard pour se cacher aux yeux des hommes? Au contraire une femme mariée, ce fut *Michol*, se blessa autrefois de

v. St.  
*Hilar.*  
 dans le  
 texte &  
 dans les  
 notes,  
 p. 1244.  
 avec les  
 preuves  
 tirées de  
*St. Jérôme.*  
*St. Paulin.*  
*Sulpice*  
*Sever.*



de voir nud ( bien moins certes que les Convulsionnaires ) un homme qui étoit *David* lui-même, Roi d'Israël, & son mari ; & les Convulsionnaires, qui sont des filles, ne rougissent pas aujourd'hui de se découvrir à nud sous des yeux d'hommes, souvent jeunes ou Ecclesiastiques.

Mais encore, le *naturalisme* des convulsions est-il obscurément montré dans ces coups que les Convulsionnaires se font donner sur le dos & sur les reins à poings fermés & par des hommes ? On ne veut pas certainement les croire capables de s'en promettre les mauvais & honteux effets que la Médecine y connoit, & que l'usage n'a que trop fait connoître ; mais l'on sçait la pratique de quelques femmes Romaines quand elles étoient stériles, c'étoit de se faire battre sur les reins à coups de main. Les *Moscovites* & les *Perses* ne font-ils pas encore dans un usage aussi impertinent, qui est que les femmes exigent de leurs maris d'être battues, pour s'en faire aimer & devenir leurs aimables. Bien plus un des premiers meubles du ménage que les maris *Moscovites* se donnent en se mariant, ce sont des instrumens propres à foueter. Mais une femme *Moscovite* exigea de son mari que ce fut à coups de baton, après quoi elle affura

Vid.  
*Barthol.*  
De flag-  
rorum  
usu, p.  
25.

Ibid. Ex  
Carda-  
no. p. 384



Ibid.

sura à son mari qu'elle se sentoît pour lui une véritable estime & une parfaite inclination d'amour. *Ille fustibus mitigata, tum primum bona fide amare & colere virum capit.* Voilà à quoi portent les coups données sur le dos des femmes. Les filles Convulsionnaires n'y pensent point, on veut le croire, on le croit même; mais c'est un trait de *naturalisme* bien marqué dans leurs convulsions, que de les voir se prêter à des pratiques qui vont directement à l'impureté, *qui amat periculum, peribit in illo.* D'ailleurs ce sont des *illuminées* ou des *Prophétesses* qui ont lû l'Ecriture & les Livres des Saints; elles ont donc pu y apprendre ce que les Saints, comme St. *Augustin* & St. *Jérôme* entendent par les reins & les lombes, où ils reconnoissent les sources de la concupiscence ou le siège de la volupté, *nomine renum, delectationes venereas intelligi*: aussi les interprètes sur le passage, *scrutans renes & corda*, le tournent-il par *examinans & puniens concupiscentias, & cogitationes malas.* Et en effet ces rudes coups de poings, que se font donner par des hommes les filles Convulsionnaires, indifferemment sur le dos & sur les reins, font-ils autre chose que mettre en mouvement les esprits ou l'exciter dans le

Vid.  
Meibom.  
De flag-  
rorum.  
usu, p. 65.



le sang, d'autant plus efficacement que le dos touche de plus près le cœur & tous les grands vaisseaux qui en partent, & qui y viennent ? Ce sera matière à d'utiles réflexions de la Médecine, qui viendront ci-après ; mais en attendant, il est triste de voir se manifester si ouvertement le naturel le plus honteux dans les convulsions, les actions & les postures les plus indécentes des filles Convulsionnaires. Car l'on sçait avec quel soin, suivant le rapport de *Galien*, \* les Athletes, qui se condamnoient à la continence, avoient soin de préserver de chaleur les reins ou les lombes, sur lesquels ils portoient des plaques de plomb, frotées d'onguent rosat battu dans l'eau froide, parce que soigneux de se ménager des forces, ils craignoient de perdre par trop de chaleur dans ces parties, ce qui est le plus propre à en donner. Un autre sçavant Médecin \* de l'antiquité ajoûtoit à cette plaque de plomb des éponges imbibées d'*oxicrat* froid. Un autre encore du moien âge ajoûtoit à ces remèdes l'avis déviter de se coucher sur le dos. Tous les Médecins qui ont suivi jusqu'aux Arabes, ont défendu à même dessein l'usage des diuretiques à tous ceux qui vouloient vivre sagement : C'est donc toute la Médecine qui atteste les dangers qu'il

\* *Galen.*  
De tuenda  
valitudine.

\* *Cael.*  
*Avicel.*  
L. 5.  
Tard.  
pass.

*Atius.*  
Tetrab.  
L. 1.

*Avicenna.*  
*Ahases.*  
*Aristoteles.*



qu'il y a d'échauffer les reins pour ménager la vertu favorite des vierges chrétiennes. Car cette doctrine des anciens Médecins *Grecs, Latins & Arabes*, a été reçue par tous les grands Praticiens, *Sennert, Hoffman, &c.* enfin dans tous les tems de la Médecine. C'est donc un avis constamment donné à toutes les personnes qui avoient à craindre de manquer en quelque chose à la continence ou à la chasteté ; & voilà que les filles Convulsionnaires qui se donnent pour inspirées, pour Prophétesses & pour des sçavantes dans les saintes Ecritures, enfin que l'on fait les dépositaires de l'*Esprit de Dieu*, se permettent d'exciter sur leurs corps des mouvemens, ou des impressions, que la Médecine leur apprend être contraires à l'état de continence, dont cependant on leur fait un haut relief de vertu. Cependant c'est une attention particulière encore de la Médecine, de recommander aux personnes, qui auroient sujet de se défier de leur nature sur cette matiere, de mettre sous leur dos ou sous leurs reins, étant couchées dans leurs lits, de l'herbe spécifiquement recommandée par tous les *Botanistes* pour préserver les personnes chastes des chaleurs importunes & contraires à cet état. C'est l'*agnus castus*,  
tant



tant recommandé pour cet effet par *Dioscoride*, *Pline* & *Galien*. L'on ajoute dans ces dernier tems la *saule* à l'*agnus castus*, & encore la pratique de coucher sur la paille ; avertissemens qui sont universellement donnés par toute la Médecine aux personnes chastes, qui ont à se munir contre des attraits ou des penchans trop naturels. Et ces avis regardent sur tout les personnes du sexe, parce que les nerfs étant en elles plus foibles & plus sensibles, c'est ce qui doit les tenir en garde contre tout ce qui peut amolir en elles la vertu ou affoiblir la vigilance.

Après toutes ces réflexions, est-il possible de ne se point allarmer pour des filles Chrétiennes, qui se familiarisent à des coups de poings qu'elles se font donner sur le dos & sur les reins par des hommes, & cela avec une prédilection si honteusement marquée, qu'elles déclarent que d'autres mains leur sont moins secourables ? Cependant est-il moins raisonnable de craindre que les penchans étant mutuels & si naturellement établis entre les deux sexes, l'imagination des filles ne se trouve réveillée sous de tels yeux & par de telles mains ? Mais quand bien même l'imagination tiendrait bon contre des occasions à tentations si naturelles, n'est-il rien à

G

crain-

L. 6. de  
simp. fa.  
cultate.  
fac.



craindre de ces furieux coups, si énormement multipliés, que des hommes, souvent jeunes (car il ne paroît point que les filles Convulsionnaires les appréhendent) donnent sur les endroits d'où le sang & les esprits peuvent recevoir plus de force, de mouvement & d'impétuosité ? car tels sont le *dos* & les *reins*. Car quoique l'ancienne Médecine n'ait point accusé les justes causes par lesquelles agissent sur les reins toutes les choses ci-devant rapportées, du moins est-elle uniforme à reconnoître leurs effets ; mais la Médecine aujourd'hui aidée des lumières de l'Anatomie moderne, fait comprendre, en le mettant comme sous les yeux, tout le physique de ces pratiques ; & confirme suivant les règles du *méchanisme* le mieux reconnu dans l'économie animale, combien il est dangereux de solliciter le sang & les esprits dans ces occasions ; & ces raisons sont tirées précisément de la structure des parties, prises par conséquent dans le fond de la nature, à laquelle paroissent tant livrées les filles convulsionnaires, dans tout ce qu'on appelle leurs convulsions.

C'est sur le *dos*, & sur les *reins* ou les *lombes*, qu'elles se font donner de si furieux coups de poings par des hommes, qu'elles



qu'elles fatiguent au point qu'ils sortent tout en fueur de cette impertinente besogne. C'est donc sur l'*épine du dos* que se passe cet exercice comparable au *pugilat* de ces Athletes de l'antiquité, qui se portoient de si énormes coups de poings. Mais qu'est-ce que l'*épine du dos*? c'est un canal osseux, où la nature a cru pouvoir mettre hors d'insulte l'un des *cribles* des *esprits*, des plus nécessaires à ses fonctions dépendantes des mouvemens des muscles; & c'est dans les endroits de ces sources que la nature a voulu protéger contre les causes extérieures, que les filles Convulsionnaires font porter le trouble & le desordre, par l'impression des grands coups de poings. Car sont-ce autre chose que des coups semblables à ceux que l'on donne sur les côtés des *cribles* ou des *tamis* ordinaires, pour avancer ou précipiter la cribration des matieres que l'on veut tamiser. Et en effet ce sont toutes manieres de tamiser le sang, que celles qui opèrent les *secrétions* dans le corps humain. C'est donc de tous les *cribles* ou *secrétoires* un des plus nécessaires pour entretenir l'ordre & la qualité des esprits, que les filles Convulsionnaires font battre ou secouer à coups de poings. Peut-on douter des desordres qui peu-



vent arriver au genre nerveux par cette violente manœuvre ? car ce sont *douze paires de nerfs* qui sortent d'entre les *vertèbres* du dos, & *cinq* autres *paires* qui sortent d'entre les *vertèbres* des *lombes*. Est-il donc maniere plus efficace pour avancer ou accélérer la *secrétion*, ou la séparation des *esprits*, & leur donner cette rapide vélocité, & cette impétuosité qui ressemble de si près aux mouvemens des passions ? n'est-ce pas le moien de faire pleuvoir, pour ainsi dire, les *esprits* sur les membranes, & par tout où l'action & la force du genre nerveux de ces régions du corps porte ou se communique ? Et où iront-ils ces esprits impétueux, que vers les parties qui reçoivent de leur nature, & par leurs pentes le plus d'esprits ? & ces parties s'entendent sans les nommer. Mais les nerfs de ces parties si aisées à ébranler, se trouvent en communications naturelles avec tous les nerfs, & du voisinage où sont tous les *plexus* du bas ventre & avec les parties supérieures les plus éloignées même par le moien des *ganglions*, qui portent & transmettent ces communications par tout le corps ; peut-on ne point s'alarmer sur les dangers où se mettent ces filles de soulever en elles, même sans le vouloir, des mou-



mouvemens d'impureté, de lubricité ou des faillies d'imaginations voluptueuses, dont elles ne seront plus les maîtresses dès que leur vertu se fera laissé surprendre, sans l'avoir pensé, par l'impression violente de ces coups qu'elles auront permis sur leur dos & sur leurs reins.

Cependant le danger n'est pas borné à l'action des esprits tous seuls. Car sous ces endroits sont appliquées les plus grosses artères, sur tout l'aorte descendante tout le long de l'épine du dos, & les artères iliaques vers la région des lombes ou des reins. Dans cette position de l'aorte si proche du ventricule gauche du cœur; & ensuite d'artères les plus considérables qui soient dans le corps, est-il possible de penser qu'ells seront inébranlables aux furieuses secousses que les coups de poings donnent par tout leur voisinage, & à plomb sur elles-mêmes dans toute leur direction? Voilà donc le sang aussi mis en part & en rapidité de mouvement: & où va principalement se terminer cette rapidité? est-ce ailleurs que vers les parties qui ne sont que nerfs & artères? puis-que dans les personnes du sexe, tant d'artères sont destinées à accumuler des plehores passageres ou des congestions de sang, mais ordinaires, réglées & périodi-



ques. Inondées donc, pour ainsi dire, d'un sang qui devient copieux à mesure qu'il devient rapide, ne sont-ce point des *diamètres* forcés, des *directions* de vaisseaux changées, où l'on a grand sujet de craindre de nouvelles affluences d'esprits, & comme des ravines de sang à l'occasion de ces coups de poings ? D'après ces réflexions anatomiques, d'où viennent à ces jeunes personnes les causes des passions hystériques qui troublent leur fanté & leurs imaginations ? n'est-il point avoué par les Médecins que ces maux leur arrivent ordinairement, à l'occasion d'un sang accumulé ou mal distribué dans les parties du bas ventre ? Que si l'on ajoute à ces réflexions celles d'un sçavant & habile Praticien - Médecin, \* qui avertit que les vaisseaux dans les personnes du sexe, se trouvent avoir moins de longueur, & par conséquent plus de courbure, & qu'ils se trouvent changés dans leurs diamètres, étant comparés avec de pareils vaisseaux dans l'autre sexe, il devient manifeste que ce sont des occasions, des matériaux même à vapeurs & à tout ce qui s'en ensuit, que ces troubles que doivent causer de furieux coups de poings sur le dos & sur les reins des jeunes filles. Sont-ce des terreurs paniques ou des ima-

gina-

De Mor.  
Patho-  
log. ce-  
rebr. p.  
488. 499.



ginations chimériques que l'on exagère par toutes ces réflexions ? La structure encore des parties sur lesquelles se donnent les coups de poings, confirme tout ce qu'il y a à craindre de cette manœuvre si dangereuse sur ces jeunes corps. Car ce sont les *lombes* qui sont excités particulièrement ; mais les attaches de certains muscles, \* & leurs insertions ou terminaisons dans l'endroit le plus vif, donnent lieu de tout craindre pour la pureté de ces personnes. Car ce sont des déterminations ou des impétuosités imprimées à des esprits enflammés, & sur des parties faites pour la volupté & pour ce que l'on veut éviter. N'est-ce point donner tout à craindre en ce genre ?

Mais ce que les filles Convulsionnaires permettent à des hommes, en leur accordant de monter sur leur ventre, de le presser & de le fouler, confirme bien pleinement les appréhensions dont on vient de voir les causes & les raisons. Car tout ceci mène bien moins au surnaturel qu'au naturel : n'est-il donc pas fort à craindre qu'après avoir cru commencer par l'esprit on ne finisse effectivement par le corps ? Car, dit le sage, \* peut-on marcher sur les charbons sans se brûler les pieds ? mais ici seront-ce les pieds qui brûleront ou le

\* V. *Hist.*  
*ster.*  
Comp.  
Anat. p.  
185. dans  
les *no-*  
*tes.*

\* *Pro-*  
verb. 6.  
61.



le sol qui sera dessous ? en effet c'est l'observation particuliere du Praticien ci-dessus cité, que toutes les parties essentielles ou propres aux personnes du sexe sont singulierement renfermées dans le bas ventre. Ainsi ce sont de telles parties qui se trouvent pressées, sollicitées & agitées immédiatement sous les pieds de ces hommes. Que si l'on fait en même tems réflexion, que le *peritoine*, qui renferme immédiatement les principales de ces parties, est immédiatement sous la presse où l'on met le poids du corps de ces hommes, peut-on se rassurer sur les craintes de ce qui suit naturellement de ces sortes de compressions, puisque c'est précisément exciter les parties qu'on ne peut trop laisser en repos ? Car ce repos consiste dans un équilibre, or combien est-il facile de le déconcerter, en mettant la force des organes & de la concupiscence au-dessus du pouvoir de l'ame ? déconcertement d'autant plus enclin à se faire que toute la vie & les fonctions de l'œconomie animale, ont à se soutenir au milieu de tous mouvemens qui se combattent les uns & les autres. Quoi de plus facile à ceux du corps, que de parvenir à vaincre ceux de l'ame ? celle-ci alors apercevra peut-être encore le bien qui est



est à faire , & l'approuvera par sa raison ; mais cependant elle sera contrainte à se voir détrônée de son empire sur le corps , & de devenir esclave de souveraine qu'elle étoit. *Cum pugnantibus constet quâ vivimus machina . . . . totaque vita contrariantium motu absolatur , nil sanè mirum , si tot pugnantes motus & inclinationes homo sustineat , motusque corporis animæ libertati officiant , voluntatem , dum videt meliora , probatque intellectus , in deteriora trudent , &c.*

*Verdries.  
De équi-  
librio, p.  
150.*

Cet état ne fera-t-il pas celui de l'ame dans les corps de ces créatures , par le *tapage* des coups qu'elles se font donner par des hommes sur le dos & sur les reins. Car par cette violence les esprits effarouchés en tant de gros nerfs & mis en fureur , ou comme en *rut* , ne se présenteront-ils pas violemment dans les parties vers où ces coups les auront déterminés , en des filles qui montrent tant de penchant pour les jeunes hommes ? ce seroient de vaines appréhensions en toutes autres personnes du sexe , en qui ( pour avoir vécu dans la retraite , le jeûne & la priere ) des affections hystériques ne trouveroient pas ces avances vers le naufrage de la pudeur , parce que des imaginations conservées ainsi pures , non exci-  
tées



tées d'ailleurs, à l'occasion d'objets dangereux, par la fureur des esprits, préviennent ces malheurs pour la vertu des filles. Mais quand les vapeurs sont excitées ou entretenues par des mouvemens sentis & non réprimés de tendresse, ou par des passions négligées dans leurs principes, les Médecins, qui ont appris à démêler les différences des affections hystériques, font observer que dans ces personnes les accès de telles vapeurs se terminent très-souvent par des honteux accidents, d'autant plus criminels que n'étant pas assez desavoués dans l'effet, ils sont volontaires dans leur principe. Mais ces craintes sont fondées d'ailleurs sur la misérable pratique de ces femmes Romaines, lesquelles voulant devenir meres & donner des enfans à leurs maris, se faisoient battre du plat de la main. Les femmes des *Moscovites* & des *Perses*, autorisent-elles moins ces craintes, puisque l'expérience qu'elles ont, que leur amour pour leurs maris redouble, à mesure qu'elles en font mieux batues, prouve évidemment le dangereux effet des coups sur le dos & les reins des filles? Rien donc ne justifie tant les soupçons de l'impureté que peuvent exciter les coups que se font donner les Convulsionnaires, que ces pernicioeux exemples, l'on en sçait d'ail-



d'ailleurs plus que l'on n'en veut dire. Mais l'histoire certaine du naufrage qu'a fait la sagesse d'une fille , à l'occasion des coups de poings qu'elle se faisoit donner par un homme , acheve de confirmer nos craintes. C'étoit une jeune Demoiselle qui s'étoit vouée à la continence & à la pieté ; mais son imagination s'étant laissée échauffer en faveur d'un Jardinier qui faisoit le jardin de la Maison où elle demouroit, elle se satisfit pendant un tems par une volupté criminelle , quoi seulement qu'en se faisant donner des coups sur le dos par ce Jardinier , parce qu'ils la lui procuroient ; mais la passion s'étant allumée, elle en fit son amant , & en étant venue à la consommation du crime avec ce malheureux domestique , elle devint mere. Mais la pauvre créature séduite sentit l'horreur de son crime ; elle a quitté ce desordre , & aiant entierement rompu cette basse & honteuse attache , elle vit encore , gémissante tous les jours devant Dieu , & entre quelques amis , sur son péché. Cette preuve est-elle ambigue ? ne laisse-t-elle pas au contraire un affreux danger à craindre pour les filles Convulsionnaires ? He bon Dieu ! que n'auroient-elles point peut-être à dire là-dessus à d'habiles & sages Directeurs, qui scau-

roient



roient d'ailleurs leur ouvrir les yeux sur les périls volontaires où elles s'exposent tous les jours ? Après cela ne vouloir point reconnoître tout le naturel qui est dans les convulsions de l'*épidémie* aujourd'hui régnante dans Paris , c'est vouloir s'aveugler sur ce qu'il y a de plus clair en ce genre dans la nature & dans la Médecine. Les raisons de spiritualité ne peuvent dissiper ou obscurcir la vérité de ces preuves ; elles sont fondées sur l'état du corps humain , & sur la connoissance des forces ou des puissances qui le gouvernent ou le dominant. Et là-dessus la Théologie s'en est toujours rapportée à la Médecine. Peut-elle aujourd'hui sortir de cette règle , à moins qu'elle n'ait à produire des preuves aussi claires & aussi convaincantes de la spiritualité ou du *surnaturel* de ces convulsions ; que la Médecine a de bonnes raisons pour en montrer le naturalisme ; & alors on lui abandonnera la connoissance de ces convulsions pour en démêler l'esprit , s'il est de Dieu ou du démon.

On doute qu'elle trouve ce *divin* & ce *surnaturel* dans ces basses puérilités que disent ou font les filles convulsionnaires , dans ces jeux d'enfants , de se faire brandiller dans des draps , ou comme



me dans des branles on les agite à droit & à gauche. Quelle idée de mollesse n'aperçoit-on point dans cette situation d'une fille qui donne son corps à remuer sous les yeux, & entre les mains de plusieurs hommes ? que si l'on pouvoit donner à cette pratique inouïe une idée moins déplaisante, du moins tout y paroîtroit-il autant naturel que l'étoit un certain exercice de corps pratiqué anciennement, mais rarement, dans la *gymnastique*, lequel étoit de se donner des branles sur des especes de brandilloires. Mais elle n'en font pas à ce point de raison dans leur phantasie convulsionnaire, car elles portent la hardiesse, dans ces jeux indécents & des-honorants pour des personnes du sexe, jusqu'à se faire *berner* dans ces draps par six ou huit *Berneurs*, qui en tiennent les coins, & qui comme de pieux Laquais (car c'est un jeu des Laquais que le *bernement*) saboulent le corps d'une fille qui devroit être regardé comme celui d'une fille Chrétienne. Mais leur contenance dans cet indigne exercice ressemble-t-elle à la modestie & au silence d'une vierge ? ne les y voit-on point gracieuser des assistants de leurs amis, d'œillades ou de paroles obligeantes. Mais d'ailleurs les bras des *Berneurs* agitant trop

*Oscillation*  
V. Mercurial.  
De gymnastique.

H

rude-



rudement le corps de la Convulsionnaire , le renversant un peu trop , & le faisant tomber de devant en arriere , à quelle indécence ne seroit-elle point exposée , si quelque main ( peut-être d'hommes ) ne s'avançoit soudainement pour abaisser les jupes de la *Bernée* ? Où prendre en tout cela du *divin* ou du *surnaturel* ? à moins que par *surnaturel* , on ne voulut faire entendre ce qui est contre la nature des personnes du sexe , & en particulier de filles Chrétiennes. Car , disoit St. *Bernard* , ( dans un cas pareil à celui des filles Convulsionnaires ) vous voulez qu'on vous estime fort chaste , quand vous le seriez en effet , vous donnez lieu de croire que vous ne l'êtes pas , car vos mains touchent ses mains ( d'un homme ) dans le travail. Mais ce n'est point dans le travail qu'une Convulsionnaire se laisse toucher les mains par un homme , c'est au sortir du *bernement* qu'elle fait prier un homme de venir mettre sa main dans la sienne. Qu'auroit dit là-dessus St. *Bazile* ? car se récriant contre la facilité , que des vierges ont à se laisser toucher les mains par des hommes , il dit que des regards commencent à disposer le cœur à devenir sensible , mais que le toucher achève ce que les regards avoient comme ébau-

Serm. 65.  
sur le  
Cant.

Dans le  
Livre de  
la Virgi-  
nité.



ébauché. Aussi, dit le Sage, celui qui touchera une femme ne sera pas exempt de péché. Combien donc les Peres de l'Eglise, St. *Augustin*, St. *Bazile*, St. *Jerôme*, St. *Ambroise*, St. *Chrisostome*, nous auront-ils surfait la vertu de la virginité, si elle peut subsister avec ce qu'on voit dans les filles Convulsionnaires, & avec ce que l'on sçait de leurs histoires? Car tout y blesse non seulement la Religion, mais la pudeur & la modestie ordinaire aux moindre personnes du sexe : car s'il peut suffire à d'autres Chrétiennes de ne rien faire ni permettre sur elles contre les régles ordinaires, l'état d'une vierge Chrétienne doit aller aude-là, parce que les commandemens de Dieu interdisent tout ce qui est criminel ; mais la condition des vierges Chétiennes leur interdit les satisfactions innocentes, parce que ce sont toutes choses qui tiennent au plaisir, à quoi doit se rendre insensible une vierge Chrétienne. Ces réflexions paroîtront-elles excéder le ressort de la Médecine ? aussi ne se les permet-elle, que parce que les manieres trop naturelles des filles Convulsionnaires lui paroissent trop marquées au naturel, par le contraste qu'elles font avec ce que tout le monde est obligé de sçavoir de la Religion. Ainsi



ces manieres faisant entrer l'état des Convulsionnaires dans l'ordre de la nature, il ne meffied point à la Médecine, & ce n'est pas témérité à elle, d'en faire l'objet de ses réflexions.

Mais l'on recherche & l'on croit voir du *divin* & du *furnaturel* dans l'observation que l'on vante bien hautement. C'est que les Convulsionnaires au sortir de leurs accès les plus violents, les plus réitérés, se trouvent fraiches, sans être fatiguées d'un si prodigieux travail. Cela, demande-t-on, peut-il être naturel? mais cela est-il plus étonnant, que d'avoir vû un homme travaillé d'affreuses convulsions, qui lui occupoient tout le corps de la maniere du monde la plus laborieuse pendant des années entieres, allant cependant & marchant, autant que ses convulsions le lui permettoient. L'exemple des enfants les plus jeunes, que l'on a vû travaillés de convulsions affreuses pendant treze jours, \* sans se trouver ni affoiblis, ni changés de visage; de tels exemples ne font-ils point comprendre combien il est possible qu'après des convulsions les plus terribles, des corps plus forts que ceux d'aussi tendres créatures peuvent se trouver frais & dispos au sortir de leurs convulsions? Aussi est-ce ce que voient

V. *Pe-*  
*lin. Obs.*  
p. 294.

\* *Ibid.*  
282.



voient tous les jours les Médecins dans les affections hyftériques, dont les accès les plus terribles laissent des femmes sans douleur & sans lassitude. Encore, un jeune homme après avoir été nuit & jour dans des convulsions qui ne lui faisoient attendre que la mort, d'autant plus que pendant quatre ou cinq mois il n'avoit presque rien pris, il se trouva si parfaitement convalescent, qu'il pouvoit aller & venir. Mais c'est la remarque de ce sçavant Médecin, en rapportant l'histoire d'un convulsionnaire le plus tourmenté pendant quatorze jours, sans presque avoir bû ni mangé, qu'il se trouvoit, pour peu qu'il eut de relâche, si frais, qu'il ne paroïssoit pas qu'il eut rien souffert, *illud semper mirandum, quomodo tam validis, totque dies continuatis membrorum jectitationibus, concussionibusque sufficere acri, & tamen ita se gerere in intermissione possint, ac si nullis laboribus fatigati essent; cum minimum istorum magnam creare sanis lassitudinem, eosque infringere soleat.* Un autre sçavant Médecin-Géomettre \* cherche la raison d'un tel effet qu'il connoissoit, & il l'a trouvée dans l'ordre de la disposition des fibres nerveuses & tendineuses qui entrent dans la composition des muscles. Ces fibres

Ibid. 287.

Ibid. 292.

\*Mazina  
Mechanica.



ont des *paralellismes* naturels, de maniere qu'elles peuvent se contracter sans déranger cette sorte d'arrangement. Or chaque fibre aiant en soi autant de force naturelle pour se détendre, qu'elle en a pour se tendre, elles peuvent entrer dans cette alternative de haut ou de bas, de court ou de long, sans causer ni troubles, ni douleurs. Car rien ne se trouvant gêné ni forcé, parce qu'il seroit sorti de son ordre dans les fluides ou dans les solides, il n'en résulte aucun ressentiment douloureux. Mais parce qu'entre les fibres longitudinales il y en a de transverses, qui tirent les côtés de celles-ci à droit & à gauche, c'est une violence ou un tiraillement forcé qui arrive aux fibres longitudinales, quand les transversales viennent à se contracter, à même tems que les longitudinales s'allongent, & de là viennent les sentimens de fatigue ou de douleur. Or ce ne sont guères que les fibres longitudinales qui se contractent ou se retirent dans les affections hystériques, sur tout en celles qu'un dérangement d'imagination en des personnes saines suscite ou entretient, car en ce cas c'est suivant la pente naturelle où se trouvent les esprits, qu'ils se mettent en desordre par la force de l'imagination troublée. Le Sçavant



vant observateur qu'on vient de citer apporte aussi la raison de cet effet ; les Convulsionnaires, dit-il, pour la plupart, perdent moins de la quantité de leurs esprits dans leurs convulsions, que de la manière dont-ils sont ordonnés dans l'état naturel, de sorte que ce sont moins des *quantités*, que des *modalités* changées dans la marche des esprits & dans la situation des fibres ; & voici comment, suivant la sage pensée de ce célèbre Observateur. C'est que les mouvemens des muscles se font, en ce que les esprits sans se dissiper ou s'évaporer, venant à tomber en *ataxie*, passent des fibres d'une certaine direction en d'autres fibres, c'est-à-dire que les *angles* se changent dans les muscles, ce qui fait les variations tant multipliées de leurs mouvemens, sans qu'il en coûte rien aux esprits, que de changer de lieu ou de place, sans se perdre ou se dissiper.

Pechlin,  
293.

Mais autre merveille, voici qu'une Convulsionnaire *aboie* comme un chien, cela ressemble-t-il à la nature humaine ? Les Livres saints donnent comme une punition de Dieu, que *Nabuchodonosor* ait été changé en bête, & aujourd'hui on donne dans la Religion Chrétienne, pour miracle & pour action de l'Esprit de



de Dieu , qu'une fille fasse la bête en aboiant comme un chien. Mais quoi de plus ordinaire dans les histoires de *mélancholiques* , d'*hystériques* & *hypocondres* , que des exemples plus étonnants , que celui de contrefaire le japement des chiens ? L'on raporte qu'un homme se croioit une oye , \* feroit-ce ici un oison qui se croiroit changé en chien ? Saint *Augustin* raporte \* qu'il y a des hommes qui contrefont si bien le chant des oiseaux & la voix des animaux , qu'on pouroit y être trompé. Un Médecin raporte d'une Enthusiaste , laquelle chan-toit comme les cocqs quand elle étoit dans l'accès de sa vapeur ; nos admirateurs des filles Convulsionnaires auroient donc été bien étonnés d'entendre ces gens qui parlent du ventre , & que pour cela l'on nomme *engastronimes* ou *engastrilogues* , en qui sort la voix du fond de l'esto-mac , comme si elle sortoit de l'ancre de *Trophonius*. Car il s'en trouve de tels , suivant le témoignage de *Pasquier* , \* qui raporte l'Histoire d'un certain boufon , nommé *Constantin* ; mais il fut prouvé que c'étoit quelque chose de naturel , & à quoi ni la magie , ni le diable n'avoient nulle part ; c'est donc aussi quelque chose de parfaitement naturel , que cette voix aboïante

\* V. *Salmuth.*

Cent. 3.

\* V. la

Cité de

Dieu L.

24. c. 25.

\* *Pasquier.*  
Recher-  
ches.  
Lib.



aboïante de la Convulsionnaire. Mais comme dans toutes les hystériques le genre nerveux est tout en trémoussemens convulsifs, il peut produire dans le *larynx* de cette fille la sorte de modulation dans les fibres où ces parties doivent se mettre, pour exécuter les tons de voix, qu'une imagination échaufée se représentera, puisque celle d'une femme grosse est capable d'imprimer de si étranges signes sur le corps d'un enfant. Car ces empreintes sur la peau de cet enfant, sont des arrangements que l'imagination fait prendre aux fibres. Où est donc ici le miracle? c'en fut un certainement, quand l'ânesse de *Balaam* lui répondit d'une voix & par des paroles humaines; aussi étoit-ce une opération par laquelle Dieu faisoit voir sa puissance pour élever quand il lui plaît, à quelque chose de plus noble, les organes d'un corps animal. La même raison se trouve-t-elle dans l'opération de la Convulsionnaire qui aboie comme un chien? c'est un tel rabaissement dans la nature du corps humain, qu'il paroît bien plus une punition, qu'un don de Dieu. Est-ce d'ailleurs une chose sans exemple que les muscles du *larynx* & les fibres qui les dirigent, puissent se disposer dans un tel ordre, que la gorge d'un ani-



animal puisse rendre ou exprimer des paroles humaines ? Cet exemple est familier dans les *peroquets* qu'on apprend à parler ; c'en est encore un semblable en certains oiseaux qu'on apprend à siffler : Hé que sçait-on si cette Convulsionnaire ne seroit pas sifflée ! car l'on a découvert maintes impostures ou astuces pour contrefaire des actions étudiées , par où l'on a vû combien leur imagination domine dans les grimaces , contorsions ou paroles qu'elles produisent. En effet , que penser des Convulsionnaires ? puisqu'un jeune homme de cette faction s'est mis en convulsion , & est entré en gémissement comme s'il étoit brûlé par l'attouchement de l'eau commune ou laiteuse dont on lui touchoit la main : car à l'occasion de cet attouchement , il s'abandonnoit aux convulsions les plus étranges , parce qu'il croioit avoir été touché par de l'eau de Monsieur de Paris. Au surplus rien montre-t-il tant le pouvoir de l'imagination sur les organes qui forment la voix ou les paroles , que ce qui arriva , selon que le raporte *Herodote* , au fils de *Cræsus* ? C'étoit un enfant muet de naissance , lequel aiant vû le meurtrier qui assassinoit son pere , fut tout d'un coup délivré de cette maladie , & en pleine puissance de parler.



parler. Evénement qui est confirmé par deux autres exemples pareils dans les Journaux de *Dannemarck*. Mais encore ainsi paroissent les signes & les preuves de miracles dans les filles Convulsionnaires, car aussi mal fondé sera le don des Langues dont on relève le mérite de quelques-unes. En effet s'il est possible, comme il est vrai, que l'on peut apprendre des mots François à des *perroquets*, fera-t-il incroyable que l'on puisse apprendre à des filles quelques paroles de *Grec* ou d'*Hebreu* ? Mais ce qui découvre ici particulièrement le *naturalisme* des convulsions des filles Convulsionnaires, c'est l'observation d'*Hippocrate*. Il fait donc remarquer que les affections *mélancholiques* accompagnées d'un ton de voix cassée entrecoupée ou tremblante, viennent d'alienation d'esprit ou d'une disposition convulsive ; & il l'a trouvée cette disposition convulsive dans l'état des entrailles de ces fortes de malades, en qui l'on voit, dit-il, les muscles du ventre contractés de dehors en dedans, & rentrant, pour ainsi dire, dans le centre du corps.

Voici un autre symptôme que l'on fait sonner bien plus haut dans les convulsions de l'*épidémie* convulsionnaire ; car on se croiroit ici presque à la Foire,

ou

*Hipp. L.*  
6. 5. 4. L.  
5. præ-  
dicto-  
rum.  
*Galen. &*  
*Martia-*  
*nus com-*  
*ment,*



ou des *Danseurs de corde*, l'on va aux *Marionnettes*, aux Joueurs de gobelets, ou aux Farceurs. Ainsi après avoir vû les Convulsionnaires étonner leurs admirateurs par leurs sauts, leurs postures & leurs contorsions surprenantes; en voici une en qui le surnaturel paroît, dit-on, manifestement, mais c'est aux yeux des personnes qui ont étudié beaucoup plus la pieté que la physique. C'est une fille qui avale des *charbons de feu* allumés, & là-dessus on crie au miracle; à celle-ci l'on joint cette autre qui avale des *Livres reliés*, comme un *Nouveau Testament avec sa housse*, autre sujet d'admiration pour ceux que le sublime de la métaphysique occupe bien plus que le matériel de la philosophie. Mais si ces merveilleux événemens se trouvent dans la nature recueillis par les soins que se font donné les Médecins de les ramasser, peut-on le pardonner à des Théologiens, de convertir en miracle des effets naturels, parce qu'ils ne paroissent à ces Messieurs au-dessus du pouvoir de la nature, que parce qu'ils n'ont pas pris la précaution de sçavoir des Médecins ce que la nature peut en semblables occasions.

Or le monde, les Théâtres même ont retenti des prodiges qu'ont operé des *pyrophages*,



*rophages*, ou mangeurs de feu, & d'avaleurs de fer, de pointes de couteau, & de toutes sortes de vilaines bêtes. Un des plus fameux aiant été accusé de maléfice, répondit que ce qu'il faisoit n'étoit point au-dessus de sa nature, & que c'étoit un secret qu'il avoit appris il y avoit quinze ans d'une vieille femme, lui étant Soldat; que là-dessus il s'étoit fait une habitude en avalant des balles de plomb & du *mercure crud*, \* d'avaler toutes ces étranges matieres. Cela ressemble-t-il au surnaturel ou au divin? car ce misérable passoit pour un grand fripon, & pour n'avoir pas de Religion. Cependant cela étoit bien au-dessus de ce que fait la créature Convulsionnaire qui avale un *Nouveau Testament avec sa housse*. Un autre Charlatan avaloit un *couteau de Boucher dans sa guaine*, \* & en d'autres occasions, des dix ou douze pierres, pourvu qu'elles fussent rondes. Une autre fois on lui a vû avaler, en présence du Roi d'Angleterre & de toute sa Cour, *une épée longue d'une aulne*, après qu'on l'eut rompue en petits morceaux. Ce fut en 1675. & continua de tems en tems ces prodiges jusqu'en 1678. Ces prodiges sont plus incroyables les uns que les autres, puisque tantôt c'étoit un *couteau*

\*V. Med.  
Septemt.  
Tom. 1.  
p. 510.

\* Ibid.  
p. 511.



à manche , tantôt c'étoit des tuiaux de verres , tantôt des *pieces d'argent ou de cuivre* , tantôt une *clef* , & ce qui relève le prodige , & ce que la Convulsionnaire avaleuse de *Nouveau Testament* ne fait pas , c'est qu'il rendoit au bout de quelques jours ces pierres par bas , quoiqu'on lui en ait vû avaler jusqu'à 48. Un autre Auteur \* raporte l'histoire d'un homme qui avaloit un tuiau de verre brisé qu'il rendoit trois jours après. Mais toutes surprenantes que soient ces aventures , celle du mangeur de feu de Londre a quelque chose encore de plus étonnant. C'étoit un coureur par les Provinces , qui avoit le secret , au moien d'une liqueur & d'un onguent , de prémunir & préserver si bien sa bouche , son gosier & ses mains , qu'il pouvoit manier du *plomb fondu* , des *charbons* ardents , &c. Un autre non-seulement manioit des *barres de fer tout en feu* , mais encore il léchoit des *lames de fer brûlantes* ; & on lui voioit rouler dans sa bouche ou macher une pelote faite de poix , de soufre & de résine , qu'il se mettoit toute en flamme dans la bouche ; le même tenoit en d'autres occasions des charbons alumés entre les dents , où on les souffloit avec un soufflet. Sur tout cela les Théologiens fauteurs des filles

\* Becker.  
V. Bartholin.  
Hist.  
Anat.

Ibid. 5

Con-



Convulsionnaires auroient crié hautement au miracle, tandis que l'on sçait que c'étoit des témérités naturelles, & dont encore on a découvert les artifices, & on les trouve ces artifices \* d'écrits par un Médecin de grande réputation. L'Allemagne a eu aussi de ces sortes d'Avanturiers, une Bohémienne, *Æthiopissa*, par exemple, qui s'étoit rendue les mains tellement calleuses, qu'elle pouvoit manier impunément du feu. Un autre Charlatan prenoit dans le feu de la limaille de fer toute allumée, qu'il pétrissoit entre ses doigts, de maniere qu'il s'en formoit des morceaux de fer. Une semblable créature dans l'Hôpital de *Leyde*, se faisoit un plaisir de lecher des charbons de feu alumé. Mais à tous ces prodiges s'en ajoûte un plus étrange, c'étoit dans un *Italien*, lequel pouvoit souffrir sans se brûler des charbons de feu sur quelques parties de son corps que ce fut. Au contraire un vieillard connu de l'Auteur que nous citons, n'auroit pu souffrir un charbon de feu sur aucune partie de son corps, tandis que sa langue toute seule pouvoit lecher des charbons ardents. Mais de tout cela ce sçavant Auteur conclut que tout n'est qu'artifice dans les opérations prodigieuses des *Pyrophages*. *Artificiale totum est*

\* Ibid.

V. Med.  
Sepient.Pecul.  
Obs. p.  
317.



*quod nuperis annis pyrophagi edidere specimen*, & cela parce qu'ils sçavent prémunir la peau contre la violence du feu.

*Armato contra ignis violentiam sensorio.*

Cependant ce même sçavant Médecin donne à comprendre par où la peau se peut durcir jusqu'au point de pouvoir résister à l'action du feu. La sur-peau, dit-il, couvre immédiatement l'organe de la sensation, qui est dans les mammelons de la peau, de sorte que le tact est d'autant plus exquis, que la surpeau est plus mince. Or elle perd cette qualité par le travail, lequel par la compression qu'il excite sur la sur-peau, la colle intimement avec le suc lymphatique, que la nature entretient dans l'espace qui est entre la peau & la sur-peau. Ainsi cette partie devenant plus compacte, plus épaisse & plus serrée, elle cesse de pouvoir transmettre à la peau les impressions des corps étrangers. En effet outre l'épaississement de la peau, le suc lymphatique qui baigne les mammelons de la peau devenant plus épais, tient lieu ou fait l'office, à raison de ses parties fibreuses, d'un duvet, qui rompt ou émousse les coups, ou les impressions des objets extérieurs. En faut-il davantage pour faire comprendre une raison bien naturelle de

l'in-



l'insensibilité de la peau dans les *pyrophages* ? Ils se sont accoutumés par quelque maniere que ce soit ou par le frottement, ou par l'aplication de quelques drogues, à ferrer la sur-peau contre la peau, & à tenir entre les deux le suc lymphatique comprimé ; & voilà la peau devenue insensible, parce qu'elle s'est rendue dure & calleuse. La structure naturellement écailleuse \* de la *sur-peau* peut contri-

Car chaque écaille, toute petite qu'elle est, se voiant par le microscope percée de 500. trous, \* qui donnent continuellement issue à la matiere de la transpiration, ce sont autant d'attaches, qui s'y forment par cette matiere comprimée, gluante & fixée, par où se fait une espee de *mastic*, lequel cimentant la sur-peau avec la peau, la rend dure & insensible, comme l'étoit si étonnamment la peau calleuse de la *Boémienne* rapportée ci-dessus.

\* Voyez  
Ruyfch.

\* Less  
venhoek.

Pedrin,  
Ibid.

Seroit-ce quelque chose de même dans cette fille Convulsionnaire qui casse des pierres & des marbres avec sa tête ? car encore un coup, ne se croiroit-on pas à la Foire en voiant ces merveilleuses ? & par où ? en voici une qui s'y montre avec une tête plus dure que les pierres.

(Capo



( *Capo di ferro* ) Cela ne ramène-t-il pas le spectacle de cet homme qui se mon-  
troit à la Foire il y a quelques années  
avec un estomac si dur aux coups, & tel-  
lement résistible à un poids terrible, qu'il  
supportoit une enclume sur laquelle on  
cassoit une barre de fer ? Ce fut alors un  
spectacle de Théâtre, & aujourd'hui on  
en fait un de Religion, dans une fille qui  
a la tête étonnamment dure ; mais feroit-  
elle aussi dure cette tête que celle des  
Juifs, ce peuple d'une tête si dure, *po-  
pulus durissimæ cervicis*, que Dieu fut  
toujours mécontent de cette dure Nation.  
Peut-on donc raisonnablement faire un  
titre de vertu à une Chrétienne, de ce  
qui a fait un titre de reprobation pour ce  
peuple ? Mais enfin, vous demande-t-on,  
est-ce quelque chose de divin ou de sur-  
naturel qu'une si dure tête ? l'on sçait  
ce qui se dit dans le monde des gens que  
l'on nomme *durs*, parce qu'ils supportent,  
sans être percés, de furieux coups d'épée  
ou même d'armes à feu. On y soupçonne  
de la magie parmi le peuple, mais les  
Physiciens de nos jours, qui n'y sont pas  
trop crédules, en ont découvert une cause  
bien naturelle. Une mauvaise poudre à  
canon ne chasse qu'imparfaitement des  
balles de mousquet, dont les coups sont  
rom-



rompus ou émouffés en arrivant aux corps vers lesquels ils sont portés , mais qu'ils ne peuvent pas percer , &c. Une autre cause encore naturelle , c'est celle qui se trouve dans les corps de certaines Nations , comme sont les *Lapons* & les *Chinnois* , lesquels , parce qu'ils habitent les Pais du monde les plus froids , ont des peaux si fermes & des os tellement compactes , que tout leur corps est comme dur. C'est donc , si l'on veut , un crâne plus dur dans la fille Convulsionnaire , que dans le reste des autres filles ; mais est-ce là matiere à faire un miracle de Religion ? au contraire rien découvre-t-il plus de naturel dans les opérations de ces créatures ?

Mais c'en sont d'un genre plus relevé que celles qui disent la *Messe* , qui *imposent les mains* , même sur des Prêtres , qui *prêchent* , qui font de *belles prieres* , ou des discours surprenants , tant pour le spirituel que pour le *pathétique* ; car on y pleure , de saints Prêtres s'y attendrissent spirituellement , & l'on charge ces *filles Prêtres* , de louanges & de complimens spirituellement doux ; le retour qui se fait sur ces filles , dans leurs esprits & dans leurs cœurs , sera-t-il aussi spirituel ou aussi détaché des sens ? c'est l'affaire du Directeur. Mais qu'elle nouveauté dans



dans la Religion ? l'Ecriture nous parle d'une Nation sacerdotale, d'hommes sacerdotaux ; mais est-il parlé nulle part de filles Prêtres ? Rien donc ne ressemble plus aux idées des Convulsionnaires, que les folles fantaisies des mélancholiques hypochondriaques. Car l'un s'est cru Pape ou Evêque, de sorte qu'il passoit la mitre en tête donnant ses bénédictions au peuple. Ces figures faisoient rire, mais celles des filles qui disent la Messe scandalisent les fidèles, deshonnorent nos mystères & dégradent la Religion.

*Pascasius*  
justus de  
alea.  
Ibid.  
Med.  
Sept.

Ne fut-ce pas en effet le plus dangereux des scandales, & le plus affligeant pour l'Eglise, que ce qui arriva à *Cesarée*, dont le St. Evêque *Firmilien*, qui gouvernoit cette Eglise, nous a laissé l'Histoire. „ Durant ce trouble ( de per-  
„ sécution ), dit-il, on vit paroître ici  
„ une femme, qui tombant en extase se  
„ disoit Prophétesse, & agissoit comme  
„ si elle avoit été remplie du St. Esprit :  
„ & en effet elle faisoit des choses si ex-  
„ traordinaires & si surprenantes.... que  
„ nos Freres furent long-tems en peine du  
„ jugement qu'ils en devoient faire, &  
„ plusieurs furent trompés.... Par ses  
„ mensonges & les belles promesses, elle  
„ s'acquittant tant de créance dans l'esprit de  
„ tous

V. M. de  
Tillem.  
Tom. 4.  
p. 310.



„ tous ceux qui méritoient d'être aban-  
„ donnés à ses illusions , qu'elle se fai-  
„ soit suivre & obéir ; le démon la fai-  
„ soit marcher nuds piés au travers des  
„ neiges dans la plus grande rigueur de  
„ l'Hyver ; ( c'étoit une *inconnue* ) car  
„ elle disoit qu'elle se hâtoit de retourner  
„ en Judée , d'où elle feignoit d'être ve-  
„ nue. Elle avoit la hardiesse de contre-  
„ faire nos mystères les plus terribles :  
„ elle faisoit semblant de consacrer l'Eu-  
„ charistie , & ainsi d'offrir le sacrifice  
„ au Seigneur , &c. . . . elle bâtit aussi  
„ beaucoup de personnes. “ Ce portrait  
n'est-il pas ressemblant aux filles Convul-  
sionnaires , les Prophétesses de nos jours ,  
qui trompent tant de personnes respecta-  
bles par leur science & leur piété , com-  
me les Freres du St. Evêque *Firmilien*  
s'étoient laissés presque surprendre aux il-  
lusions de l'*inconnue* de ces tems-là ? Au-  
cune des filles Convulsionnaires n'a été  
jusqu'à entreprendre de bâtiser personne ;  
mais on assure qu'un homme Convul-  
sionnaire le fait , du moins quelques-unes  
ont l'impudence d'imposer les mains sur  
la tête de personnes Ecclésiastiques & de  
Prêtres mêmes , qu'elles n'ont pas rougi  
de faire mettre à genoux à leurs piés.  
Comme l'*inconnue* du tems du St. Evê-  
que



que *Firmilien*, les *inconnues* Convulsionnaires recitent des prières, & par un excès d'impudence s'arrogeant le droit de régler les *Dyptiques*, retranchent de la liturgie les noms respectables de grands hommes, qu'elle n'y nomment que pour demander leur conversion, & conversion de quoi ? de ce que ce sont des hommes sages & éclairés dans la science des Saints, qui condamnent leurs profanations. Rien est-il tant capable de révolter la Religion, la bienfaisance & le bon sens ? Pour les autoriser l'on fait fort valoir la connoissance qu'elles ont paru avoir de l'intérieur des personnes, de leur conduite, de leurs péchés même. Les Fanatiques des *Cevennes* & les *Cadieres*, se vantoient des mêmes dons. Hè qu'a-t-on prouvé de ces dupes du Diable, ou de l'imagination ? Mais quoi plus naturel que d'avoir appris dans le monde les desordres secrets de quelques personnes, lesquels auront transpiré aux oreilles de quelques autres qui en auront parlé ? & ainsi des particularités secrètes, dont les dépositaires auront ouvert la bouche, feront venues à la connoissance de ces causeuses. On ajoute qu'elles font des discours très-étudiés, affectueux & pathétiques, jusqu'à faire pleurer & gémir les assistants, Prêtres &



autres. C'est qu'ils prennent comme des marques de l'esprit de Dieu cette éloquence spirituelle & imposante ; au lieu que les Médecins qui ont vû de ces maladies mélancoliques à extases, ont quelquefois oui parler des personnes avec tant d'érudition, de piété & de force, que les assistants se trouvoient plus malheureux d'avoir à vivre, que ces malades qui étoient prochains de la mort. *Quod prodigio simile, in illâ extasi morbosâ, orationem reperias tam seriam, tamque pulchrè catenatam, ut jam plus solatii ipsi illi præsentent, quam ab agris excipiant, quàm ab illis ægri.* L'Observateur \* ajoute que ce qui est presque incroyable dans ces sortes de maladies, c'est de voir la sublimité de génie où se trouvent les malades, de sorte qu'ils se ressouviennent de ce qu'ils ont appris de piété & d'histoire, depuis de longues années. *Mira sæpe est, & supra quàm credi potest in illo morbi discrimine, animi, & imprimis phantasia sublimitas, advocatis jam inde à multâ retrò ætate, notionum piarum ac proverbiorum exemplis.* Mais ce qui est encore plus remarquable, c'est que cette élévation d'esprit si merveilleuse, arrive en maladies à des personnes qui étoient nées avec l'esprit du monde le plus pesant ou le plus bou-

P. 411.  
P. 395.

Ibid. ]



bouché. Ainsi un jeune homme de 14 ans à qui son Précepteur ne put rien faire apprendre, devint si excellemment spirituel & si extraordinairement éclairé en maladie, que ce Précepteur trouva son Ecolier parlant sçavamment le troisième jour d'une fièvre maligne, sur le mépris de la vie, chantant très-agréablement des Cantiques qu'il n'avoit jamais appris, comme l'affuroit ce Précepteur. Enfin ce jeune homme, qui la veille de sa maladie ne sçavoit point joindre, comme l'on dit, le *substantif* à l'*adjectif*, parloit Latin sans hésiter. Un autre jeune homme, mais perdu d'infirmités scorbutiques, acquit une mémoire si prodigieuse, qu'il répétoit ce qu'il entendoit lire, éclairé d'ailleurs d'une manière surprenante dans l'Histoire sacrée & profane, dans la Théologie, la Physique, &c. Enfin un autre jeune homme de la santé du monde la plus ruinée, outre une mémoire la plus heureuse, expliquoit les saintes Ecritures, non seulement en général ou sur de certains endroits, mais chaque mot, avec la facilité du monde la plus étrange. Mais ce que l'Observateur remarque de plus singulier, c'est que ces beaux talens s'éclipsent avec la maladie, quand les malades viennent à guérir.

Olaus.  
Borri-  
chini.  
Bonnet.  
Med.  
Sept.  
Tom. I.  
p. 88.

Pechlin.  
Obs. p.  
799.

Ibid.  
p. 404.

G'est



C'est ainsi que l'on voit dans l'état naturel ou sans miracles des divorces entre le corps & l'ame, de sorte que l'ame se manifeste par des actions sublimes de jugemens, & c'est l'état des *enthousiastes*, & de ces mélancoliques dont on vient de parler. Mais une autre disposition ou état de l'ame c'est celui dans lequel, s'oubliant du côté du jugement & de la réflexion, elle laisse agir les parties du corps, qui exécute les mouvemens d'aller, de venir, de monter, de descendre & autres semblables de la machine. C'est ce qui s'observe dans les *noctambules*, qui, sans sçavoir ce qu'ils font, courent la nuit les gouttières & les toits des maisons, vont, s'imaginent-ils, à la chasse, le fusil à la main, animant leurs chiens, qu'ils font sortir avec eux, & courir dans des jardins ou ailleurs, & tout cela sans se souvenir de rien le matin; est-ce là du surnaturel ou du miraculeux? pourquoi donc le penser de l'état d'une personne en extase; pendant lequel l'ame retirée à elle seule dans le cerveau, comme dans son fort en propre, ne commandant qu'aux fibres qui le composent, elle agit pour ne faire que penser, & ne produire que des effets prodigieux de pensée, tels que ceux dont l'on vient de parler.



L. de la  
cité de  
Dieu.  
Ch. 24.  
L. 14.

Peehlin.  
Ob. p.  
400.

Plin. L.  
7. ch. 52.

Mais ceci amène naturellement les états de *mort* pendant plusieurs jours , où se voient des filles Convulsionnaires , au grand étonnement des proneurs de miracles. Cependant ces Mrs. pouroient se ressouvenir de ce que dit St. *Augustin* , \* qu'il est des personnes qui font tout ce qu'il leur plaît de leur corps. Et un sçavant Médecin est entré dans le même sentiment , parce que l'ame peut se donner tant de force au - dessus du corps , qu'elle se délivre de la dépendance à ses impérieuses loix. *In eam veni sententiam esse aliquando tantam vim animæ , ut se à corporis obsequio , legibusque exsolvat.* Mais d'ailleurs quoi de plus naturel , qu'un événement dont est pleine l'Histoire de la nature , puisque son Auteur en donne une ample chapitre de *his qui revixerunt* ? Là même il fait remarquer que ces sortes de résurrections de morts , qui reviennent en vie après quelques jours , sont singulièrement propres aux personnes du sexe. *Fœminarum sexus huic malo maximè opportunus.* Mal que ses Commentateurs appellent *ανωσια* , qui est un des noms de la passion hystérique ; & tout de suite , il fait mention d'une femme qui revint en vie après sept jours de mort , surquoi il cite avec grand honneur



neur l'Ouvrage d'un certain *Heraclide* qui traitoit de ces sortes de faits. Saint *Clement d'Alexandrie* raporte aussi l'Histoire d'un certain *Armenius*, qui revint en vie le douzième jour de sa mort. Et cet homme étant ressuscité racontoit toutes les merveilles qu'il avoit vûes, disoit-il, pendant qu'il étoit mort. Mais l'Histoire que donne encore *Pline*, à l'endroit cité, d'un certain *Hermotime*, vient bien aux morts des filles Convulsionnaires. Car son ame étoit en habitude de quitter le corps pour aller errer bien au loin, d'où il racontoit quantité de choses qu'il prétendoit avoir vûes ; & ces éclipses de vie continuèrent d'arriver jusqu'à ce que quelqu'un de ses ennemis brûla son corps ; car l'ame à son retour ne put plus rentrer, comme parle *Pline*, dans le fourreau de son corps : c'est pourquoi il appelle ces états des demi-morts. *Reperimus Hermotimi animam relicto corpore errare solitam, vagamque à longinquo multa annuntiare . . . corpore interim semianimi. Donec, cremato eo, inimici remeanti animæ velut vaginam ademerent. Asclepiade* ancien & célèbre Médecin étant bien au fait de ces maladies, s'écria, à la rencontre d'un mort que l'on portoit en terre, que ce corps étoit vivant. *Quod Asclepiades*

Lib.  
Stroma-  
tum.



Cell. L. 2. p. 57. *sciens, funeri obuius inelamavit eum vivere, qui efferebatur.* C'est pourquoy *Democrite* a avancé que les Médecins étoient si peu en état de juger par des signes quand les malades étoient morts, puisqu'ils n'en avoient que de très-incertains pour juger s'ils avoient à mourir, *Democritus ne finita vitæ certas notas esse, proposuit, quibus medici credidissent, adeo ut certa aliqua futuræ mortis signa non essent.* Ces sortes de morts sont donc si peu hors de l'ordre de la nature, que rien n'est si commun dans les maladies des femmes ou dans les affections hystériques. Aussi de toutes les maladies du corps humain il n'y en a point sur lesquelles les Auteurs en Médecine recommandent, comme dans celles-ci, à bien prendre garde à s'assurer de la mort de celles qui sont mortes de vapeurs, avant que de les enterrer, parce qu'il s'est trouvé là-dessus bien de déplaisantes aventures de femmes qui ont été enterrées avant un tems, qu'elles devoient revenir en vie. L'Histoire du célèbre *Vésal*, si fameux en Anatomie, est connue; s'étant mis à faire la dissection du corps d'une femme, qu'on lui avoit donné comme morte, au premier coup de scalpel qu'il donna, elle s'écria si haut & si amèrement, que la chose

Ibid.



chose aïant éclaté , il fut obligé de fuir d'Espagne pour échaper aux mains des *Inquisiteurs*.

Comme donc il est dit de l'asthme , que c'est la méditation de la mort , l'on peut penser que la passion hystérique en est un exercice , puisque chaque accès de vapeurs est comme un apprentissage de mort. Ainsi les femmes hystériques en éprouvent les atteintes toutes les fois que dans leurs vapeurs elles tombent dans des foibleesses de plusieurs heures , quelquefois plusieurs fois en un jour , dans lesquelles on les voit sans mouvement , sans entendement , sans sentiment , jusqu'à pouvoir les piquer sans qu'elles fassent le moindre signe de mouvement : état tellement ressemblant à celui d'une morte , que leur respiration paroissant presque éteinte , c'est l'*ἀπνοια* des anciens , l'on est embarrassé sur la raison qui les tient en vie : mais on la trouve , cette raison , dans la circulation du sang qui se conserve , quoiqu'infiniment ralentie , dans les grands vaisseaux , sans se faire d'autres soupiraux qu'à travers la peau , au moïen de la transpiration. Est-ce donc après cela un phénomène hors de l'ordre ou du pouvoir de la nature , que de voir ces états de mort prolongés jusqu'à plusieurs jours , puisqu'on



en trouve les causes dans l'ordre & dans le fond de ses loix. C'est meme comme un goût de mort, ou comme un plaisir de mourir, qui paroîtroit affecté à la condition des femmes hystériques, puisqu'il s'en trouve plusieurs qui se croient mortes pendant des accès de plusieurs jours de suite, ou interrompus, parce qu'ils reviennent par reprises dans quelque saison de l'année, décidant par elles-mêmes de ceux qui doivent les ensevelir & les faire enterrer, & il s'en trouve plus d'un exemple dans les Auteurs. L'on a même par devers soi celui d'un *mélancholique*, (car la mélancholie avoisine de bien près la passion hystérique, comme l'assurent & le prouvent de sçavants Médecins) il tomba malade d'une terrible fièvre maligne, laquelle le jette dans un impertinent délire qui dura long-tems, & pendant lequel se croiant mort, il ordonnoit de son enterrement; il guérit, & par-là il est prouvé combien la nature a de différentes manieres de se retourner dans les maladies; elles paroissent des morts, & elle s'en sert pour remettre les gens en vie. Mais l'étonnant des morts des filles Convulsionnaires, c'est qu'elles prédissent les jours, les tems & la durée que doivent avoir ces prétendues morts. Mais l'Histoire rapportée

V. Bonnet  
Med.  
Sept.  
Tom. 1.  
P. 188.

Syden-  
ham.  
Hygmor.



portée par St. *Augustin* leve toutes ces difficultés. C'est celle du Prêtre *R.stitut*, qui mouroit quand il vouloit. Falloit-il à Mrs. les Théologiens, protecteurs des convulsions, d'autres témoignages & d'autres témoins que ces effets sont purement naturels ? car certes St. *Augustin* se connoissoit en miracles, & sçavoit trop les ménager pour l'honneur & le bien de l'Eglise, pour avoir pu manquer à en reconnoître dans ces prodiges, si son jugement ne lui eut fait apercevoir le naturel de ces effets : au contraire il prouve par ce pouvoir de l'ame sur le corps, au domaine duquel elle sçait se soustraire, toute corrompue que soit aujourd'hui la nature, les tristes restes de cette nature, ou de ce qu'elle auroit été dans l'état d'innocence, parce qu'elle auroit fait par état & par habitude, ce qu'elle fait aujourd'hui par effort, & par l'élévation f) cée où elle se met pour quelque tems au-dessus de la tyrannie du corps. C'est donc uniquement du naturel, & rien du miraculeux, qu'il y a dans les morts, comme on les appelle, de ces merveilleuses Convulsionnaires.

L'on trouve même dans la nature du corps humain, c'est-à-dire, dans les raisons de l'œconomie animale, celle de ces  
abf-

L. 74.  
ch. 24.  
de la  
cité de  
Dieu.



abstractions d'esprit ou de ces extases mélancoliques, pendant lesquelles l'ame toute concentrée dans le cerveau, toute occupée d'elle seule, & de ce qui se passe dans cette partie, se désoccupe des fonctions du reste du corps. Il ne faut que se ressouvenir que dans le cours ordinaire des fonctions du corps, celles du cerveau toutes seules, attirent au cerveau une quantité de sang qui est comme de un à sept avec celle qu'il en faut au reste du corps pour toutes les fiennes; que sera-ce en cas d'extases, où presque tout le sang se porte à la tête? faut-il chercher d'autres causes de la cessation de mouvemens dans tous les membres, que dans ce dénuement de sang où demeurent les muscles. Car c'est le sang, comme *antagoniste* des esprits ou du genre nerveux, qui fait le mouvement des muscles. Ainsi le sang venant à être soustrait au cerveau, les muscles des membres vaquent, & sont sans action. Cela n'est-il pas une sorte de mort? il est vrai que tant de sang se portant à la tête, ce sont des esprits qui se produisent à proportion. Ainsi la quantité d'esprits qui se forment dans vingt-quatre heures, étant de trois années, (voiez *Santorini*, *ibid.* p. 120.) ce feront peut-être six onces de suc nerveux  
ou

V. *Santorini* de  
fibra, p.  
215.



ou d'esprits qui se formeront par jour. Mais deux raisons font connoître que les muscles n'en sont point plus disposés à se mouvoir ; car 1<sup>o</sup>. leur *antagoniste*, qui est le sang, leur étant enlevé, leur puissance est oisive pour le mouvement, de même qu'un chariot tiré par des chevaux s'arrête, quand l'attelage n'étant que de deux, un des deux vient à manquer ; 2<sup>o</sup>. cette quantité d'esprits qui se forment dans le cerveau, étant toute employée par l'ame au mouvemens, ou aux ébranlemens des fibres nerveuses du cerveau, ce ne sont que des matieres à idées, à pensées, à imaginations, parce qu'elle ne les emploie pas au loin ; mais étant toute renfermée dans le cerveau où elle les retient, c'est ce qui fait les *fantômes* que voient, ce leur semble, les mélancholiques dans leur *extases*, & encore les idées qu'ils rapportent au sortir de leur ravissement d'esprit, des voïages qu'ils ont cru faire, des objets qu'ils ont, disent-ils, vûs, enfin de toutes les imaginations dans lesquelles ils demeurent, étant même revenus de leur sommeil extatique. Or tout cela se peut faire par les forces de la nature toute seule sans l'aide d'aucun miracle : ce qui le prouve évidemment, c'est que les remèdes naturels guérissent



▼. Bonet.  
Med.  
Sept.  
Tom. 1.  
p. 200.

rissent de ces états, comme on l'a vu arriver dans la personne de l'homme mélancholique ci-dessus cité. Mais encore, comme l'a observé le Médecin qui guérit cette femme qui se croïoit morte. Ce fut avec l'*opium* continué, & même avec assez forte dose, qu'il la ressuscita. Est-ce donc une preuve *ambigue*, que ce sont les esprits dérangés qui font ces morts, & celles des Convulsionnaires, si au lieu de tant de louanges dont on enivre leurs têtes vaporeuses, on calmoit les troubles de leurs imaginations avec de l'*opium* courageusement donné.

\* V. Caelius Aul. vol.

La Médecine connoit encore la raison, par laquelle le sang se sublime si promptement au cerveau; car c'est le *raptus sanguinis*, comme parlent les anciens Médecins, qu'un des plus sçavant d'entr'eux a compris sous l'idée de *spasme*, \* ou de convulsion, & que les Grecs ont exprimé par le mot *ἐνθουσιαστικός*, c'est donc un emportement prompt & violent du sang au cerveau, par une griffe ou une contraction soudaine qui prend aux nerfs, ce qui est le *spasme* ci-dessus cité. Mais qui peut si promptement *cramper* les nerfs? le son d'une trompette, d'un tambour, répond *Galien*. Mais ce qui est ici de plus remarquable, c'est qu'il est à volonté



lonté à certaines personnes de faire prendre au sang cet effort, qui est le *raptus* ci-dessus. Une application profonde à un objet, que l'esprit saisit volontairement dans la méditation, ou qui en est saisi par la passion, tout cela emporte le sang à la tête, & même à ces ravissements d'esprit, à ces *extases* qui peuvent dérober l'esprit au corps, ou l'ame aux fonctions qui le régissent. Le sçavant Observateur \* tant de fois cité donne l'Histoire d'une femme à convulsions hystériques, qui y tomboit d'abord qu'elle s'apliquoit; il y ajoute celle d'une jeune fille qui tomba en *extase*, où elle fut emportée malgré elle pour avoir vû un spectre; exemple d'une passion qui fait l'emportement du sang à la tête: c'est ici la crainte ou l'effroi, ce sera ailleurs la colére, l'amour ou une passion  *erotique*. Enfin l'on connoit un homme de Lettres, dont la tête est accoutumée à soutenir l'affluence du sang, que l'étude l'a accoutumé à souffrir journellement; mais il s'y porte si aisement & si impétueusement quand il veut fixer son esprit sur quelque objet qui l'applique fortement, qu'il lui prend sur le champ une sorte d'*extase*, de sorte que sans être plus maître de son corps, il tombe en convulsions telles qu'il tombe à terre

\* *Pechlin*  
Obs. p.  
283.



terre de dessus même le siège où il étoit assis.

L'on sçait les Histoires de certains Poëtes, comme *le Tasse*, que l'ardeur poétique jettoit en fureur. Ce sont de ces personnes en qui les esprits *extatiques* étant les maîtres, tiennent le cerveau occupé uniquement, parce que l'ame, emportée au sublime des idées, oublie ce qui se passe, de douloureux même, dans le corps, *nihil cras sentit in terris, quando animus est in cælo*. Et c'est encore ainsi que *Cardan*, l'homme du monde le plus fort en imagination, sçavoit se rendre insensible aux douleurs de la goutte, quand il vouloit fortement appliquer son esprit à la composition de quelque ouvrage. Mais ce qui fait précisément voir ce que l'ame peut faire exécuter au corps, c'est ce que rapporte encore St. *Augustin*, \* qu'il avoit connu un homme qui se faisoit fuer quand il vouloit; & quelque chose encore de plus précis là-dessus, c'est ce que rapporte *Bartholin* \* du fils du célèbre Médecin *Simon Paulli*, lequel fit voir, en présence du Roi de Dannemarck, une facilité merveilleuse à se faire fuer les mains ou à se les secher, quand il lui plaisoit. Peut-on après ces exemples douter de l'empire que l'ame

\* De la  
cité de  
Dieu, L.  
14. ch.  
24.

\* Aët.  
Hofmen.

con-



conserve sur le corps , tant qu'elle n'a point été subjuguée par l'effort de quelque passion ? En conséquence les morts prétendues des filles Convulsionnaires sont-elles absolument exemptes du soupçon de quelque artifice volontaire , par lequel elles auront accoutumé leurs têtes à ces sortes de transports *extatiques*, en s'échauffant l'imagination de la passion de faire des miracles, ou de pouvoir se donner pour miraculeuses ? car la vanité est bien artificieuse. Tout donc est ici renfermé dans l'ordre naturel , puisque naturellement l'on peut paroître mort sans perdre la vie.

On relève encore bien haut ce qu'on appelle les *stigmates*, qui se trouvent imprimées dans les mains des Convulsionnaires qui jouent le rôle *de la Passion*, en s'étendant ou se faisant étendre en croix. Ce sont des endroits douloureux, sur lesquels même se trouvent peut-être des marques de sang ; mais qui sont des impressions que des esprits poussés par leur imagination vive & ardente scellent dans les parties, en les *stigmatisant* ? On fait là-dessus des miracles à l'honneur des filles Convulsionnaires ; mais que de stigmates naturelles qui se font sur les corps des scorbutiques ? que d'ailleurs l'on sçait

L

qu'il



qu'il ne faut qu'échauffer l'imagination de vapeurs *mélancholiques*, qui aillent cauteriser ces parties. Aussi est-ce l'adresse criminelle des Sorcieres soi disantes ; car après avoir effraïé des Pufillanimes, qui sont des esprits à vapeurs hypochondriaques, elles les persuadent d'être atteints de sorcellerie, parce qu'elles leur font des signes indubitables de ces *stigmates*, qui sont des symptomes naturels aux affections hypochondriaques. La nature donc, sans magie, peut faire de semblables empreintes sur les mains & sur les piés des filles Convulsionnaires, qui en jouant la crucifixion, excitent leur imagination brûlée, laquelle par la passion de se singu'ariser en miracle, envoie les esprits brûlants du même feu marquer ces parties du sceau de leurs phantaisies. Cela ressemble-t-il au surnaturel ? oui certes, parce que c'est un naturel excédé par l'imagination emportée hors de sa subordination, & des règles de la sagesse. Car avec un peu d'étude, de bonne foi & de recherches dans les choses vraiment naturelles, on y trouve des faits si ressemblans à ceux que l'on donne pour miracles parmi les Convulsionnaires, qu'il n'en faudroit pas davantage pour ramener des esprits raisonnables, soumis d'ailleurs aux prin-



principes de la Religion , comme doivent être ceux des filles Chrétiennes , & encore les esprits de ceux qui les conduisent. Car pour les confondre au sujet même de leurs *stigmates* ; les leurs sont-elles mieux marquées que celles qui se trouvèrent empreintes sur l'estomac de l'homme , qui songea , en dormant , que quelqu'un lui portoit un coup de pierre sur cet endroit ? car effrayé par la douleur qu'il y avoit ressentie , il le fait examiner le matin par un Chirurgien ; celui-ci y trouva une meurtrissure ou une échymose si considérable , qu'il se crut obligé de scarifier la partie. L'Histoire encore ci-devant citée , de cet homme à qui se forma sur le dos une poche ressemblante à un sac de bled , parce qu'il avoit été heurté par une femme qui portoit sur son dos un sac de bled , ne donne-t-elle pas un autre exemple le plus réel de *stigmates* naturelles ? cependant on n'en demeure pas aux *stigmates* , pour se forger des miracles : voici qu'on nous dit que les Convulsionnaires donnent à d'autres les maux qu'elles ont. C'étoit donc la *transplantation* des maladies dont il falloit encore illustrer la scène comique des convulsions.

C'est une *rapsodie* de guérisons pré-

V. Schol-  
zins.  
Hist.  
Med.  
Mirabil.  
L. 2.



tendues, adoptées souvent par des *Fanatiques*, *Charlatans chymiques*, que les Convulsionnaires vont ramasser ; car il n'y a bois dont elles ne tachent de faire flèches. C'est donc comme l'on dit en langage *héraldique* ou d'armoiries, matière à *enquerir*. Cependant il se trouve dans les événemens naturels des transplantemens de maux, ou des dispositions si évidemment marquées, qu'il paroît bien qu'il n'y auroit point de miracles dans les transports des maladies d'un corps dans un autre. Un homme après s'être laissé toucher par de fortes réflexions qu'il avoit fait sur un squelette qui étoit fait de cuivre, rêve la nuit qu'il étoit devenu cuivre, & de-là il contracte incessamment l'*étisie* ou l'*atrophie* la plus étrange. L'on a encore dans *Bartholin* l'Histoire de ce Mari qui prenoit la colique quand sa Femme entroit en travail pour accoucher. Un autre fait arrivé & connu dans Paris, c'est d'un homme lequel pour avoir vû & entendu les coups que le Boureau déchargeoit sur un malheureux qui étoit sur la roue, se sentit si vivement frappé dans les mêmes endroits qu'étoit frappé le Patient, qu'il fallut le reporter saisi chez lui. Mais on nous donne encore pour une bien autre merveille, que celles des coups de poings

v. *Ver-*  
*dries*, P.  
123.



ci-dessus mentionnés, les coups de gros *rondins*, que se font donner sur les reins, par des hommes, des Convulsionnaires.

Gens dignes de foi, dit-on, le rapportent ( car peu de gens sont aujourd'hui admis à voir les Convulsionnaires, & les seuls initiés à ces mystères ont vû l'*œuvre de Dieu*, comme ils parlent ; mais l'Ecriture y appelle les fidèles, *venite & videte opera Domini*, pourquoi donc se cacher là-dessus parmi les Convulsionnaires ? ) enfin on a vû, dit-on, ce prodige si singulier, sans apercevoir que ces filles en souffrent autre chose que de la satisfaction, pourvu que ces hommes sçachent bien modérer leurs coups pour y accoutumer leur peau. Mais à quoi cela ressemble-t-il ? sera-ce à ces corps de *Lapons* ou de *Finnois*, tels que l'Histoire d'un Soldat dont on voit l'Histoire dans *Pechlin* ? car son indulgence dans des opérations très - cruelles tenoit du prodige. Ou bien faudra-t-il croire ces corps de filles au-dessus, pour l'insensibilité, de ceux de ces furieux *Atheletes*, qui se portoient l'un à l'autre les coups les plus terribles, sans s'étonner ? ou enfin faudra-t-il les croire parvenues à l'état merveilleux de l'*apathie*, auquel le fanatisme de certains Philosophes s'étoit tant étu-

Obf. p.  
347.



dié ? car c'étoit à l'*apathie* que se prétendoit arrivé *Anarxarque*, qui étant dans le mortier où il avoit été jetté, crioit en se moquant de son ennemi, qu'il batoit à la verité dans ce mortier la partie qui étoit la moindre dans *Anarxarque*, mais qu'il ne touchoit aucunement ce qui étoit veritablement *Anarxarque*. *Tunde, tunde, Anarxarchi, vasculum tundis, Anarxarcum non tundis*. Mais que ne donneroit point à comprendre & à craindre l'état d'insensibilité dans des filles ? ne pouroit-il pas, comme il y en a des exemples, les acheminer à des surprises criminelles, & à de honteux naufrages ? car on connoit l'exemple de *Lot*, & d'autres pris sur ce modèle. En effet si les coups de poings, si furieux & tant redoublés, mènent naturellement à la lubricité, à raison de la correspondance singuliere des reins avec les parties du sexe qui la consomment, comme il a été prouvé ; les coups de rondins donnés par des mains d'hommes, & sur les mêmes parties que les coups de poing, seront-ils exempts de ces honteux accidents ? de-çà donc & de-là, tout est ici naturel, & trop naturel, ainsi le *divin* ou le miraculeux, n'y peut trouver place. Au surplus c'est un examen qui reste à faire, & du rondin

Diogen.  
Laert.



din qui pouroit être creux, de *carton*, de *liege* ou de *bois blanc*, afin que les coups en fussent émouffes ; comme encore si les habits de de l'us ces endroits ne se trouvent points matelassés de *oëtte*, d'*aigredon*, de *crin* ou de *coton*, pour émouffer les coups ; enfin si la peau n'auroit point été enduite de quelque drogue pareille à celles dont les bâteleurs s'endorment les doigts pour manier le feu. Car la verité si maltraitée par les bouches mensongères des filles Convulsionnaires prophétisantes, ne les met pas, tant s'en faut, à l'abri du soupçon, qu'il ne se mêle beaucoup d'impostures & d'artifices dans les prodiges dont elles se rendent les Actrices. Car disoit une fille de mérite qui avoit vieilli dans le bon sens & dans la piété, *il faut être fille pour connoître les filles* ; c'est pourquoy, ajoûtoit-elle, les Directeurs y sont si souvent trompés. Qu'arriveroit-il donc peut-être de toutes les prétendues merveilles des filles Convulsionnaires, si elles étoient examinées par une fille éclairée de l'Esprit de Dieu & autant connoisseuse en artifice de filles, que l'étoit la *Révérènde Mere de l'Incarnation, Fondatrice des Carmelites* ? Il s'en faut bien encore que les filles Convulsionnaires en soient au point de sublime prétendu, où l'on croïoit arrivée  
la



la nommée *Nicole*, dont cette vénérable Mère découvrit les fourberies. De grands hommes d'alors l'admiroient, parce qu'elle disoit les secrets des cœurs, qu'elle prédisoit, interprétoit le Cantique des Cantiques, ordonnoit des Prières & des Processions pour la conversion des Peuples; elle avoit des extases, faisoit la morte; elle Communioit de la main des Anges. Toutes ces fingeries diaboliques furent convaincues de fourberie par la sage & vénérable Mère de l'Incarnation. (a) Et par où finit cette impie imposture? par un mariage malgré ses Parents, & un autre folle envie de se faire Huguenote. Mais enfin l'on presse la Médecine pour dire la raison naturelle pour laquelle les coups de rondins ne blessent pas les corps de ces filles? Elle répond, la Médecine, qu'il y en a une raison toute naturelle, c'est dans l'aveu de cette femme *Moscovite*, qui remercia son mari, \* en le congratulant des grands coups de baton dont il l'avoit régalée, pour lui faire plaisir, parce qu'elle lui avoit demandé d'être batue, & qui depuis cela, elle en aima bien plus tendrement son

\* V. *Barsholin.*  
De usu  
flagror.  
in re venerea.  
p. 28.

(a) Voyez la Vie de la vénérable Sœur Marie de l'Incarnation, pag. 298. par le R. P. Hervé de l'Oratoire.



son mari. Les coups de rondin feroient-ils donc pour les filles Convulsionnaires la cause du plaisir & de la satisfaction qu'elles en ressentent, & dont elles paroissent remercier les hommes qui manient mieux le rondin ? à quoi cela tendroit-il ? au reste à ce que l'on demande ici de la Médecine convient bien à propos la réponse d'un sçavant Médecin. On le pressoit de donner une raison naturelle sur un fait qui, disoit-on, passeroit sans cela pour miracle. C'étoit de trouver la raison qui faisoit qu'un muet recouvroit la parole tous les jours à une heure après midi. Est-ce un miracle, répond ce Médecin, qu'un cocq chante tous les jours, & précisément à la même heure ? voilà donc une preuve dans la nature, que de semblables événemens ne sont point au-dessus de son pouvoir ou de ses loix. Il n'en faut point davantage pour exclure la raison de miracle. Ce Médecin ne laisse pas que d'aprofondir très-sçavamment les causes physiques de semblables effets. Du reste voici sa décision : *Admirabilis muti historia natura ferè limites superare videri posset, nihil tamen impedit, quominus & naturaliter ejusmodi quid evenire possit.* Il fait ensuite avec beaucoup d'esprit & de science,

Valentini.

Med.  
Sept.  
Tom. 2.  
P. 454.

ce,



ce, la comparaison avec le chant du coq, mais c'est ce qui n'est plus de notre sujet.

Au reste il est humiliant que dans une Religion aussi grave & aussi digne que celle de *Jésus-Christ*, l'on voie des Docteurs & des Théologiens prêts à adopter parmi les miracles, tant de choses basses, puériles, indécentes, qui tiennent bien plus du comique, de la *scurrilité*, ou du Théâtre, que de la raison, de la sagesse & de la Religion, quand bien même la Médecine ne pourroit leur prouver par des faits & des raisons physiques, que ce sont toutes momeries, que ce que font ces filles vaporeuses. Seroit-ce donc encore un compte à rendre par la Médecine à la Théologie, des raisons physiques par lesquelles il est possible, suivant les loix de la nature, que se forment des sons mélodieux, à la maniere de ceux que rendit cet homme dont parle St. *Augustin*, en racontant des effets surprenants dans la nature, si la fantaisie prenoit aux filles Convulsionnaires de vouloir chanter comme faisoit cet homme. *Nonnulli ab imo sine pudore ullo, ita numerosos pro arbitrio sonitus edunt, ut ex illâ etiam parte cantare videantur.* Aug. de Civit. Dei. Lib. 14. ch. 24. L'idée paroîtroit basse & gro-

De la  
cité de  
Dieu. L.  
14. C. 24.



grotesque ; mais que n'est pas capable d'imaginer le cerveau *enthusiaste* d'un convulsionnaire ? ne seroit-ce pas une parure digne du Théâtre des convulsions , où l'on entend des prêcheuses , des discoureuses , des Prophétesses , que d'y entendre des chanteuses , sur tout d'un son ou d'un ton si singulier ? Ceci , tout boufon qu'il seroit , comme tant de *scurri'ités* dans les manieres des filles Convulsionnaires , seroit bien moins criminel , que l'envie qui a pris à une d'entr'elles de se faire pendre , jusqu'à la concurrence du non étranglement. Rien découvre-t-il plus de naturel , puisqu'une telle imitation n'a raport qu'à la pratique de trois sortes de personnes , en qui certainement la nature agit en plein dans une semblable action. Les *filles Milesiennes* \* eurent la fureur de se pendre , aparemment n'honorera-t-on point cette fureur du nom de miracle. C'est aussi le chef-d'œuvre que les maîtres Filoux font faire à leurs apprentifs que de les pendre sans les étrangler. Est-ce là de quoi se faire un exemple de Religion ? Enfin ce fut un zèle criminel de repentir qui fit prendre à Judas l'infâme résolution de se *pendre*. Des filles Chrétiennes voudroient-elles prendre un tel Directeur ? c'est pourtant de

\* V. Prière  
merose  
Médecin des  
maladies des  
femmes.



de l'aparence de ce crime, que l'on fait un miracle aux filles Convulsionnaires. Mais tant de raisons qui découvrent le *naturel* ou Païen, ou corrompu, qui porte à une telle action, démontre, sans que la Médecine en fournisse d'autres, les raisons qui font voir combien sont naturelles de telles œuvres.

Enfin en creusant tout ce que font les Convulsionnaires, tout y paroît si humain, que la cupidité & par conséquent la nature, paroît y avoir bien plus de part, que le spirituel ou la grace. Ce sont, dit-on, des filles Chrétiennes; mais sont-ce de ces Vierges sages de l'Evangile animées par la charité, ou de ces vierges folles possédées de la cupidité? car les Convulsionnaires paroissent si peu au-dessus des sentimens de la nature, qu'elles s'échappent de l'œuvre de Dieu, dont on les croit occupées, pour témoigner leur reconnoissance & leurs besoins à ceux qui les aident de leur bourse. Car c'est l'œuvre de Dieu renversée, si œuvre de Dieu y avoit parmi elles; puisqu'autrefois ce furent des femmes pieuses qui aidèrent le Seigneur & ses Apôtres de leurs biens, & aujourd'hui ce sont des hommes pieux & charitables qui fournissent à la subsistance des filles & femmes Convul-



vulsionnaires ; car il y en a d'une & d'autre sorte ; aussi le Sauveur avoit-il chassé l'Esprit impur , ou de convoitise du corps de celles qui en avoient été possédées ; mais paroît-il que l'Esprit impur & convoiteux soit bien sorti de toutes les filles Convulsionnaires , où il seroit autrefois entré ? car il auroit pû se trouver parmi elles des *Magdeleines* ; or cela est-il bien prouvé de celles qui auroient servi de matiere à ce miracle ? & tout cela ressent-il autre chose qu'une nature bien naturelle.

Mais , nous disent les Fauteurs des convulsions , en abandonnant les personnes de ces créatures au jugement de Dieu , nous voïons tracées dans leurs actions extraordinaires des figures , & des figures si sensibles & si évidentes pour nous découvrir le *plan de Dieu* dans la conduite de son Eglise , qu'il n'est pas permis de se refuser à l'évidence des miracles que renferment ces figures. L'on sçait parfaitement combien il convient peu à la Médecine d'entrer dans la connoissance d'une matiere aussi sublime , que celle des vraies figures sur lesquelles est fondée la Religion Chrétienne , elle n'auroit donc garde de s'immiscer dans une discussion si relevée , & si fort au-dessus de son

M

objet



objet & de ses principes. Mais sans que la Médecine soit Théologienne, elle ne trouve dans les figures des Convulsionnaires, rien du divin, du surnaturel ou miraculeux des vraies figures, c'est-à-dire, de celles qui font foi dans la Religion Chrétienne. Or les Médecins, étant membres de l'Eglise, sont en droit de connoître & en obligation d'être instruits des vraies figures, comme étant les vrais fondemens de leur foi. Il ne peut donc leur être interdit de connoître, d'avertir & de faire apercevoir le naturel, parce qu'ils en sont parfaitement instruits, & qu'il se trouve dans les figures & dans les contenance des Convulsionnaires.

Les figures qui regardent l'Eglise sont toutes renfermées dans les Ecritures, celles des Convulsionnaires y sont-elles? elles ne sont d'autre que de Dieu, & lui seul étant la vérité souveraine, il fait & donne le caractère de vérité aux figures de l'Ecriture, d'où celles des Convulsionnaires tiendroient-elles la leur? ce ne peut être que d'un Législateur qui est un homme; ce sera donc le *naturalisme* reconnu propre aux figures des Convulsionnaires; & par-là elles deviennent comptables de leur vérité à la Médecine. Les figures des Ecritures sont pour  
tous



tous les fidèles dont elles assurent la foi, celles des Convulsionnaires ne sont connues que d'un petit nombre de Sçavants, & ces Sçavants disent les avoir prises dans le plan de Dieu ; mais le plan de Dieu est tout renfermé dans les Ecritures, & pour tout le monde Chrétien ; donc des figures qui ne seront que pour quelques personnes, ne sont point celles du plan de Dieu. Car la révélation fait la sûreté des figures de l'Ecriture ; la révélation donc doit aussi faire la vérité de celles des Convulsionnaires ; une telle révélation intéressant toute l'Eglise seroit donc à la connoissance de tout le monde. Or de qui seroit connue cette révélation, que de très-peu de gens dans le plan de Dieu, des Docteurs Convulsionnaires ? elle ne peut donc être de Dieu, puisqu'il a voulu que toutes les figures qui regardent l'Eglise, soient à la portée de la connoissance de chacun des fidèles. Seront-elles donc autre chose que des inventions de système du cru de l'esprit humain, soutenues par des imaginations échauffées, mais d'un autre feu que de l'inspiration divine, qui est l'ame des figures de l'Eglise, qui n'est animée que de l'Esprit de Dieu ? Reste à dire que ces figures des Convulsionnaires sont des imagina-



tions ingénieuses de quelques contemplatifs, dont l'industrie peut faire le prix & la gloire de figures ingénieusement tracées, mais cela leur donne-t-il le divin d'une vérité infaillible ? jusques là donc tout est naturel dans les figures des Convulsionnaires. Hè pourquoi de telles figures seroient-elles au-dessus de la portée de la Médecine ? ce sont des cerveaux plus ou moins bien timbrés, d'où sortent ces productions ingénieuses ; mais la Médecine peut juger des affections ou productions des cerveaux malades : voilà donc bien clairement les figures des Convulsionnaires ajugées, comme appartenantes dès leur origine au jugement de la Médecine, enfin absolument prouvées du ressort de la Physique-Médicinale. Il paroît pourtant que ce n'est pas la pensée des Theologiens auteurs des figures des Convulsionnaires, & l'Auteur de l'*Essai d'un plan sur l'œuvre des convulsions*, en fait la preuve. Car, selon lui, l'on ne peut juger sainement de la nature des convulsions, qu'en commençant par les *grands caractères essentiellement divins & incommunicables*, grands caractères qu'il attribue à l'*œuvre des convulsions*. La Médecine laisse à juger à la saine Théologie, si ce pompeux jargon s'accorde bien avec



un langage convenable à une œuvre, laquelle quand elle seroit miraculeuse, ne mériteroit peut-être pas ces titres, parce qu'ils paroissent réservés ou n'appartenir qu'à nos plus saints mystères. Et au contraire même, n'en déplaît à l'Auteur de l'Essai, son début favorise si parfaitement le fanatisme des Convulsionnaires, qu'autant que leur état tient d'un *Naturalisme*, parce qu'il tient à la rêverie des mélancholiques ou des vaporeuses, autant une tête échauffée, peut-être par la contemplation & les sublimes études d'un sçavant Auteur, découvre combien son opinion est imaginaire, & sortie d'un cerveau que le sublime enlève à la raison. Est-ce là le surnaturel ou le divin qu'il veut faire sentir dans ce qu'il appelle le *plan sur l'œuvre des convulsions* ?

Mais encore, surquoi pose ce plan ? surquoi a-t-il été pris ? un Ange traça à *Ezechiel* le plan de la nouvelle *Jerusalem* ; quelque voix du Ciel lui a-t-elle révélé celui de l'œuvre des convulsions ? il n'en faudroit pas moins pour autoriser sa Mission ou son Apostolat, pour annoncer à l'Eglise son renouvellement, dans l'œuvre merveilleuse dont il se fait l'Apologiste. Mais s'il ne peut montrer le don surnaturel, que le Ciel lui auroit fait,



rien devient-il plus convainquant, que ses expressions si magnifiques, & son plan imaginaire, sont naturels, & l'effet ordinaire aux imaginations échauffées d'un feu étranger, ou pris d'un autre Autel que celui qui a seul occupé le culte & la foi de nos Peres, qui jamais ne se prêta aux exagérations, ou aux lueurs de séduisantes idées. C'est, dit-il, une œuvre que ce qui se passe dans les convulsions; mais fut-il œuvre plus naturelle, & plus appartenante au jugement de la Médecine, que celles des convulsions, puisqu'elles sont toutes les maladies, ou qu'elles influent en chacune d'elles, comme il a été dit ailleurs. Cet Auteur prend le premier des *grands caractères* de l'œuvre des convulsions, dans leur origine & dans leur commencement. Mais pourquoi nous obliger à lui dire, qu'au contraire l'origine & le commencement des convulsions est l'époque de leur humiliation? Car peut-il avoir oublié que le premier qui fut à *Saint Médard* pris des convulsions, y étoit allé fortement persuadé que Dieu opéreroit singulièrement sur lui un miracle éclatant? car c'étoit de le guérir d'un mal de naissance. C'étoit donc comme un somation faite à Dieu, de la part de ceux qui l'envoioient, de faire le

le



le miracle si surprenant que celui de la guérison d'un mal de naissance. Et voilà l'origine & la marque des têtes échauffées dans les Convulsionnaires, dont les imaginations devenues passionnées pour obtenir des miracles ou pour les prouver, leur ont inspiré tant d'extravagantes manières. L'entreprise étoit pieusement ambitieuse ; aussi Dieu parut-il la confondre, car au lieu de guérison, le malade rapporta des convulsions de dessus la tombe du saint Diacre, qui ont duré après avoir réitéré ces fortes de sommations envers Dieu pendant cinq ou six mois. Le Spectacle fut célèbre & nombreux, car n'y avoit place qui vouloit, pour tous ceux qui y accouroient. La guérison annoncée très-prochaine tous les jours, n'arriva jamais, & à très-peu de choses près, le malade a fini de donner ces Scènes au Public comme il les a commencées ; Dieu le permettant, ce semble, pour multiplier les Témoins du desaveu qu'il donnoit à cette manœuvre de piété si extraordinaire. Voilà l'origine des convulsions ; y voit-on ce *grand caractère de divin*, dont l'Auteur fait le premier des vingt qu'il trouve dans l'œuvre des convulsions ? ne paroîtroit-il pas plutôt qu'il mériteroit d'en être le dernier, par la honte qu'il



qu'il a attirée sur les convulsions indécentes qui s'en sont ensuivies ? Car il est évident que Dieu à changé en punition ce miracle éclatant, *signum in cælo*, qu'on vouloit comme l'obliger à faire. Les convulsions d'aujourd'hui tirent donc leur naissance de la punition dont il a humilié le premier Convulsionnaire ; & encore un coup cela a-t-il l'ombre de ce *grand caractère essentiellement divin & incommunicable*, que l'on pose pour le principal & le premier dans l'œuvre des convulsions ? Ce sont donc de magnifiques termes prodigués à pure perte, (*voces & verba*) puisqu'autant que les convulsions du premier Convulsionnaire n'ont eu rien moins que du divin, elles sont devenues (comme le péché originel) si étrangement communicables, que les prend qui en veut, ou qu'on se les donne, qui que ce soit qui en souhaite. Les dons de Dieu (car ainsi les appelle l'Auteur de l'Essai) se seroient donnés d'ailleurs bien au rabais, vû la qualité de créatures, telles qu'il y en a parmi les Convulsionnaires, dont les naufrages dans la vertu les deshonnorent aux yeux des hommes, après les avoir noircies à ceux de Dieu. Car qu'est-ce que cette *panfpermie* de créatures de vertu & de condi-

tion



tion douteuse , dont on voudroit nous faire une nouvelle Eglise ; des femmes qui plaident avec leurs maris , accusées qu'elles sont d'infidélité ; des filles qui ne le sont plus ; d'autres qui sont des têtes & peut-être des corps échaufés ; des *Catins* en quelques-unes ?

Le second *grand caractère* attribué par l'Auteur à l'œuvre des convulsions , est autant fautif en soi que deshonorant , par le manque du succès qu'on lui prête dans l'essai. C'est , y dit-on , la *liaison des convulsions avec les miracles*. Mais c'est que l'Auteur n'y pense pas , puisqu'une presque cessation de miracles est arrivée depuis que les convulsions ont régné. Car très-peu de miracles sont arrivés depuis les convulsions , si on en compare le nombre avec celui des miracles précédents : & encore si l'on ajoute , que la plupart de ceux qui se sont faits depuis avec des convulsions , ont été rarement parfaits , & que ceux qui ont été parfaits , n'ont été accompagnés de convulsions que de peu de durée , au lieu que des Convulsionnaires depuis des années entières ne sont pas encore guéris. Au contraire donc de ce que dit l'Auteur de l'Essai , les convulsions sont l'époque de la séparation ou de la différence que Dieu a mise entre

tre



tre les miracles dont il est l'Auteur , & les convulsions dont il est le Juge. Mal à propos donc on forme une chaîne des convulsions avec les miracles , puisque le premier chaînon a manqué , dès que le miracle a manqué à la convulsion du premier Convulsionnaire. Après cela dira-t-on que l'Esprit de Dieu régit *l'œuvre des convulsions* , si ce n'est à la manière qu'il se mêla dans l'œuvre éclatante que se proposoient les Entrepreneurs de la tour de *Babel* ? Ce fut pour confondre leurs Langues , & ici ç'aura été en confondant les vœux des Ouvriers de l'œuvre des convulsions : c'étoit de les spiritualiser , & Dieu les a fait connoître pour ce qu'elles sont , pour des effets purement naturels , de l'ordre des maladies de ce nom , & qui n'ont de spirituel ou de l'esprit , que ce qu'elles tiennent de l'imagination qui est spirituelle , en ce qu'elle est une faculté de l'ame. Voilà donc les convulsions des Convulsionnaires , comme toutes les affections convulsives, réduites au genre naturel , & par conséquent du ressort ou de la compétence de la Médecine. Elle donc en premier , n'en déplaît à Messieurs les Théologiens Convulsionnaires , doit avoir épuisé , par un examen fait par ses Maîtres , tout le naturel , avant qu'ils puissent se



se faire droit pour juger de ce qu'ils croient de surnaturel dans ces convulsions. Mais ce qu'ils y trouvent de surnaturel, ce sont les figures que leur tracent les postures, les gestes & les actions des filles Convulsionnaires. Revenant donc à ces figures, l'on convient que ce seroit pour le fond, la matiere des réflexions de la Théologie si elles étoient véritables ; aussi la Médecine ne s'arroge-t-elle rien là-dessus.

Mais le *plan de l'œuvre des convulsions* pris sur toutes les observations qu'on vient de faire sur le *naturalisme* de leur origine, prend une face tellement physicienne, qu'à cet égard elles deviennent l'objet propre à la Médecine. Mais il est prouvé d'ailleurs que le *naturalisme* passe des convulsions dans les figures qu'on leur fait tracer, parce que l'origine de ces Prophétesses, qui se donnent pour faire des prodiges, est une Mission toute naturelle. Car d'où viennent-elles ? qui les a envoiées ? ce fut Dieu lui-même qui envoia *Ezechiel* pour être un prodige dans la Maison d'*Israël*, *portentum dedit domui Israël*. Ces Prophétesses peuvent-elles dire, en élevant leurs voix par leurs actions, dans l'Eglise dont elles prétendent tracer ou figurer les événements,

Ch. 12,  
v. 6.



\* Ibid.  
v. II.  
Jonas.

mens , que ce soit Dieu qui leur ait ordonné de dire de la part de Dieu aux fidèles , nous sommes un prodige pour vous ? *Dic* ( c'est Dieu qui parle ) *ego portentum vestrum*. Leur multitude ne feroit-elle point le titre de leur usurpation présomptueuse ? car il n'y eut que très-peu de Prophétesses dans les tems mêmes des Prophètes. Une seule femme (*Debora*) jugea le Peuple d'*Israël* : & voici des centaines de filles qui jugent les Prêtres & l'Eglise de *Jesus-Christ*. Car elles mettent les Prêtres à leurs piés , elles prêchent , elles batifent , &c. Il n'y avoit qu'une Prophétesse au tems de *Jofias* , ( car peut-être ne revendiqueront-elles point la devineresse de *Saül* ) & à la naissance de l'Eglise , il n'y eut de Prophétesses que les quatre filles de St. *Philippe*. Que si donc un Prophète \* pour s'être refusé à la Mission de Dieu , fut jetté dans la Mer : en quels affreux dangers se précipitent des filles , qui sans être envoiées de Dieu , font les Prophétesses ? ce sont donc des imaginations échaufées qui les agitent , qui les troublent & qui les jettent dans des délires impertinents en paroles , en gestes & en actions : or de semblables délires se répriment par la Médecine , parce qu'elle en a les remèdes. La Théologie donc n'a point



point ici de Jurisdiction pour juger des convulsions qui les accompagnent. C'est que ce qu'elles font en elles-mêmes, & ce qu'elles representent aux yeux des crédules, pour les surprendre, tout cela n'a rien de surnaturel, que la facilité avec laquelle des gens sages & sçavants se rabaissent au-dessous de ce que la nature, la science & la Religion leur ont donné, pour admirer des choses qui ne les étonnent que parce qu'elles leur sont inconnues, & insolites à leur profession. Mais dans ces circonstances, ils n'ont pas d'autorité, ni droit de juger, parce qu'ils sont dans un non usage, ou dans l'impéritie sur ces sortes de matieres. *Injusti sunt semper judices qui de incognitis sibi pronunciant rebus. Non habent etiam judicandi auctoritatem, qui ad statuendum aliquid imperitiâ licentiâ temeritatis adducuntur.*

Julius  
Firmicus. L. I.  
8. 2. de  
Relig.  
profan.

Ce fut en effet la maxime ou la règle que se fit l'Archevêque de *Bordeaux*, pour démêler le faux miraculeux, que l'on faisoit sonner si haut dans les actions & les discours des Possédées de *Loudun*. Ce sage Prélat, pour ne pas compromettre la Théologie & par elle la Religion, ordonna \* que l'on commenceroit par faire examiner ces Possédées par d'habiles Médecins. La Faculté de Montpélier ex-

\* V. les  
Diabls  
de Lou-  
dun,



pliqua sc̄avamment le naturel de toutes les opérations de ces créatures trompées & artificieuses. Après quoi le surnaturel ou miraculeux de toute cette scène scandaleuse fut reconnu faux, simulé & malin ; parce que ces Mrs. donnèrent de sages explications naturelles de tous les gestes, actions & paroles de ces malheureuses filles. Toutes les minauderies des *filles Convulsionnaires* de Paris sont-elles moins suspectes de *naturalisme*, que les prodiges que l'on aléguoit de ces Urfelines de *Loudun* ? Une différence bien sensible se remarque pourtant entre ces *Possédées* & les *filles Convulsionnaires*. La passion originaire des Religieuses de *Loudun* fut l'amour de l'argent, parce qu'elles étoient pauvres, & qu'on les avoit excitées à se porter à tous ces manéges, en leur faisant espérer que ce seroit le moïen d'enrichir leur Maison. Les filles Convulsionnaires sont-elles exemptes de cette passion, puisque par amour pour l'argent, non seulement elles en reçoivent volontiers, mais encore qu'elles osent, sans rougir, en demander aux Mrs. *charitables* qui sont les spectateurs de leurs convulsions ? Mais de plus ces attraits trop généralement marqués en elles pour les hommes, qu'elles trouvent les seuls bons serviteurs dans  
leurs



leurs convulsions, feroient-ils des signes innocents, ou des marques mal fondées d'un autre amour qui les domineroit ? Ces airs de familiarité avec les hommes, les libertés qu'elles se donnent de les tutoïer, celles de quelques-unes de se jeter au cou d'un homme, tout cela est-il bien pur de quelque passion sourde, plus sentie qu'avouée ? L'on s'arrête ici sur des recits encore plus scandaleux ; mais en faudroit-il davantage dans plusieurs filles Convulsionnaires, (& ce sont la plûpart) pour faire apercevoir bien du tendre pour les hommes. Alors que d'obscénités suspectées raisonnablement dans ces filles plus passionnées certainement, de quoique ce soit, que miraculeuses ; & à quelle espèce, ou à quelle cause faudra-t-il attribuer leurs vapeurs ? Mais l'exemple des Possédées de *Loudun* n'est pas le seul qui auroit dû éclairer préalablement les esprits des Théologiens Convulsionnaires. L'abominable aventure qui vient de se passer à *Aix*, de l'aveu même de la malheureuse *Cadiere*, devoit tout d'abord arrêter le jugement de ces Mrs. C'étoit, disoit-on, par la bouche du Pere *Girard* son Confesseur, une Sainte du premier Ordre ; elle avoit des convulsions surprenantes, des visions obscènes, &c. Mais



toutes choses que le *Quietiste Girard* canonisoit ; elle portoit des *stigmates* que l'on donnoit pour l'empreinte ou se sceau de l'amour de la Croix & de la Passion de *Jesus-Christ* : & ces apanages étudiés de sainteté , couvroient une malheureuse Libertine , livrée aux séductions de Satan , par la bouche de ce Directeur ; & tout cela , parce qu'il avoit scû nourrir dans un jeune cœur , un penchant naturel à la lubricité. Que de *Cadieres* donc peut-être à faire parmi nos lubriques Convulsionnaires , sous la conduite d'un lubrique Pere *Girard* ! Cependant tant de périls & de leçons n'ont pû tenir en garde nos Théologiens Convulsionnaires. Car enfin les choses ne sont point toutes aussi saintes dans ces filles , que le sont les termes & les titres dont ils relèvent des apparences de vertus miraculeuses. En pareil cas la Médecine , comme du tems des *Urselines de Loudun* , s'offre de leur montrer le naturel de ce qu'ils croient miraculeux ; est-ce témérité ? est-ce indiscretion , préjugé ou présomption ? l'on s'en rapportera à la droiture de leur cœur , & à la solidité de leur jugement sur les preuves qu'on va ici leur donner , pour leur faire comprendre quelle sorte de maladie c'est que celle des filles Convulsionnaires.

Elle.



Elle n'est ni obscure, ni inconnue cette maladie dans les anciens Auteurs de Médecine, & dans ceux qui sont venus depuis ; elle y a ses signes, ses symptômes, ses caractères & son nom. Or ces caractères se retrouvent sensibles & évidens dans les filles Convulsionnaires. Peut-on leur refuser le nom de la maladie qui les agite ? Ces signes qui la caractérisent font, comme parle *Hippocrate*, des commotions (*commotiones*) des parties du bas ventre, (*uteri observationes*) des troubles & des gonflemens si étranges, suivant l'observation constante de ce Prince de la Médecine, que l'on s'est porté jusqu'à croire, que c'étoit une bête ou un animal, propre ou singulièrement mise dans les basses entrailles des personnes du sexe ; bête dont les remuemens excités, comme disoit *Platon*, par un fond de concupiscence (*animal concupiscentiæ*) soulevoit de bas en haut, ou vers les parties de toutes les régions du corps, mais particulièrement vers la gorge, d'où se font les étranglemens ; vers la poitrine, d'où naissent les suffocations utérines, & les énormes gonflemens de toutes les parties qui sont mises en commotion, *uteri strangulatus, suffocatio, inflatio*. Ce sont les noms qu'*Hippocrate* donne à cette maladie. Mais ne sont-ce point des



*étranglemens*, des *suffocations*, des *gonflemens*, que souffrent les filles Convulsionnaires, avec toutes les affecteries de penchans pour les hommes qu'elles montrent sous leurs yeux & entre leurs mains ? tous signes qui distinguent les vapeurs *érotiques*, des vapeurs ordinaires ; car celles ci sont communes aux hommes, comme aux femmes. Pouroit-on donc en habiles connoisseurs en Médecine, refuser, en tant de filles Convulsionnaires, à cette maladie, le nom qu'*Hippocrate* lui donne, tandis que l'on en aperçoit tous les mêmes caractères dans les symptômes qui les tourmentent ? Ce sont, dira-t-on, des *convulsions* ; aussi *Hippocrate* remarque-t-il qu'elles sont si manifestes dans les personnes hystériques ces convulsions, (parmi lesquelles il met particulièrement certaines filles) qu'il fait remarquer que l'on est obligé quelquefois de leur ouvrir la bouche ou les mâchoires trop serrées, avec des instrumens. Enfin l'Anatomie nouvelle aiant découvert les infinis rapports qui se trouvent singulièrement dans les personnes du sexe, entre les parties de leur bas ventre & celles de tous les viscères, & en particulier de la *poitrine*, du *cerveau*, & de la *moelle épinière*, l'on comprend la raison des convulsions si étranges, si



variées & si prodigieuses , qui étonnent les ignorants dans l'œconomie animale , jusqu'à soupçonner du miracle , parce qu'ils ne sont point au fait de ces connoissances.

Ce sont donc des *passions hysteriques* dans toutes les filles , mais dans les Convulsionnaires , ce sont des *maux de meres* ( car ces noms n'offensent plus bien des filles ). Ajoutons donc aussi des *ardeurs uterines* , parce qu'elles se livrent trop familièrement aux yeux , aux mains & aux actions des hommes , à qui elles sçavent si bon gré des secours qu'ils leur procurent. Car de quoi ne sont pas capables ces secours de la main d'hommes ? sont-ils dans ces circonstances au-dessus de tout soupçon de lubricité ? A quoi donc ou à quelles profanations n'est-ce pas exposer le nom de miracle , que de le donner à des mouvemens & peut-être à des accidents criminels ? A Dieu ne plaise cependant que l'on cherche ici à faire des coupables de toutes ces filles , dont plusieurs sont peut-être plus infirmes que criminelles. Mais la vie passée de plusieurs autres d'entr'elles , donne à penser que les airs trop familiers de toutes , sous les yeux & entre les mains des hommes , ne soient des témoins trop sensibles en elles , des signes de sen-



sentimens honteux , ou du ressouvenir de leurs penchans , ou de leurs aventures passées. En tout cas ce sont tous effets de l'état souffrant du genre nerveux , & c'en est assez pour donner pour maladie , & non pour miracle , tous les mouvemens des filles Convulsionnaires.

Hé d'ailleurs , pourquoi exempter des filles des nécessités ou des assujettissemens maladifs , attachés à la condition de leur sexe ? l'organe qui le distingue se trouve dans leur corps au même état qu'en ceux d'elles toutes , parce que Dieu les a toutes ainsi faites. C'est la même structure en chacune , les mêmes distributions des *fluides* , ou la même circulation du sang & de ses sucs , les mêmes règles pour leurs *secrétions* , les mêmes rapports avec le genre nerveux ; peut-on après cela en affranchir aucunes des humiliations de leur sexe ? car c'étoit n'aguères une espece d'humiliation pour une fille du monde Chrétien , que de s'entendre dire , même par un Médecin , qu'elle avoit des vapeurs ; de sorte qu'il étoit obligé d'envelopper cette annonce dans des circonvolutions ; mais il sembleroit que le sexe s'aguerrit un peu sur les termes , dans la bouche même des gens du monde , en qui il supporte cette sorte de liberté. Sera-ce donc trop en prendre ,  
que



que de dire de toutes les filles Convulsionnaires ( sans vouloir donner la plus légère atteinte à la vertu chrétienne du sexe en général ) qu'elles peuvent toutes avoir des vapeurs ? car sur ces matieres , un Médecin doit éviter de pécher , & d'imputer le péché ; mais il ne doit pas craindre de prononcer sur ce qui est naturel. *Culpam refugiat, non naturam.* De dire donc à tout le moins , que leurs convulsions , des filles Convulsionnaires , sont de simples vapeurs , dépendantes des indispositions de leur sexe , sans être aucunement des miracles , mais de vraies maladies.

Ici l'on forme deux ou trois objections très-graves , & contre lesquelles on doit se prémunir pour ne blesser la conscience de qui que ce soit. 1<sup>o</sup>. L'on trouve que l'on se décide sur les convulsions sans en avoir vû ; que cependant ce n'est que sur les prodiges qu'on y voit qu'il faudroit porter son jugement. 2<sup>o</sup>. L'on décide que ce sont des maladies , & il n'y auroit que des Médecins qui pussent ainsi le prononcer ; produit-on quelque réponse d'eux là-dessus ? 3<sup>o</sup>. L'on calomnie des filles Chrétiennes , en répandant sur leurs alienations des soupçons les plus deshonorants , & cependant sur des choses les plus obscures & les plus incertaines.

L'on

August.  
De civit.  
Dei. L. 4.  
c. 23.



L'on se décide sur les convulsions sans les avoir vû : mais est-il permis de les aller voir ? L'on supplie Mrs. les Théologiens de se souvenir des leçons d'interdictions qu'ils font aux fidèles, sur les Spectacles, sur l'*Opéra*, la *Comédie*, les *Danseurs de cordes*, les *Joueurs de Gobelets*, & même sur les promenades publiques, où le monde étale dans les personnes du sexe, ce qu'il a de plus agréable & de plus propre à enchanter les sens. Car y a-t-il à la Comédie, par exemple, plus à craindre pour la pudeur que chez les Convulsionnaires ? Les Comédies d'aujourd'hui, nous dit-on, sont chastes, l'on n'y trouve peut-être que des sentimens tendres, ou des intrigues d'amour ; mais y voit-on des indécences en des femmes ou des filles, qui se découvrent familièrement les piés, les jambes, &c. & qui se laissent tirer, manier & battre par des hommes. Tout le Parterre se récrieroit sur de semblables libertés ; & ce sont là les objets ordinaires que représentent les Convulsionnaires. N'y a-t-il rien à craindre, & pour les Spectateurs & les Actrices, de ces lascives postures, situations ou attitudes ? Que si après cela tout Chrétien, comme le pensent les Docteurs de la saine morale, est obligé d'évi-

ter



ter les occasions prochaines de péché ;  
quelqu'un qui veut se sauver peut-il se  
permettre d'assister dans des lieux où se  
trouvent tant de raisons de tentation , ou  
tant de marques de lubricité , dans des  
filles ? Et par où prétendent - elles ces  
hardies créatures justifier leurs postures &  
leurs nudités ? car elles ne s'en défendent  
pas , & l'on rougit pour elles de leurs ré-  
ponses ; car elles ne sont ni secrètes , ni  
incertaines : elles demandent aux Ecclé-  
siastiques , qui ont voulu les reprendre ,  
ce qu'ils pensent de la nudité où le Sau-  
veur du monde a été mis en Croix ? Un  
tel parallèle fait fremir des oreilles Chré-  
tiennes , & l'injustice y est évidente. Car  
s'il est permis de s'arrêter sur une pro-  
position si effrontée & si scandaleuse , est-  
il rien de plus injuste & de plus déraison-  
nable , que de comparer l'état de nudité  
où le supplice expose un innocent condam-  
né , avec l'impudence d'une jeune créa-  
ture , qui se montre indécemment , &  
nue en quelque partie de son corps , à des  
yeux d'hommes , souvent Ecclésiastiques ,  
ou d'autres qui ont plus de pudeur que  
ces prétendues miraculeuses ? Leur igno-  
rance dans les Ecritures , qu'elles n'ont  
peut-être lûes que par vanité & qu'elles  
ont mal comprises , découvre encore un  
tel



tel affoiblissement de pudeur dans ces jeunes créatures, qu'il n'est presque pas possible de croire leurs cœurs & leurs inclinations bien chastes, lorsqu'on les entend adopter de fausses interprétations des commandemens faits aux Prophètes par Dieu lui-même, en leur ordonnant à l'un d'aller nud, à l'autre d'épouser une femme prostituée. Sur le premier cas elles autorisent leurs nudités : ( car jamais elles ne les ont niées ) mais leur ignorance est ici manifeste. Car dans l'Ecriture un homme est regardé comme nud quand il se dépouille de sa robe ou de ses vêtemens ordinaires, sans s'en conserver que ceux dedessous qui couvrent le corps. L'exemple en est sensible dans *David*, ce saint Roi Prophète, lequel parce qu'il en sçavoit plus que *Michol* sa femme qui le railloit d'avoir paru nud en public, en dansant devant l'Arche, ne s'excusa point sur le scandale que la nudité de son corps auroit causé, mais il se congratule de s'être humilié, par le dénuement avec lequel il avoit voulu se montrer devant Dieu. Sur l'autre cas une autre exemple de ce que l'Ecriture apelle nud, c'est ce que les Freres de *Joseph* lui firent en lui ôtant sa belle robe, *nudaverunt eum tunicâ polymitâ*. Une autre créature fait trembler,  
pour



pour la disposition où elle sembleroit s'être montrée : Qu'auriez-vous pensé, répond-elle à un Ecclésiastique, \* en entendant Dieu ordonner à son Prophète de se prostituer ? Le change qu'elle prend là-dessus est terrible, & d'ailleurs il montre une ignorance manifeste. Que penser donc d'une fille de dix-sept ans qui paroîtroit toute disposée à se prostituer, si elle s'imaginait que Dieu le demandât d'elle ? est-ce là chercher noise à des filles Chrétiennes pour les soupçonner de crime, puisqu'en pareil cas une telle pensée consentie est un péché très-grave ? Mais d'ailleurs ce n'est pas de se prostituer que Dieu ordonne à son Prophète, mais d'épouser une prostituée, c'est-à-dire, une femme qui l'auroit été. Or Dieu permet à son Prophète d'épouser une telle femme, parce qu'il étoit défendu par la Loi, à un homme sacerdotal d'épouser une femme qui auroit été deshonorée. Mais encore pourquoi Dieu lui donne-t-il cette permission ? ce n'est que comme étant Maître souverain de la Loi, & c'étoit pour faire comprendre au Peuple d'*Israël*, qu'il vouloit bien le délivrer de servitude, nonobstant son infidélité par laquelle il s'étoit prostitué au culte des faux dieux. Voilà ce que l'on souffre aux Convulsionnaires, &

\* On tient  
ceci de  
l'Ecclé-  
sastique  
lui-même.



Math.  
15. v.

Id. c. 12.

ibid.

l'on voudroit obliger des gens instruits dans la pieté chrétienne, d'aller écouter des discours si irreligieusement scandaleux : car c'est de l'abondance du cœur d'où sortent les mauvaises pensées, les fornications, les adultères & semblables prostitutions. *De corde exeunt malæ cogitationes, fornicationes, adulteria.* C'est donc, dit l'Evangile, de l'abondance du cœur ou du fond de ses penchants, que la bouche parle, *ex abundantia cordis os loquitur* ; toutes choses, ajoute-t-il, qui souillent l'ame, *& ea coinquant animam.* Sera-ce à l'exception de celle des filles Convulsionnaires, dont les réponses expriment les sentimens de cœur, qu'un Pere Girard y auroit fait couler ? & n'est-ce pas matiere à faire craindre qu'il n'eut pu faire des Cadieres de maintes filles Convulsionnaires ? Le soupçon est-il calomnieux, étant fondé sur des marques si claires, qu'elles emportent presque un aveu, *factum est ream.*

Mais ce ne sont, dit-on, que sur des oui dire qu'on décide des convulsions : mais ces oui dire déviennent des témoins nécessaires, & les seuls qu'il soit possible de trouver en pareil cas. Car toute la gent Convulsionnaire (les filles, & leurs fauteurs) fait trois choses pour empêcher qu'il



qu'il n'y ait des témoins oculaires, & ces trois choses leur réussissent à souhait ; 1<sup>o</sup>. on ferme la porte des caches où l'on retire les filles Convulsionnaires à tous ceux qui passent pour les desapprouver ; 2<sup>o</sup>. on la refuse à ceux qui s'offrent de les aller voir, à condition qu'il leur sera permis de dire publiquement ce qu'ils y approuveroient ou desapprouveroient ; 3<sup>o</sup>. on ne laisse plus entrer ceux qui aiant été admis à les servir dans leurs convulsions, ont été découvrir quelques-unes de leurs impostures ou de leurs artifices, car il y en a de l'une & de l'autre : & en effet, pourquoi cacher des filles chez qui il n'y auroit qu'à s'édifier ; tout cela n'est-il pas prendre la clef de la porte de la science de ce qui se passe, pour empêcher qu'il ne ce soit d'entrer dans ces comiques mystères. Que les protecteurs des Convulsionnaires ne viennent donc plus dire que l'on manque de témoins oculaires contre les convulsions, puisqu'ils sçavent bien que c'est eux qui ont pris de si justes mesures pour qu'il n'y en ait point. Après cela ce n'est pas à la vérité pour avoir vû, mais pour avoir entendu des recits faits par des personnes desintéressées dans la cause ; & ces recits ont tant de vérité que les partisans des Convulsionnaires



n'ont osé en nier aucun de ceux qu'on a ici employé. Ils se sont contentés de dire qu'on exagéroit bien des choses, & que ce n'étoit que rarement que fussent arrivés les exemples d'indécence, d'immodestie ou d'effronterie dont on leur faisoit reproche : qu'au surplus ces échappées dans les mouvemens des parties du corps s'excusent par ce qui se passe de merveilleux dans l'esprit. Le Pere *Girard* documentoit-il autrement la *Cadiere* ? d'autres de meilleure foi, & ce sont des plus considérables ou des plus importants d'entre les patrons des convulsions, font convenus que c'étoit une œuvre mêlée que celle des convulsions, où il y avoit de l'or, mais caché dans de la boue. Certes d'aussi faibles apologies autorisent bien à croire que l'or y manque, mais que la boue y abonde. La troisième objection tombe d'elle-même après toutes ces réflexions, car dès que les recits sont si mal refutés ou si faiblement combattus, leur vérité est constatée, & l'on peut sans calomnie les donner pour véritables. Or de semblables soupçons ne sont contraires ni à la raison, ni à la Religion ; où fera donc la calomnie ?

Au reste il sied mal à l'équité de ces Mrs. de se prévaloir du manque d'attestations.



etation de Médecins ; car à qui en est la faute ? M. l'Archevêque de Bordeaux, dans l'affaire des Possédées de Loudun, porta l'examen de l'état de ces filles à la Faculté de Montpellier : \* quelle a été l'affectation des Théologiens Convulsionnaires de Paris, de ne s'être pas adressé tout d'abord à la Faculté de Médecine de cette Ville pour se déterminer sur la nature des convulsions ? au contraire ils se sont entièrement laissé surprendre par le préjugé vulgaire & y ont cru du surnaturel, & sans d'autre examen sur une matière qui n'est pas de leur compétence, quand elle est jugée naturelle : ils se sont déterminés par eux-mêmes à croire des convulsions, ce que le merveilleux dont ils avoient besoin pour faire des figures, les a persuadé d'y imaginer, en ce qu'elles leur paroissent extraordinaires & au-dessus des forces de la nature. Un sçavant Médecin produit à ce sujet, une manière de penser des accidents prodigieux, qui est bien opposée à celle dont en jugent les Théologiens Convulsionnaires. *Vel nihil*, dit-il, *vel parùm magicis artibus tribuere soleo, raros insolitosque eventus naturæ vel morbis assignans, quorum nobis notiones non satis patent.* Ce sont, continue-t-il, les accidents qui ar-

\* V. les  
Diabls  
de Lou-  
dun.

Bonnet.  
Med.  
sept.  
Tom. I.  
p. 191.



Ibid.

rivent dans les affections *mélancholiques hypochondriaques*, (auxquelles apartiennent les passions hystériques) tous maux où le vulgaire soupçonne du surnaturel; *imprimis hypochondriaci talia patiuntur, quæ causæ supernaturali vulgus ascribit.*

L'ignorance là-dessus va si loin, ajoûte-t-il encore, que de peur de n'y pas trouver de miracle, l'on s'en prend de ces prodiges au diable, & *nè desit miraculum, dæmon incusatur, &c.* quoiqu'en effet toute la scène miraculeuse vienne d'une imagination dérangée, échaufée, ou autrement dépravée par les vapeurs des hypochondres, d'où elles s'élèvent, ou bien des parties basses. Vapeurs qui sont si bizarres qu'elles font voir ce qui n'a jamais été ni peint ni écrit nulle part. *Quidquid hac parte peccatur, imaginationi depravatæ imputandum, turbatur illa vaporibus ex hypochondriis ascendentibus, ut fingat ea, sibi que evenire credat, quæ nusquam neque picta sunt neque scripta.*

Ibid.

Voilà comme pense la Médecine sur le prétendu surnaturel de tant de symptomes ou de phénomènes prodigieux dans la nature. Reste à ces Mrs. le foible argument que les Médecins n'ont point vû de leurs yeux les convulsions d'aujourd'hui pour pouvoir en définir la



nature. Mais, ne leur en déplaît, de semblables raisons ne prennent que sur des esprits, ou ignorants en Médecine, ou qui ne font point au fait de ces matières. Car les Médecins n'y font-ils pas par état & par leur étude ? Par-là donc, & encore instruits par l'usage chez les malades, ils savent l'histoire de chaque maladie. Ce sont donc des tableaux continuellement peints dans leurs esprits par la suite, l'ordre & le genre des Symptômes propres à chacune, sur lesquels ils sont capables de juger des semblables quand on leur en fait des exposés, ou des mémoires : & c'est ainsi que tous les jours les Médecins répondent à tant de consultations qui leur sont envoiées de loin, où par conséquent ils ne peuvent voir les malades. Après cela sera-t-il difficile à des Médecins versés dans la connoissance des maladies, par l'étude & par une longue pratique, de définir dans Paris, quoique sans les voir actuellement, la nature d'accidents qui y font tant de bruit ; qui ont été vûs d'abord par tant de personnes qui n'ont dit simplement, & sans y rien changer, que ce qu'ils ont vû ? Or il arrive que ce qu'ils ont vû est précisément ce que les Médecins ont vû & voient tous les jours chez leurs malades,  
sur



sur cela donc ils ne peuvent aucunement se tromper.

V. Hipp.  
L. 2. de  
morbis  
Mulier.

Allen.  
Com-  
pend.

Il n'est même aucune maladie sur laquelle un Médecin qui a vû des malades, puisse aussi peu se tromper sur le fond, la nature & le nom que font les vapeurs, car elle est d'écrite si clairement, si uniformement dans tous les Auteurs, & en particulier dans *Hippocrate*, sous le nom d'aberrations uterines, *uteri aberrationes*, que tous les Médecins qui sont venus depuis, n'ont fait que copier la nature, en copiant là-dessus *Hippocrate*, parce qu'ils ont vû chez les malades du sexe, la vérité de tout ce que dit ce grand Maître sur les affections hystériques. La multitude des symptomes de cette maladie est cependant si étrange qu'un Médecin-Praticien \* lui donne le nom de *Legion*, que prend dans l'Evangile un *Diable*, parce qu'ils étoient en très-grand nombre dans un Possédé. C'étoit d'ailleurs un esprit tellement impur & porté à l'impureté, qu'il se fit une satisfaction d'obtenir du Sauveur la permission de passer dans les corps d'un grand troupeau de pourceaux. Et cela ressemble-t-il si mal à certaines passions hystériques, parce qu'elles se passent toutes en imaginations obscènes, d'où ces  
for-



fortes de passions prennent leur origine, & se consomment sur la fin de leurs accès par la lubricité ? Ce seroit donc vouloir nombrer tous les maux sortis de la boîte à *Pandore*, où tous les ennemis fortants du *cheval de Troies*, que d'entreprendre de parcourir tous ces symptomes si étrangement variés, marqués, déguisés ou métamorphosés. Mais les maladies ont leurs signes *pathognomoniques*, ce sont les symptomes qui les caractérisent; & les symptomes qui caractérisent les passions hystériques, sont si évidemment presents, ou représentés dans les convulsions de l'épidémie régnante, qu'il ne faut qu'apprendre qu'ils se trouvent dans ces convulsions, pour les ranger dans la classe des passions hystériques. Or ces signes *caractéristiques* des passions hystériques, sont les mouvemens de cette prétendue bête, imaginée par l'antiquité dans le corps des filles, où elle cause en se soulevant, cette boule qui gonfle si énormément le bas ventre des personnes hystériques. Un autre signe, c'est ce sentiment de suffocation, ou d'étranglement, dont se plaignent toutes celles qui en sont attaquées. Mais sur ces exemples, que font-ce autre chose dans les filles Convulsionnaires, que ces prodigieu-

V. Fernel  
pathol.



gieuses enflures de ventre ou semblables troubles dans ces régions, qui leur fait demander ( toujours à des hommes ) de leur fouler le ventre avec leur piés, apparemment pour abatre & assujettir cet *animal de concupiscence* ( comme l'appelle *Platon* ) qui les tourmente ? sont-ce encore autre chose que des étranglemens, ou des *suffocations utérines*, que ces affreuses angoisses d'étouffement où se trouvent ces créatures, & pourquoi elles demandent d'être tirées par les bras, par les piés, d'être ferrées par le ventre par de fortes bandes tirées à droit & à gauche, & toujours par des hommes ? Mais ce qui caractérise encore singulièrement des passions hystériques, ce sont des convulsions ; & c'est précisément surquoi les filles Convulsionnaires donnent des spectacles honteux & scandaleux, par des *extases*, des endormissemens, des insensibilités, même des apparences de *mort*, des délires, &c. Hé combien de créatures ont-elles ( si elles ne se les font ) de ces sortes d'accidents ? mais tant de maux & de violence ont ceci de particulier ce semble dans ces filles, qu'aucune fièvre ne les accompagne, & qu'aucune lassitude ne les fuit ; aussi est-il prouvé que la fièvre ne se trouve point \* dans les convulsions



sions hystériques ; de plus tous ceux qui ont vû & suivi ces maladies avec quelque soin ont reconnu & sçavent parfaitement, que les hystériques sortent de leurs convulsions, de leurs extases & de leurs morts prétendues sans le ressentiment d'aucunes douleurs.

Venant à présent à parcourir les différentes espèces de vapeurs qui sont distinguées dans les Auteurs, l'on trouve dans celles des filles Convulsionnaires, qu'elles paroissent ôter des vilaines fortes. Peut-il rester après cela quelque doute que ces convulsions soient une maladie ? la plûpart des vapeurs viennent, généralement parlant, de quelque dérangement dans l'ordre & la régularité de la circulation du sang dans les personnes du sexe, parce qu'elles ont le genre nerveux trop sensible à la gêne que souffrent les vaisseaux, quand le trop de sang les surcharge ; espèce de vapeur qui auroit pû se rencontrer en plusieurs des filles Convulsionnaires, mais aussi beaucoup viennent de *passions* bonnes ou mauvaises. Car la dévotion, par exemple, venant à échauffer la tête d'une fille qui s'applique trop, elle prend de ferveur & se passionne en s'allumant de zèle, ou craignant de trop présumer d'elle-même elle s'ef-

Polyalt.  
Tom. 3.  
Verna de  
phlebo-  
tom.



\* Ibid.  
Tom. I.  
p. 191.

s'effraie & s'intimide dans les dévotions ,  
comme il arrivoit au raport de *Bartholin*, \*  
qui raconte l'Histoire d'un saint Prêtre ,  
qui tomboit en convulsion quand il s'a-  
prochoit du saint Autel ; & c'est ainsi  
que des imaginations alarmées peuvent  
causer des convulsions. Ce sera encore  
lorsque des imaginations se feront trop  
vivement excitées par quelque objet d'es-  
pérance vers quelque haute vertu ; &  
c'est ainsi que bien des Convulsionnaires  
pour avoir guindé leurs esprits , ont pris  
des convulsions , parce qu'elles ont trop  
avidement souhaité des miracles , ou d'ar-  
river au mérite & à la réputation des mer-  
veilleuses parmi les Convulsionnaires.  
Toutes ces vapeurs sont autant d'especes  
d'un même genre de maladie , mais d'un  
ordre reconnu naturel. Mais une autre  
sorte de vapeurs est remarquée par les  
Auteurs : sçavoir , celles qui sont cau-  
sées par quelques passions honteuses , &  
celles la arrivent lorsque la *partie blanche*  
du sang trop abondamment *spermatisée*,  
se met en rut , parce qu'elle prend plus  
d'élasticité jusqu'à *explosion* , & par là ,  
comme par un éguillon , elle souleve le  
genre nerveux , & remue en conséquence  
dans l'imagination des idées & des mou-  
vemens obscènes , répondants , & con-  
for-



formes à la nature des parties d'où part cette humeur, & qui en sont éguillonnées : & ce sont ces vapeurs qui font les affections érotiques, comme les appellent les Auteurs, *affectus eroticus*, *melancholia ab utero amorosa*. Or peut-on douter qu'il n'y ait bon nombre de ces vapeurs amoureuses dans ces filles Convulsionnaires *garçonnières*, & dont la *coquetterie* dans le monde leur a n'a guères attiré des aventures criminelles, pour lesquelles elles ont été enfermées dans des Maisons de force, ou chassées de dessus des Paroisses pour les scandales honteux qu'elles y causoient. Une de celles-là est même demeurée estropiée par l'action du mercure auquel ses débauches l'ont exposée. (a) Voilà des merveilleuses parmi les Convulsionnaires, dont les vapeurs, quoique dans le genre de maladies, ont des causes qui ne respirent rien moins que le miracle ou le surnaturel. Ne fera-ce point de ces vapeurs, dont les accès ne se terminent point sans ces accidents honteux rapportés par les Auteurs ; \* car ils rapportent ces Auteurs, que les filles lascives

V. Rivier.  
Bânet.  
Pol.  
Manget.  
Dissert.

\* Fernel.  
Rivier.  
Minjot.  
Plater.  
Primeros.  
Roderic..  
A Castro.

(a) On tient cette circonstance de la vie infâme d'une fameuse Convulsionnaire, d'un Curé de Paris.



(comme paroissent tant de Convulsionnaires) tombent dans leurs accès, en des obscénités, en paroles, en actions, par leurs gestes, par où se montre au naturel leurs penchans pour les hommes, jusqu'à se découvrir devant eux, & font encore quelque chose de pis par d'impudentes avances. Car ce pis se rencontre dans quelques Convulsionnaires, puisque l'une d'entr'elles, pour figurer le dépouillement du Sauveur sur la croix, s'est, dit-on, mise toute nue en presence d'Ecclésiastiques; & qu'une autre plus impudente encore, en sollicitant un Prêtre, n'a pas rougi de s'offrir à lui, pour faire, lui a-t-elle dit, des enfans de fornication, *fac filios fornicationum*. Quel blasphème dans la bouche d'une Chrétienne, qui étant sainte ne doit jamais prononcer le mot de *fornication*, que pour le détester!

*Fornicatio . . . . nec nominetur in vobis,*

3. Paul. *sicut decet sanctos*. Mais d'ailleurs un abus blasphématoire des paroles d'un saint Pro-

\* Osée,  
c. 1. v. 3. phète, & qui tient de si près à la lubricité, ressent-il le feu divin? & une œuvre de l'appartenance d'une nature si honteusement charnelle offre telle à penser rien de surnaturel? ces figures donc si criminellement copiées pourront-elles ne point ouvrir les yeux aux auteurs des

con-



convulsions sur un scandale si criant, au lieu de miracle, que leurs filles Convulsionnaires causent à la Religion, à l'Eglise, au Public & à la raison?

Mais au contraire, quelle honte, diront-ils, d'entretenir le monde Chrétien de telles idées? quel manque de charité, quelle confusion pour un Auteur, qui craint si peu de se honnir l'imagination, & aux autres en révélant au Public de telles turpitudes? Mais outre que l'on en est plus confus qu'eux-mêmes, on ne fait que répéter ce qu'ils viennent d'approuver & d'innocenter, dans leur écrit qui amplifie, en l'autorisant, le fanatique *essai du plan* de l'œuvre des convulsions, & ce qu'on entend assurer, en le condamnant, par des gens sages, rabatant de notre pas tout ce que l'on voudra. Mais on le fait pour prévenir la surprise que l'on fait à la piété des fidèles, en leur donnant pour exemple de dons de Dieu ou de l'Esprit-Saint, des convulsions qui couvrent peut-être des actions, des apparences pour le moins, ou des dispositions lubriques; infâmies que se dissimulent ces Mrs. pour grossir leur système de figures. Après cela à qui est la faute de la confusion dont ils se plaignent? l'attribuéra-t-on à ceux qui avertissent pour faire éviter un



piège ? Où la donnera-t-on à ceux qui laissent le piège ouvert à ceux qui veulent s'y précipiter ? seroit-ce ou honte, ou blâme dans une personne qui crieroit aux passants de se garder de tomber dans une fosse d'ordures, que l'on tient ouverte sous leurs piés, ou sous leur chemin ? Encore, les convulsions sont tellement maladie, qu'elles suivent le sort, & qu'elles ont les propriétés qu'ont toutes les maladies. Ainsi l'on y remarque ces passages (*transfitiones*) de maladies en d'autres comme de la *pleurésie* de cette jeune fille, dont on a parlé ailleurs, laquelle passa sur le champ en vapeurs amoureuses pour un jeune homme qu'elle ne fit que voir. Encore ces successions, ces mutations qui leur arrivent, ces transports (*metastases*) sur lesquelles *Hippocrate* recommande aux Médecins d'être si attentifs. *Considerare morbos oportet, ex quibus, quasnam formas habeant.... ex quibusnam quanam transfitiones fiant.* & suivant ces avertissemens, l'on a vû les *convulsions* cesser en passant en d'autres maladies : dans les unes une fièvre survenant a guéri les convulsions ; & en effet c'est encore l'observation d'*Hippocrate*, *convulsionem solvit febris acuta quæ prius non erat.* Ce qu'il répète même en termes.

*Hipp. lib.*  
1. de-  
morbis.  
*Epid. L.*  
6. S. 6.

Coac.



mies plus précis , par raport aux convulsions qui tiennent du *tetan* , comme sont les extases. *Convulsionem & tetanum febris superveniens solvit.* Et ailleurs il enseigne que le cours de ventre emporte la convulsion , *convulsiones solvit alvi fluxus* , \* & ce dernier cas est celui des *rhumes épidémiques* , qui viennent de guérir plusieurs Convulsionnaires. Enfin par un autre trait de ressemblance , la saignée guérit ces convulsions , puisque deux saignées qu'un homme Convulsionnaire a été obligé de se faire , ont guéris ses convulsions. On rait tous ces événemens naturels parmi les fauteurs des convulsions , mais la nature s'y montre par tout malgré leurs efforts , pour leur y faire trouver du divin , ou du surnaturel.

Ajoûtez à tout ceci une propriété qui est toute de l'appartenance des maladies ; c'est que les convulsions comme elles , sont des *épidémies* , témoin celle qui est aujourd'hui régnante ; car à l'instar des maux épidémiques , les convulsions se gagnent si facilement , qu'il ne faut que voir ou toucher des Convulsionnaires , pour prendre des convulsions. L'épidémie de cette espece n'est même ni nouvelle , ni sans exemple , puisque c'est la plus ancienne en Médecine ; aiant régné sous la for-

Aphor.  
Coac.  
lib. præ-  
dictor.  
Et de ju-  
dicatio-  
nib.  
\* Coac.



me de *furie* dès avant *Hippocrate*, parmi les femmes *Argiennes*, qui devinrent *furieuses*; de quoi *Melampus* célèbre Médecin d'alors les guérit, elles, & les filles de leur Roi attaquées aussi de ces hystériques hypochondriaques. Or il falloit que la sorte de vapeurs hystériques, qui ravageoit les femmes de ce Païs, fut bien épidémique & bien contagieuse, qu'elle fit même d'étranges progrès, puisque les *Argien*, stipulèrent & donnèrent en effet au Médecin *Melampus* les deux tiers de leur Roïaume pour avoir guéri leurs femmes & les deux filles de leur Roi, dont l'une avec un tiers du Roïaume, fut donnée à *Melampus* en mariage, & l'autre à son frere avec un autre tiers du même Roïaume. Mais l'épidémie de convulsions a ceci de singulier, qu'elle ne regarde point également les hommes & les femmes; car dès cette premiere origine, c'étoit aux filles & aux femmes qu'elle s'attaquoit uniquement; de sorte que c'étoit une fureur qui prenoit aux femmes *Argiennes*, par laquelle elles se croioient des femelles bêtes; car les filles de leur Roi, se croioient devenues *Vaches*. Dans une autre épidémie de vapeurs hystériques, la plupart poussées par la violence de leur imagination troublée,

(tel-

V. Schalfus Hist. Med. p. 87.



(telles furent les filles *Milesiennes*) sont emportées par la convulsion à se pendre, comme celles-là se *pendoient* par troupes, parce que le sentiment d'étranglement qui les presse, leur inspire cette sorte de désespoir. Non seulement donc les vapeurs comme les convulsions hystériques sont une *épidémie*, mais s'attaquant plus universellement, & singulièrement aux femmes & aux filles, c'est une véritable *endémie*; comme donc on appelle maladies *endémiques*, celles qui sont affectées particulièrement à de certains Païs, les vapeurs ou convulsions hystériques sont des maladies *endémiques*, parce qu'elles suivent le sexe, en attaquant singulièrement les femmes & les filles. Mais une autre observation regarde particulièrement les filles Convulsionnaires agitées de la troisième espece de vapeur telle qu'elle a été exposée; car c'est principalement une affection *érotique*, appelée chez les Auteurs *fureur utérine*, que cette rage qui prenoit aux femmes *Argiennes*; & par là il paroîtroit que ce seroit une maniere d'*affectation érotique*, qui constitua non seulement une épidémie de vapeurs, mais plus à proprement parler, une *endémie* véritable. Il paroît en effet par l'Histoire, que ça toujours été quelque folle fureur qui a porté

V. *Platarch.*  
*Herodot.*  
*Menjos.*  
*Dilem.*



porté les femmes à se précipiter en différentes manieres. Car les filles *Malesiennes* se pendoient par bandes, & depuis elles une pareille manie hystérique a porté *des femmes de Lion* à se noier, de sorte qu'elles s'attroupoient pour aller se précipiter dans les Rivières (a). Sont venues ensuite au scandale de la Religion, les *possédées de Loudun*, dont les folles agitations sont connues (b); puis les *Fanatiques des Sevenes* (c), qui se donnoient pour des merveilleuses, des bien-diseuses, enfin des Prophétesses: viennent enfin de succéder à cette scène hérétique, les *Cadières*, ces *vierges folles*, ou les filles *rafollées* de l'impudique Pere *Girard*, dont les opérations, les gestes, les discours & les actions infâmes, sont tellement marquées au sceau d'un amour impudique, que jamais vapeurs amoureuses ne furent plus clairement dénotées. Nous voici donc arrivés à l'endemie des *convulsions* ou *vapeurs hystériques*, qui font l'admiration de pieux personnages & de sçavants hommes, tandis que la Religion & la pieté en gémissent. Hé en effet quelle idée innocente pourra-t-il en rester, après avoir vû quelle a été la sorte d'endemie de vapeurs qui a ravagé les personnes du sexe amoureux dès les premiers tems du monde,

(a) V.  
Primeros.  
Bonet.  
Med.  
Sept. p.  
228.

(b) V. les  
Diables  
de Loudun.

(c) Le  
Theâtre  
sacré des  
Sevenes.

V. les  
Motifs  
des Juges  
du Parle-  
ment de  
Provence.



de, & de celles encore qui ont scandalisé la Religion, & séduit bien des sçavantes têtes & des personnes pieuses ? Cependant il a été prouvé par l'événement que toutes ces scènes si surprenantes, que l'on traitoit de miraculeuses à *Loudun*, aux *Sevenes* & à *Aix*, étoient toutes ou de malins artifices suggérés à des filles crédules ou ignorantes, ou qu'en d'autres c'étoient des imaginations troublées par de faux zèle, des emportemens hérétiques, & de folles idées, ou par quelques honteuses & secrètes passions.

Mais, dira-t-on, quelle bizarre idée d'épidémie convulsionnaire ? se trouve-t-elle quelque part en Médecine ? on l'a déjà vûe dans les convulsions des enfants, parce qu'elles sont singulièrement propres à ce tendre âge ; mais elle se trouve encore cette épidémie de convulsions, dans certains Peuples, comme parmi les *Indiens*, au raport de l'Auteur qui a si sçavamment traité de la Médecine des *Indiens*. Ce sçavant homme raporte donc qu'il régne aux Indes une épidémie de convulsions si étonnantes, que les Convulsionnaires parlent du ventre comme si leur voix sortoit d'une caverne, de sorte que cette maladie est si prodigieuse, que l'on prend pour des Possédés ceux qui en sont attaqués.

Mais

*Bontins.*  
De Me-  
dicinâ  
Indo-  
rum.



Mais il y a là-dessus un fondement particulier à la constitution, ou au corps des femmes, dans la disposition du genre nerveux qui est en elles. C'est que cette disposition dépend des *esprits* & du *suc nerveux*, & que ces esprits & ce suc nerveux sont un air; c'est aussi ce qu'*Hippocrate* soupçonnoit dans l'état singulier qu'il comprenoit dans la nature des femmes, *de muliebri natura ac morbis hoc dico, maximè quidem το θεϊον causam esse.* Car ce *divin* c'est un air singulièrement disposé. Mais par la même raison que l'atmosphère ou l'air extérieur qui environne nos corps est capable de prendre des modifications vicieuses dans ses parties, & que de là naissent des épidémies, comme les fièvres malignes & la peste; est-il hors de raison de penser que l'air intérieur qui anime matériellement nos corps, soit capable de se modifier de manière à faire les maladies qui suivent la nature & les qualités des esprits, puisqu'ils sont l'air du monde le plus rarefié? Mais les convulsions étant du genre de ces maladies, qui empêche de croire qu'elles peuvent tenir leur cause du vice singulier à ces esprits ou à cet air? & si ce vice est singulièrement attaché à la disposition du corps des femmes, ne sera-ce point

*Hipp. De  
nat.  
mul.*

*V. Schul-  
zins.  
Histor.  
med'cin.  
P. 244.*



point un fondement à faire une *épidémie* non seulement, mais une *endémie* de ces convulsions ? & cela suivant l'idée du *divin*, qu'*Hippocrate* assure (*dico*) se trouver dans la cause des maladies des femmes. Considérant donc, comme il est en effet, l'air *homogene* & *homoton* dans les corps de toutes les femmes, c'est une harmonie naturelle ; disposition toute prête à s'entrecommuniquer entr'elles, les affections de cet air, ou ses manieres d'être. Mais d'ailleurs ce même air, étant continu & contigu à l'air extérieur qui fait l'atmosphère de tous les corps, est-ce rien moins qu'un milieu, comme de plain pied, ou un trajet continuellement ouvert au passage des *ondulations*, ou qualités de l'air intérieur d'un corps dans un autre ? puisque l'air extérieur étant de même nature que l'intérieur, il est capable d'*ondulations* par lui-même, & encore de se charger de celles qui lui viennent d'un air voisin : dans cet état donc des corps de femmes avec l'air extérieur, est-il rien de plus naturel à comprendre, que l'air intérieur modifié par une imagination échauffée d'une maniere propre à l'objet de cette imagination, se communiquera dans la même forme & le même *mode* à l'air intérieur d'un autre corps



corps de femme , lorsque l'air intérieur de celle-ci , c'est-à-dire , les esprits de son cerveau qui servent à l'imagination se porteront à l'action , c'est-à-dire , à l'*ondulation* de l'air intérieur d'un autre corps de femme ? & ce sera ainsi , que des têtes échauffées de Convulsionnaires s'en feront de semblables , par une *contagion d'imaginations* si connue & avouée des meilleurs Philosophes. La raison donc d'*épidémie* se trouve toute naturelle dans les imaginations des femmes.

Ce n'est pas que les hommes aussi ne soient susceptibles de cette contagion , mais ce n'est que parce qu'il est certain que leur genre nerveux peut se mettre au même *ton* , c'est-à-dire , dans la même disposition que celui des personnes du sexe ; soit à l'occasion de quelque mélancolie , de quelque excès d'études ou de semblables épuisements ; & ceci suivant l'observation singulière d'un célèbre Observateur. Car il produit l'Histoire d'un hypochondriaque si étrangement tourmenté des symptomes qui sont comme *pathognomoniques* ou essentiels à la *passion hystérique* , sçavoir , l'*étranglement* ou la *suffocation* , & le sentiment d'une *boule* qui s'élève du bas ventre , que l'on auroit juré que c'étoit une femme hystérique

! *Pecklin.*  
Obs. p.  
21.



que que cet hypochondriaque , si l'on avoit été moins certain de son sexe. Mais ce ne sont que des accidents par rapport aux hommes , au lieu que les dispositions sont innées ou naturelles & universelles parmi les femmes.

C'est donc une épidémie convulsionnaire qui régné parmi les filles qui sont atteintes des convulsions courantes. Mais par cela même les convulsions deviennent l'objet de la Médecine , & tombent sous sa juridiction. Car quoi de plus acquis à cette science que le droit d'examiner , de juger , de distinguer & de traiter les épidémies ? rien même réveille-t-il tant dans l'esprit des hommes , que les *épidémies* appartiennent à l'inspection & à l'examen de la Médecine , que les premières réflexions qui se font dans les lieux où vient la peste , ou bien quelque maladie épidémique , d'ordonner des Médecins ou bien d'en envoyer sur les lieux mêmes qui en sont le plus infectés. Sera-ce donc parce que l'*épidémie* convulsionnaire regarde spécialement les *esprits* , que les Théologiens-Convulsionnaires se sont attribué le jugement des convulsions ? Mais les *esprits* qui sont ici en faute , sont essentiellement corporels , car ce sont les *esprits animaux* , & non les âmes spirituelles qui

Q font



font les convulsions. Or l'examen des *esprits animaux*, ou des maladies qui en viennent regardant immédiatement la science des Médecins, c'est à elle qu'appartient en premier le démêlement de ces maladies, bien résolus pourtant d'en accorder la compétence à Mrs. les Théologiens, dès aussi-tôt que le surnaturel se sera montré à la Médecine.

Mais par où pourroit percer jusqu'à nous ce surnaturel à travers tant de choses qu'on vient de voir qui l'obscurcissent si étrangement ? Pourroit-il souffrir le grand jour, venant à être comparé avec des faits grossiers, des impostures réalisées, des impudicités prouvées dans des épidémies de convulsions ou de vapeurs hystériques, dont les Actrices ont été convaincues de mensonges & de crimes passés, mais certains. Le parallèle est déplaisant pour les Théologiens Convulsionnaires, en faisant contraster les actions, les postures, les discours prophétiques, les états extatiques, les stigmates, les paroles & tentatives impudiques, dont plusieurs filles Convulsionnaires donnent trop de preuves, avec les *Possédées de Loudun* ; leurs artifices & semblables friponneries avec les prophéties, les convulsions, les états d'oraison, les discours pathétiques des



*Fanatiques des Sevens* ; enfin avec les convulsions , les stigmates , les infâmies & toutes les impuretés des *Cadières* du Pere *Girard*. Sont-ce là des matieres qui ressentent le surnaturel , ou le *divin* , tant qu'on n'adoptera ni la morale de l'école du Pere *Girard* , ni les leçons des nouveaux *Quiétistes* ? Car il se trouve tant de traits de ressemblance entre le mauvais naturel des créatures de *Loudun* , des *Sevens* , & de celles du Pere *Girard* , ( à qui voudroit remuer ces ordures , & entrer dans ces insensés détails ) que sans vouloir aucunement ( & tant s'en faut certainement ) soupçonner les Convulsionnaires de Paris des crimes de la *Cadiere* , comparable à la *Prostituée de l'Apocalypse* , il paroît manifestement tant de naturel , d'airs sortis d'un autre esprit que du divin , des penchans si déclarés pour les hommes , si peu de retenue dans les filles Chrétiennes , des libertés qu'elles accordent trop volontiers aux hommes , en leur permettant de les tirailler , &c. qu'il est malaisé de penser ( comme on le fait pourtant ) que , si le péché ne domine pas en elles , la concupiscence n'y soit pas assez tuée ou suffisamment réprimée. C'est ainsi donc que le *naturalisme* se montre ouvertement dans les convulsions



de l'épidémie régnante, car c'est partout un naturel outré, & c'est le seul *surnaturel* que l'on puisse y reconnoître. Où feroit donc le miracle dans des dispositions si humiliantes ? c'est ce que la Médecine laisse discuter à la plume, à la Religion, au zèle & à la science de quelque habile Théologien. Au surplus ce n'est pas la pensée d'*Hippocrate*, qu'on puisse croire de l'épilepsie (qui est une affection convulsive) que Dieu, qui est l'auteur de toute pureté, puisse être la cause d'une maladie qui souille le corps. *Non ego puto hominis corpus à deo inquinari, sordidissimum scilicet à purissimo.* D'autres soupçonneroient de la magie dans ces manières prodigieuses qui agitent les filles Convulsionnaires. Mais cela est un reste de préjugé qui étoit dans l'ancienne Médecine des Egyptiens, (car ils ont été les premiers Médecins) que les maladies étoient produites par des enchantemens. Mais *Hippocrate* encore se moquoit de cette opinion en raillant \* les sacrifices, & de semblables superstitions d'alors & qui se pratiquoient pour guérir les maladies hystériques ; persuadé que Dieu étoit bien capable de purifier les corps, mais non de les souiller par de semblables maux. Car, dit-il, on doit croire

\* V. Lib.  
virgi  
num  
morbis.



croire de Dieu qu'il purifie les hommes des plus grandes scélératesses, parce qu'il nous délivre de ces maux. ( *Puto* ) . . . .

*à deo purgari corpora . . . . Deus itaque est qui maxima ac sceleratissima peccata purgat, ac purificat, & liberatio nostra existit.* Et depuis lui un sçavant Médecin

Hipp. De  
mo. bo  
iacro.

s'est récrié contre le pouvoir que l'on donne aux Magiciens dans les maladies, disant qu'il n'est pas raisonnable de penser que Dieu ait mis le fort de la vie des hommes en de telles mains. *Migi culpantur, tantumque illis tribuit mortalium credulitas, ut fata nostra, quæ à deo & naturâ dependent, moderari censeantur.*

Ex Bar-  
thelino.

Tout reste donc naturel, ou dans l'ordre de la nature quoique l'on aperçoive dans les convulsions, & elles sont parfaitement du ressort de la Médecine qui les guériroit, Dieu le permettant, si toutes ces maladies étoient gouvernées par ses loix, & par les remèdes indiqués par l'observation, & par les secours convenables.

Il est même remarquable que les plus anciennes vapeurs hystériques, qui étoient des fureurs épidémiques, se sont guéries par le *melampodium*, c'est-à-dire, par l'*ellebore* donné par *Melampus*; car c'est de là que cette plante a pris le nom de *Melampode*. C'est encore par l'*ellebore* que



*Olaus*  
*Borri-*  
*chius.*

*Galen. 1.*  
*Prorrh. 1.*

guérit cette jeune fille pleurétique, en qui la pleurésie se changea tout d'un coup dans une affection amoureuse, pour avoir vû un jeune homme pour qui elle se trouva soudainement passionnée, suivant le raport d'un célèbre Médecin. Mais, dira-t-on, toutes les vapeurs hystériques sont-elles du genre de la passion amoureuse ? non certes, il est certain au contraire que la plûpart des vapeurs hystériques n'en ont que le nom, en ce que ce ne sont que des suites ou des dépendances de la condition du sexe, à cause des dérangemens qui arrivent à la circulation régulière du sang, ou à l'ordre de ses distributions dans les vaisseaux du bas ventre. L'on sçait donc là-dessus juger de ces vapeurs & en faire le discernement comme étant des maux purement corporels, sans porter aucunement ni sur l'esprit, ni sur le cœur. Mais quand des vapeurs sont toutes accompagnées des signes qui déclarent ordinairement de manifestes penchans pour des hommes, telles que sont celles des filles Convulsionnaires, c'est le cas dont parle *Galien* à l'occasion de ces vapeurs. Il en est, dit-il, d'un Médecin pour la connoissance de ces maladies, comme d'un Botaniste pour la connoissance des plantes. Car  
comme



comme celui-ci ne connoit pas bien les plantes, à moins qu'il ne les ait examinées dans leurs naissances, de même un Médecin, fut-il très-habile, ne peut bien juger de la nature des vapeurs, s'il ne s'y prend pas à les démêler dans leurs premiers symptômes. C'est pourquoi, dit un autre sçavant Médecin, \* les Idiots en Médecine sont la dupe des vapeurs, s'ils manquent à les prendre dans leurs commencemens pour s'assurer de leurs natures. Ce fut l'adresse de *Galien*, car il se vantoit de distinguer les passions amoureuses par le pouls; & ce fut encore le sçavoir faire d'*Erasistrate*, qui découvrit de même la passion d'*Anthiocus* pour *Stratonice* sa belle-mère: enfin de nos jours un sçavant & ancien Médecin (a) a découvert une langueur où étoit tombée une jeune Demoiselle, que la passion pour un jeune Gentilhomme consumoit. Tant il est vrai que c'est à la science des Médecins, & même des plus exercés, qu'il faut s'en rapporter pour juger des affections hystériques, parce que non seulement elles tiennent toujours de la nature,

\* Menjer,  
Dissert.

(a) M. Falconnet le pere, dont l'Histoire est rapportée dans le Commerce dangereux entre les deux sexes.



ture , tant innocentes fussent-elles , mais encore par ce qu'elles deviennent suspectes très-naturellement d'un fond d'affection *érotique* , lorsque tout s'y déclare enclin pour les hommes. Les vapeurs des filles Convulsionnaires sont la plupart dans ce goût de passion , & les Théologiens Convulsionnaires se chargent de juger de leur nature ; rien manifeste-t-il plus leur injustice & leur méprise ?

Mais d'ailleurs St. *Paul* paroîtroit-il avoir ignoré ce que l'on trouve reconnu parmi les habiles Médecins ? Ce saint Apôtre ne veut pas que l'on admette parmi les veuves dont l'Eglise prenoit soin, de jeunes veuves , cauteuses , curieuses , dissipées ; car ajoute il , leurs cœurs s'amollissant par le bienaise ou les secours que l'Eglise leur fait trouver dans le service de *Jésus-Christ* , leurs penchants & l'amour du monde & de la volupté se réveillent , & elles veulent se remarier. *Postquam luxuriatae sunt in Christo , nubere volunt* ; mais c'est précisément ce que les Médecins recommandent par rapport aux jeunes veuves & aux jeunes filles hystériques , en qui les passions se montrent trop vives & trop hardies. Après cela Mrs. les Théologiens peuvent-ils croire qu'il n'y ait rien à craindre,



dre, à mettre non seulement à leur aise des filles vaporeuses, causeuses, hardies avec les hommes, mais encore à les fouler de vanité, de vénération même, & de respectueuses louanges, comme l'on fait depuis le matin jusqu'au soir, & par tout Paris, sur tout à la gloire des filles, qui peut-être, au moins quelques-unes, ne le sont plus? Car est-il quelque chose de plus propre à nourrir des passions secrètes & à les faire éclater honteusement, & ainsi faire finir par la chair ce qui auroit paru commencer par l'esprit? certes en pareil cas l'inspection de la Médecine ne seroit point de trop.

Mais le naturel se montre encore dans la guérison des vapeurs, par d'autres remèdes que par l'*ellebore*; car en suivant la cure de ces maladies dans les meilleurs Auteurs, on les y trouve guéries par les *parégoriques*. C'est en effet par ces sortes de remèdes que l'on guérit les enfants qui sont atteints de l'*endemie* convulsionnaire (car un sçavant Médecin \* décide que les convulsions sont une maladie endémique parmi les enfants). L'*épidemie* des convulsions rapportée par l'Auteur de la Médecine des Indiens, \* se guérit par la *saignée*, les *bains* & l'*opium*. Bien plus l'on trouve l'*opium* donné avec succès dans

\* *Pechin.*  
Obs. p.  
72.

\* *Bontin.*



V. Med.  
Sept.

V. Bonet.  
Polyalt.

V. Mo-  
nard.

\* Med.  
Sept.  
Tom. 2  
p. 209.  
S. Bazile  
Homel.  
7. *supra*  
examer

dans les maladies où les *hystériques* se donnent pour mortes, \* de sorte que ces étonnans accidents disparoïssoient par le moien de l'opium donné en dose suffisante, & sans le discontinuer. A ceci revient l'usage du *tabac*, auquel dit un habile Médecin, \* les femmes Egyptiennes ont tant de confiance, qu'elles ne vont jamais sans cette herbe, car elles se guérissent de leurs vapeurs, en s'appliquant le tabac extérieurement sur le ventre. L'on connoit encore dans l'antiquité l'usage qu'on y faisoit de la *cigue* pour les personnes qui avoient à vivre dans la continence, & c'étoit en particulier la pratique des Prêtres chez les Atheniens; \* & saint *Bazile* rapporte qu'il a connu des femmes qui se servoient de cigue en breuvage pour calmer le trop d'ardeur qui les tourmentoit. La Médecine moderne recommande encore singulièrement, le *soufre de vitriol*, le *nitre*, le *saturne*. Mais l'effet de remèdes & de plantes si naturelles pour la guérison des vapeurs hystériques, ne démontre-t-il point que ces maladies sont toutes naturelles, & que l'on n'est obligé d'emploier en *narcotiques*, ce qu'il y a presque de plus fort, que parce que les esprits prennent dans ces occasions tant d'effort ou de ressort, les-



lesquels ils communique au genre nerveux, que pour avoir quelque chose capable de les réprimer, sans fortir de l'ordre naturel, il faut le prendre dans les narcotiques, quelque fois même les plus forts ?

Il n'est pas concevable, du moins quelques-uns le croiront-ils malaisément, combien la saignée se trouve avoir d'utilité dans les Auteurs \* pour la guérison des vapeurs ; de sorte qu'il n'est pas de maladie où l'on trouve que la saignée ait été poussée plus loin & sans inconvénient, que dans la cure des passions hystériques. La Dévote exstatique, dont il a été parlé \* ci-devant, & laquelle emportée par son imagination jusqu'à croire voir les joies du Paradis, & cela avec tant de délectation, qu'elle ne souhaittoit rien tant que de mourir, la même \* qui entonnoit dans ses exstases le chant du cocq, cette Séraphique fut guérie par la saignée du pié, & tellement rapellée dans son bon sens, qu'elle ne voulut plus mourir. Une autre qui demeuroit morte, dont il a été parlé, \* fut saignée en peu de mois, qui ne sont pourtant point comptés, 176. fois : mais aiant été conseillée de se marier elle se trouva parfaitement guérie. Ainsi suivant la pensée d'un sçavant homme \* qui

\* V. Plaster. Bonet. Pol. tom. 1.

\* Med. Sept. tom. 1.

\* Ibid. p. 88.

\* Ibid.

\* Erasme



qui dit que les abjurations que vont faire des Moines parmi les *Huguenots*, ressemblent à des Comédies, parce qu'elles se terminent à quelque mariage, l'on voit par cet exemple que la scène la plus étonnante des vapeurs pourroit bien avoir cela de comique, parce que le mariage en feroit la fin dans des occasions où les vapeurs sont plus *uterines* que purement *spasmodiques*. Mais quoiqu'il en soit, un sçavant Médecin-Anatomiste vient de nous donner les deux histoires les plus surprenantes sur la saignée dans les maladies des personnes du sexe, que jamais il n'y en a eu. La première est d'une fille de *Turin* qui fut saignée 700. fois, à une livre de sang chaque fois, dans l'espace de 14. ans, & qui se trouva guérie. La seconde d'une Religieuse d'*Alexandrie*, laquelle est aussi guérie, après avoir été saignée 1400. fois dans l'espace de huit ans. La première vit en santé sans même, quoique délicate, être affoiblie; la deuxième vieillit saine. Mais rien donne-t-il plus à connoître la force qu'il y a entre les fluides & les solides dans les maladies des femmes, puisque sans perdre la force suffisante & nécessaire à la vie, elles peuvent sacrifier de si énormes quantités de sang? & tout cela tellement dans l'ordre

V. Bian-  
chi. tom.  
I. p. 694.  
695.



dre de la nature, que les malades sans miracle recouvrent leur santé pleine & parfaite. Il y a donc des remèdes pour guérir les vapeurs, au lieu de s'en faire, comme en usent les Théologiens - Convulsionnaires, des sujets de miracles ou d'admiration. Car tant de symptômes qui leur paroissent surnaturels tomberoient par le moien d'un tel abatis de saignées. Un sçavant Auteur \* loue encore l'usage des *bains froids* pour la guérison des vapeurs, & ce seroit le moien de bien épargner des saignées aux filles vaporeuses.

Vuillts.  
Plater.  
River.

\* V. Ben-  
net. Pol.  
Floyer.  
de Bala.  
Frigid.

Mais un autre remède plus simple & éprouvé, s'est trouvé spécifique pour guérir ou éteindre des *épidémies* entieres de vapeurs hystériques. Car c'est par cette sorte de remède que l'on a vû finir la diablerie des Possédées de *Loudun*, celle des Fanatiques des *Severnes*, & récemment celle des *Cadieres* du Pere *Girard*. Ce remède consiste dans l'observation recommandée par *Hippocrate*, qui est d'écarter dans tout ce qui environne les malades, les choses qui peuvent extérieurement contribuer à entretenir les maladies. *Oportet non modo seipsum exhibere quæ oportet facientem, sed etiam agrum, & præsentem & externa.* Or c'est pour avoir sagement pourvu aux objets extérieurs ou

V. Plateri

Aphor.  
L. I. 5.



V. les  
Diables  
de Lou-  
dun.

à tout ce qui entretenoit les imaginations échauffées de toutes ces créatures vaporeuses, que l'on est parvenu à les guérir si parfaitement, que toute l'épidémie de chacune est demeurée parfaitement éteinte. Monsieur l'Archevêque de *Bordeaux* aiant ordonné que des Médecins prissent connoissance des Possédées de *Loudun*, après les avoir séparées chacune en des lieux particuliers, & éloignées de tout commerce ou intelligence avec ceux & celles qui les entretenoient dans leur imposture, l'on fut étonné de voir cesser les convulsions & cesser la diablerie. La Justice aiant fait examiner de près & poursuivre les Fanatiques des *Sevennes*, fit disparoître toute cette faction de vaporeuses prophétesses; enfin dès que l'on a donné la chasse par des examens exacts aux *Cadies* du Pere *Girard*, & que la scandaleuse Histoire de la célèbre & infâme *Cadiere*, a été révélée & mise au grand jour par l'insolite Justice des Juges du *Parlement d'Aix*, il n'a plus été question de toutes les extases, des illuminations, des stigmates, &c. par où toutes ces misérables créatures contrefaisoient les Saintes ou les Merveilleuses. Au surplus tout cela prouve dans une parfaite évidence, que l'imagination troublée a infiniment de  
part



part dans toutes ces fortes de vapeurs ; car est-il concevable jusqu'à quel point d'empire l'imagination échauffée l'emporte sur les esprits ? *Vix inexplicabile est quas vires habeat & imperium phantasiæ in spiritibus.* Car l'ame est comparée à une lumière , mais à une lumière bien différente d'une lumière matérielle , parce qu'elle est divine dans son origine , & au-dessus de la nature des corps , *nec animæ lucem inficiamur , sed à nostrâ luce mortali distinctam , divinioris originis , &c.* C'est pourquoi des Philosophes disent , que dans les passions , sur tout dans les fortes imaginations , l'ame jette des éclairs qui , comme autant de puissants rayons , opèrent sur le champ des choses prodigieuses. *Anima cum sit lumen spirituale , non mixtum , si in pathematibus & forti phantasiâ , in instanti , & pernicissimè radiis radiat , & quasi fulgurat , & forti sua radiatione mirabilia sæpe patrat.* Tous les esprits donc de ces fortes de créatures excités par quelque objet que ce soit , de passion , de dévotion mal entendue , de Religion mal interprétée , ou de semblables pensées qui troublent leurs phantasies , les précipitent dans toutes les différentes folies où on les aura vûes. Celles des filles Convulsionnaires sont de cette

Bartholin  
De l.<sup>e</sup>  
anima-  
lium.  
p. 265.

Virt.  
De a. i.  
ma a. c.  
17.



nature , jusqu'à un certain point , parce que l'origine des convulsions est une œuvre toute de l'imagination , & c'est à cette œuvre qu'ont succédé les convulsions. Un homme de probité & pieux , mais séduit par l'idée d'un miracle éclatant , dont il s'étoit échauffé la tête , en allant sur la Tombe du bien-heureux Diacre , n'en a rapporté que des convulsions. Cependant l'affection , le desir ardent & la forte espérance d'un miracle éclatant qui le dominoit , lui a fait croire & à tous ses amis , que c'étoient des miracles que les convulsions , qui ont été le fruit de sa passion pour un tel miracle. *Quia vincit affectus & desiderium , & animæ spes.* C'étoit du pain qu'il croioit demandé au Pere commun des fidèles , comme une pâture propre à nourrir sa pieté , & celle de ses amis ; mais Dieu confondant son zèle , qui n'étoit point suivant la science des Saints , lui a laissé tomber une pierre sur la tête ou un poids d'humiliation ; & couler en celles des filles Convulsionnaires le poison des convulsions , comme un *scorpion* qui les a toutes piquées. Que si donc l'imagination a tant de domaine sur le corps , que de faire que des *pilules d'opium* deviennent purgatives , parce qu'un homme les aura crû fortement telles ; si

Boyer.  
Raco De  
secretis  
operibus  
naturæ.



un autre a été purgé par des pilules, qui n'étoient faites qu'avec de la mie de pain, mais qu'un Médecin, dit l'Observateur, \* d'un grand nom, donnoit pour amuser le malade; de quoi n'est pas capable une tête une fois échauffée par la forte confiance, laquelle peut produire des effets extraordinaires & tout nouveaux ? *Sed ut devotius & avidius recipiatur Medicina, & animus excitetur & confidat, liberiùs speret & gaudeat, quoniam anima excitata potest in corpore multa renovare.* C'est ainsi que s'expliquent les effets de certains remèdes dont l'on amuse ou séduit les malades. C'est donc aussi de cette manière que l'imagination du premier Convulsionnaire échauffée a servi de tableau ou d'esquisse aux imaginations des filles Convulsionnaires. Car c'est encore un effet possible à l'imagination, qu'un corps copie sur lui-même, & y imprime ce qui se passe dans un autre corps; suivant l'observation déjà citée & si singulière, rapportée par le sçavant *Bartholin*, d'un homme qui prenoit la colique en même tems que sa femme entroit en travail pour accoucher. Tout cela certes est du plus pur naturel, aussi est tel cet effet d'imagination passé ainsi de la tête du premier Convulsionnaire,

dans

\* *Pechlin*  
Obs. p.  
422.

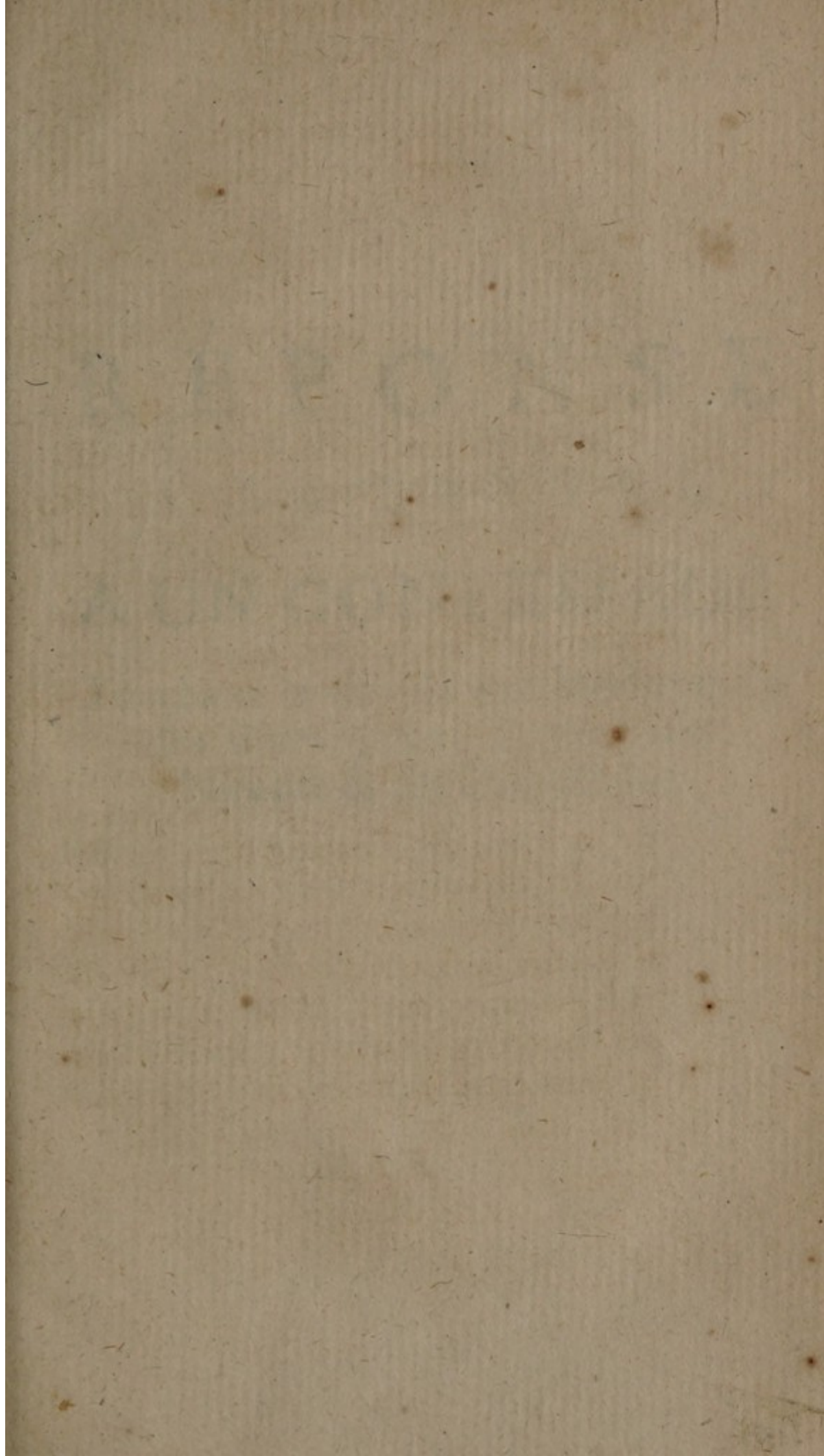
*Virdig.*  
Medici-  
na spiri-  
tuum.  
Ibid.



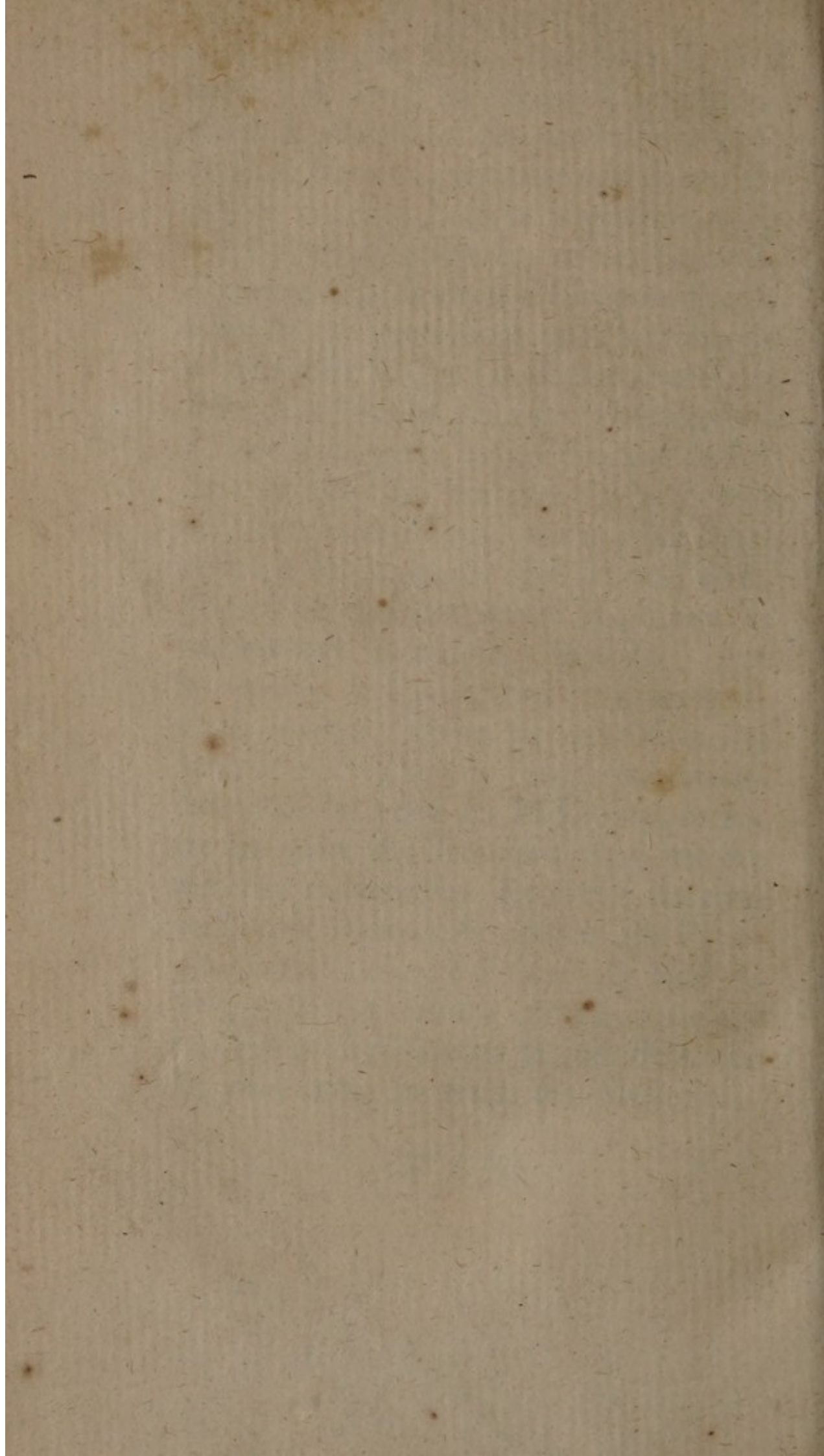
dans celles des filles , qui l'ont si bien copié ; & les Théologiens-Convulsionnaires & adulateurs des convulsions , & de leurs fauteurs , entretiennent dans l'esprit de ces filles la forte impression qu'y a laissé l'imagination du premier Convulsionnaire. Que faudroit-il faire pour finir la scène de ces convulsions que l'on traite de miraculeuses ? Que l'on sépare toutes ces filles de dessous les yeux des Théologiens-Convulsionnaires , qu'on les écarte de dessous les yeux des hommes qui les servent dans leurs convulsions , de ceux qui fournissent à les entretenir dans leur oisiveté , ( parce qu'elles ont quitté la plupart les métiers qui les faisoient subsister ) que les troupes de Louangeurs & Louangeuses se retirent , qu'on les traite dans des infirmeries , ou en des chambres particulières sous les yeux des Médecins , & entre les mains des femmes ; enfin par des remèdes convenables. Et toutes les convulsions s'évanouiront , parce que l'imagination aura changé d'objet ; & ainsi elles se guériront toutes , comme tant d'autres vapeurs hystériques se guérissent tous les jours entre les mains des Médecins.

*F I N.*











# R É P O N S E

A L A L E T T R E

A U N C O N F E S S E U R

Touchant le devoir des Médecins &  
des Chirurgiens, au sujet des  
Miracles & des Convulsions.



R É P O N S E

A L A F E

A U N O M M E

de l'Académie des Sciences et des Lettres  
de l'Académie des Sciences et des Lettres  
de l'Académie des Sciences et des Lettres



# R É P O N S E

A L A L E T T R E

A U N C O N F E S S E U R ,

Touchant le devoir des Médecins  
& des Chirurgiens , au fujet des  
Miracles & des Convulsions.

**V** O U S vous montrez , Mon-  
sieur , peu favorable à la Reli-  
gion des Médecins & des Chi-  
rurgiens ; les accusations que vous faites  
contr'eux tiennent-elles de la médifance  
ou de la calomnie ? ce fera la matiere d'un  
autre cas de conscience que le vôtre , &  
dont je doute que vous vous tiriez autant  
à l'honneur & au bien de votre pieté , qu'il  
est aisé aux Médecins & aux Chirur-  
giens de faire sentir leur innocence sur les  
affreux soupçons dont vous effaïez de  
les noircir dans le monde chrétien. Mais  
avant que d'entrer en matiere là-dessus ,  
souffrez , Monsieur , que je vous dise  
que ce n'auroit point été mettre au rabais  
votre Philosophie , que de croire que  
A des



des Médecins, fussent-ils aussi peu religieux que vous le donneriez à croire, s'entendent au moins en raison, parce qu'ils sont Physiciens, & en raisonnemens, parce qu'ils s'appliquent à parler juste en parlant vrai. Cependant comme si vous oubliez que des Médecins sont gens de Lettres, vous publiez contre eux un Ecrit sans principes, sans raisonnemens & sans suite, comme s'il ne falloit qu'accumuler une confusion d'accusations injurieuses & de soupçons mal fondés, pour étonner la raison de gens qui savent en suivre les règles, & qui les attendent d'un Théologien, ou bien pour allarmer une Religion que vous voudriez faire croire mal établie dans le cœur des Médecins.

Ils vous demandent en premier lieu, Monsieur, où est dans votre Lettre *le corps de délit* sur lequel vous fondez vos plaintes ? ils l'y cherchent ; mais ce ne sont que des généralités & des suppositions arbitraires que vous alléguerez, & sur cela seul vous ne craignez pas de crier à la prévarication, à la timidité & au refus de témoignage à la vérité. Il falloit donc, Monsieur, produire des faits certains, proposés dans les formes juridiques, pour prouver le refus de témoignage à la vérité.



9  
té, & vous autoriser à faire tant de bruit  
contre les Médecins & les Chirurgiens.

Il falloit encore vous expliquer sur la  
forte de témoignage que vous exigiez d'eux.  
Car comme tout est confus & pêle-mêle  
dans votre Lettre, les convulsions n'y  
sont pas démêlées d'avec les *miracles*. Ce-  
pendant les Médecins sont accoutumés,  
quoique vous en pensiez, à faire une  
grande différence entre les miracles & les  
convulsions. Celles-ci qui sont des effets  
naturels, sont parfaitement de leur com-  
pétence, au lieu que les miracles sont des  
œuvres qui apartiennent à Dieu seul, dont  
ils adorent les conseils & la puissance. Pour  
vous, Monsieur, vous en faites un pot  
pouri, parce que vous voudriez diviniser  
les convulsions en les mêlant avec les mi-  
racles. C'est aparemment qu'il vous est  
souvent qu'un corps mort jetté à l'avan-  
ture dans le tombeau d'un Prophète, \*  
se trouva ressuscité par le seul attouc he-  
ment des os de ce Saint. Mais quelque  
mélange que vous fassiez des miracles avec  
les *convulsions* de vos filles Convulsion-  
naires, il ne vous sera pas possible de leur  
établir un culte & une vénération comme  
pour quelque chose de saint. Les Mé-  
decins donc regardent les *convu'sions* com-  
me des maladies qui demandent autre cho-

\* *Elisée.*  
*Rois. 4.*  
*c. 30.*



se que des louanges & l'admiration de vos Théologiens, au lieu que les miracles opérés par l'intercession du saint Diacre, sont pour eux un objet respectable de leur foi & de leur soumission à croire ces œuvres, parce qu'elles sont celles de Dieu.

Mais je vous entends, Mr. car vos clameurs sur les convulsions se sont fait entendre de toutes parts, que tout y est miracle & divin, & que tout Paris n'est plus qu'un grand Temple. Il s'y trouve en effet autant de vos Prêtresses qu'il y eut de Prêtres dans le Temple de *Baal*; car ceux-ci alloient jusqu'à 400. \* & l'on compte plus de 400. Convulsionnaires dans Paris.

\* Rois.  
D. G. 18.  
V. 22.

*Profeta  
servia.*

Ainsi toutes les Maisons où on les éberge & où on les entretient, seront selon vous bien moins des hospices que des *profetes*, des oratoires, ou des lieux de prieres ou de louanges à l'honneur de la Religion. Mais, Mr. voilà l'erreur capitale qui régné dans toute votre Lettre, vous y concluez par tout sans preuves & sans principes, & dans cet endroit-ci vous tombez dans la faute que l'on appelle *petition de principe*, en assurant ce qu'il falloit prouver. Et en effet, surquoi pose le divin ou le miraculeux des *convulsions*, pour lesquelles vous demanderiez un culte de vénération, jusqu'à exiger la soumission



tion des Médecins que vous attaquez en les rendant criminels, s'ils se refusoient à rendre témoignage à ce que vous appelez la vérité des convulsions ? Car ils ne prennent point le change que vous voudriez leur faire prendre sur le mot de vérité, qui ne tombe point sur la réalité des mouvemens convulsifs, mais sur le vrai de la vertu divine que vous attachez aux convulsions sans en donner de preuve. Il falloit donc, Mr. produire les raisons de ce divin ; mais la seule origine de vos filles Convulsionnaires, vous auroit fait comprendre combien peu elles ressemblent à des personnes inspirées du saint Esprit. C'est un ramassis de jeunes créatures, qui pour la plupart se sont tout d'un coup anoblies, ou sorties de la roture de leurs métiers, en se mettant au nombre des *Convulsionnaires* ; & les voilà érigées d'elles-mêmes & de leur choix Prêtresses dans le Temple que vous leur attribuez aussi grand que Paris. En effet elles prêchent, elles disent la Messe, elles imposent les mains, elles baptisent, elles prophétisent : mais à quoi ressemblent de telles Prêtresses ? ne seroit-ce pas à ce ramassis de Prêtres au lieu de *Levites*, que fit un Roi schismatique d'Israël, pour établir une Religion opposée à celle du vrai Dieu ? car ce fut les

der-

*Jeroboam*



Les Rois.  
L. 3. c.  
13.

Ibid.

derniers du Peuple qu'il prit pour faire les Prêtres de son nouveau culte. *Fecit de novissimis populi sacerdotes*, de sorte qu'il suffisoit à cette canaille sacerdotale, de vouloir étendre, & remplir sa main pour s'engraisser des revenus du faux autel qui s'érigeoit, & sur le champ c'étoit des Prêtres faits. *Quicumque volebat implebat manum suam, & fiebat sacerdos*. Vos Convulsionnaires, Mr. deviennent-elles Ministres ou Prophétesses dans le Temple que vous leur érigez à plus gros frais, ou avec plus de précaution ? elles étoient naguères d'obscures ouvrières, obligées à gagner leur vie en travaillant de quelque petit métier ; elles n'ont eu qu'à vouloir se remplir les mains des bienfaits pour leur subsistance, que vous leur procurez, & les voilà initiées dans le sacré *Convulsionnat*, & reconnues pour inspirées de l'Esprit divin. Si vous aviez d'autres preuves, vous fussent-elles venues par révélation, il falloit les produire, après quoi vous étiez en droit, Mr. de demander la soumission à des Médecins apellés en témoignage. Car, Mr. c'est encore un défaut bien notable dans votre Lettre ; vous avez senti par où il falloit s'y prendre pour reconnoître le *divin* ou le *surnaturel* des convulsions que vous confondez toujours avec les mi-

ra-



acles. Les Evêques, dites-vous, sont les premiers Pasteurs que l'Eglise charge des informations & de la publication authentique, par rapport aux miracles. Mais le ministère Ecclésiastique en ce point n'a-t-il pas besoin de la science & de l'art de la Médecine ? Vous ajoutez que ce ministère des Médecins & Chirurgiens, à le bien prendre, est préalable à celui de l'Evêque, & en est même absolument indépendant. Le Médecin & le Chirurgien ne font, pour ainsi dire, que préparer le témoignage, & l'Evêque ne fait que le publier. Permettez-vous, Mr. aux Médecins de vous dire que vous vous faites votre procès à vous-même, *proprio gladio te jugulas*. Car voilà en effet par où il falloit commencer pour juger du naturel ou du surnaturel des convulsions, du divin ou spirituel, & du corporel ou machinal. Car, Mr. vous le sçavez trop peu, parce que cela n'est pas de votre compétence ; mais les Médecins vous l'auroient appris, que rien au monde n'est si machinal, c'est-à-dire, si sensible aux impressions de la machine animale que le genre nerveux, & sur tout l'imagination qui en est commandée dans les corps des filles. Il ne faut pas même être bien sçavant dans l'Histoire ou dans les affaires du

Lettre  
p. 2.

Page 31

mon-



monde , pour ſçavoir combien de ſcènes étonnantes ſe ſont données au Public dans tous les tems , par des filles ou des femmes *hystériques* ou vaporeuſes , dont les opérations *anthouſiaſtes* ont paru ſi extraordinaires , que les uns les attribuoient à Dieu , les autres au diable. Mais de tout cela il n'eſt guères réſulté que des impoſtures de la part de créatures , ſouvent de médiocre vertu , qui ſe faiſoient à elles ou aux perſonnes qui les induiſoient à ces manéges , un profit conſidérable , en même tems qu'elles ſatisfaſſoient leur vanité dans le monde. La Servante dont parle les Actes des Apôtres , laquelle étant poſſedée de l'eſprit de *Piton* , apportoit un ſi gros gain à ſes Maîtres, pourroit ici ſervir de preuve; l'Inconnue du tems de *Firmilien* en fourniroit une autre ; mais l'Histoire des Poſſedées de *Loudun* en fournit une authentique , certaine , priſe d'ailleurs parmi des filles Chrétiennes. Car l'on ſçait que ce fut l'intérêt ſeul qui engagea ces pauvres malheureuſes , qui étoient dans l'indigence , à ſe livrer à toutes les horreurs auxquelles elles ſervirent. Ce ſont donc des impoſtures , de quelque forte qu'elles ſoient , que cachent ordinairement les ſcènes des *Anthouſiaſtes*. Ainſi celles des Convulſionnaires , Mr. avoient beſoin du préalable que vous

V. les  
Diables  
de Loudun, p.  
126.



vous jugez nécessaire. C'est que des Médecins eussent jugé de la nature des convulsions que vous canonisez, pour vous en démeler le naturel du divin que vous cherchez. Ce fut en effet la précaution que prit à l'occasion des Urfelines de *Loudun*, Mr. l'Archevêque de *Bordeaux*. Il crut qu'avant que de prononcer sur le *surnaturel*, il falloit préalablement épuiser le naturel par l'examen qu'en faisoient d'habiles Médecins; la Faculté de Médecine de *Montpellier* fut chargée d'un pareil examen par Mr. l'Evêque de *Nîmes*, & cette sçavante Compagnie leva le voile de l'imposture, en découvrant le naturel de tous les faits merveilleux qu'on lui proposa, & qu'on lui envoïa par écrit, sans exiger comme auroient fait vos Docteurs, qu'elle vint ou envoïa voir ces Convulsionnaires. Mr. l'Archevêque de *Bordeaux* procéda en conséquence, persuadé qu'il fut de la vérité de la décision des Médecins; ce fut en ordonnant que ces Urfelines feroient séparées de dessous les yeux & d'entre les mains de ceux & celles qui menoient cette intrigue, & que ces Religieuses feroient traitées par des Médecins qui rendroient compte de ce qu'ils auroient observé. Il n'en fallut pas davantage pour faire tomber toutes les mommeries de ces filles, &c.

Voilà,

V. son  
ordon-  
nance.  
Hist. des  
Diabes  
de Lou-  
dun, p. 91

V. les



Diabes  
de Lou-  
dun, P.  
327.

Voilà, Mr. ne vous en déplaîse, les modèles qu'il falloit suivre, avant que de prononcer *ex cathedrâ*, comme ont fait Mrs. vos Théologiens, que ces convulsions sont surnaturelles & miraculeuses.

Des Médecins leur auroient expliqué combien généralement parlant il se trouve de naturel dans les convulsions des filles. Car outre que les convulsions sont attachées à leur nature, de sorte qu'il en est peu qui n'y soient exposées, sur tout par des occasions propres à leur sexe, il est très-rare qu'elles se prennent aux hommes. Mais ce qui regarde à cet égard toutes les personnes du sexe devient particulièrement la maladie des filles Convulsionnaires. Pour cela donc ils leur auroient fait comprendre, qu'on appelle maladie toute indisposition survenue au corps humain, dans laquelle il paroît une *lesion* manifeste dans les fonctions de l'œconomie animale; & cette *lesion* ils la leur auroient fait apercevoir dans ces mouvemens étranges ou prodigieux, qui viennent du desordre des esprits & de la contraction alternative, mais infiniment redoublée des fibres musculieuses. Car rien fait-il voir dans ces fibres une *lesion* plus manifeste, que des excès si énormes de mouvemens, tant contraires au repos de ces fibres dans l'état naturel? Une autre  
forte



sorte de *lesion* qu'ils auroient fait observer à Mrs. vos Docteurs, c'est cette absence de connoissance, cet oubli si parfait, qui fait faire à ces filles des mouvemens, dont elles rougiroient si elles étoient en parfaite connoissance. Enfin ils leur auroient fait remarquer ces tendres penchans pour les hommes, lesquels vos filles Convulsionnaires témoignent trop sensiblement dans leurs accès de vapeurs. Car tous les sçavants Médecins, ceux sur tout qui ont le mieux étudié & suivi de plus près les vapeurs ou passions *hystériques*, telles que sont les convulsions de vos filles, donnent pour signes, qui caractérisent ou distinguent les vapeurs; que celles-là sont du genre *érotique*, dans lesquelles les filles & les jeunes femmes se montrent portées pour les hommes; & ces signes il les leur auroient rendu sensibles, en leur faisant remarquer cette préférence que les filles Convulsionnaires donnent à de jeunes hommes qu'elles demandent pour les secourir dans leurs convulsions. Or quels sont-ils ces secours? jamais fille ou femme sage en souffrit-elle de pareils volontairement, affectueusement, & par prédilection de la part de jeunes hommes? car ce sont de leur tirer les jambes & les bras, de leur marcher sur le ventre, sur les cuisses, &c. enfin de se faire



abaisser le ventre , que la boule qui s'en éleve vers la gorge dans les vapeurs , fait gonfler énormément.

Ajoûtez à tout ceci des coups de poing qu'elles se font donner sur les reins , ces parties qui ont toujours passé pour être si fort en rapport avec la concupiscence ; encore ceux qu'elles exigent sur les *mammelles* , autres parties qui simpatisent si singulièrement avec l'animal de concupiscence que *Platon* croïoit résider particulièrement dans le bas ventre des filles. Comprenez-vous , Mr. qu'après de telles connoissances que les Médecins auroient données à Mrs. les Théologiens , ceux-ci eussent pu ne pas apercevoir le peu ou le point de *divin* ou de *furnaturel* qui se trouve dans ces convulsions ? Cependant voilà , Mr. ce que vous apellez vérité , c'est-à-dire , la vérité de miracle dans les convulsions ; & c'est à cela que vous voulez que les Médecins & Chirurgiens rendent témoignage , sous peine d'anatême ; car n'est-ce pas un véritable anatême que de les condamner à être privés d'absolution par leurs Confesseurs , s'ils ne se sont pas rendu à la demande qu'on leur aura fait là-dessus ? Car vous paroissez bien plus occupé de faire des coupables de tous ceux qui ne croiront point la vérité des convulsions , que de pénétrer dans les  
véri-



véritables causes du manquement où sont tombés avec vous Mrs. vos Théologiens.

Cependant il est étonnant que des gens sçavants & remplis de pieté, se soient mis hors du droit commun, & des règles suivies & ordonnées en pareil cas par les plus fameux Casuistes, qui ont paru n'avoir voulu rien oublier pour se parer du *dole* & de la fourberie des *Antoufistes* de l'un & de l'autre sexe ; mais sur tout des filles & des femmes vaporeuses-hystériques ; car dans tous ces fortes de malades, des phénomènes plus surprenants que ceux que l'on relève si solennellement parmi vos Convulsionnaires, ne sçauroient en imposer, quand on y prend les précautions & les mesures qu'ils ordonnent. Mrs. vos Théologiens ont-ils gardé ces mesures ? ont-ils suivi les règles pratiquées de tout tems & par tous ceux qui se sont trouvés à la tête de pareilles affaires ? Tous, comme l'ont pratiqué Mr. l'Archevêque de *Bordeaux* & Mr. l'Evêque de *Nismes*, se sont adressés à des Médecins quand les cas ont regardé l'intérieur du corps humain. C'est qu'ils étoient persuadés qu'eux seuls sont capables autant qu'il est possible à l'esprit humain de pénétrer les mystères naturels. Or le cas des convulsions regarde-t-il rien qui ne soit plus intérieur au corps,

V. Paul.  
Zach.  
Quæst.  
Med.  
Legal.  
De Riët.  
Jucund.  
Convul-  
sions de  
la Veste.



& qui apartienne plus directement à ces myſtères , puis-que les convulſions ſont de ces maladies que les anciens apelloient ſacrées , comme ſi ce n'étoit qu'en entrant dans le ſanctuaire de la nature que l'on parvint à y connoître quelque choſe. Et vous, Mr. vous ne craignez point de vous en re- poſer ſur le jugement ſeul de vos Théolo- giens , pour décider que la forte de convul- ſion qui remue ſi ſcandaleuſement vos filles, eſt une opération de l'eſprit de Dieu , bien plus que de la nature. Les ajoints que vous donnez aux Médecins , quand vous faites tant que de reconnoître leurs droits ſur ces connoiſſances, ſont-ils plus capables d'aſſu- rer votre conſcience , & de fixer vos lu- mieres ? ce ſont les Chirurgiens que vous mettez comme de pair avec les Médecins. Mais en cela vous reconnoiſſez-vous , Mr. par les règles preſcrites par les plus célèbres Caſuiſtes ? Jamais ils ne recommandent pour l'examen des maladies intérieures que des Médecins , & jamais ils n'en partagèrent l'autorité ou le droit avec les Chirurgiens , parce qu'ils étoient perſuadés qu'un cas de conſcience ſur une maladie intérieure , ſe- roit d'une déciſion bien caduque , pour ne rien dire de plus , ſi elle ſe faiſoit par des Chirurgiens. Il n'en ſeroit pas de même en matiere de quelque fait ou maladie chirur- gicale.

V. Paul.  
Zachias.  
De Riés.  
Berhins.  
De Chi-  
rurgo-  
rum  
functio-  
nibus.  
Goelic.  
Medici-  
na foren-  
ſis.



gicale. Mais les *vapeurs hystériques* n'étant pas de cet ordre, étoit-ce, Mr. à des Chirurgiens à qui l'on devoit s'adresser pour décider si ce sont des miracles ou des opérations divines ? Mais encore une faute essentielle commise dans votre parti, Mr. c'est de s'être si étrangement mis hors de la forme juridique. Car vous vous récriez sur le refus que l'on vous feroit, ou qu'on auroit fait d'approuver ce que vous appelez la vérité des convulsions miraculeuses, à laquelle vous croïez que les Médecins & Chirurgiens sont obligés de rendre témoignage : mais par devant qui devroient-ils le rendre ? à quel ordre doivent-ils se soumettre ? ce fut toujours à celui des Evêques, des Magistrats, enfin d'une autorité publique, que des Médecins ont été soumis pour ces sortes d'examen. Votre Lettre les représente-t-elles criminels ou désobéissans à de pareilles sollicitations ? montrez-vous que l'autorité publique leur ait imposé quelque chose au sujet des convulsions à quoi ils se soient refusés ? Peut-être vous trouvez-vous en chagrin contr'eux, parce que vous ne les aurez pas trouvé autant persuadés que vous du merveilleux des convulsions, dans quelque décision juridique qu'ils auront données. Il paroît pourtant que vous voulez bien les en quit-



Lettre  
P. 7.

Lettre,  
P. 3.

ter, quoiqu'ils prononcent, dès lorsqu'ils le feront suivant le témoignage de leurs lumières & de leur conscience. Pourquoi donc venez-vous vous récrier contre leurs témoignages, jusqu'à les condamner comme des timides défenseurs, ou de lâches défecteurs de la vérité?

Mais encore, Mr. quelque secrète mauvaise humeur, ou quelque pieuse rancune ne vous tiendrait-elle point, ou quelqu'un de vos zélateurs Convulsionnaires? car peut-être quelque refus que des Médecins ou Chirurgiens vous auroient fait de leur certificat, auroit allumé votre passion pour l'œuvre des convulsions. Mais en ce cas-là même seront-ils aucunement reprehensibles, si vous leur avez demandé leur témoignage en qualité de simple particulier, sans ordonnance de supérieurs Ecclésiastiques ou civils? car en telle occasion ils ne sont obligés à vous rendre aucun compte, parce que vous ne leur demandez pas en forme juridique & obligatoire. Caura été peut-être encore dans quelque lieu particulier où vous aurez introduit des Médecins ou Chirurgiens, pour en tirer des témoignages en faveur de vos miracles convulsionnaires. Car l'on sçait combien la faction convulsionnaire se fait de fête de grossir son parti de prosélites, surtout qui se-



feroient de quelque nom, comme font des Médecins & des Chirurgiens. Mais vous sçavez, Mr. qu'en toute occasion où il faut certifier quelque chose, ce doit être dans des lieux propres à recevoir ces sortes de dépositions. Enfin, Mr. aura-ce été des certificats que vous aurez demandé sur le champ ou après une simple visite ? mais sont-ce des cas à traiter légèrement, que ceux où il s'agit de certifier quelque vérité pour le public, soit en matiere civile, soit en matiere Ecclesiastique, & sur tout quand ce sont des choses qui dépendent des ruses & du sçavoir faire des filles ? car de-quoi ne sont-elles point capables quand la passion de séduire les possède ? Le serpent si rusé lui même, trouva-t-il rien de plus propre à séduire le premier homme ? en pareille occasion donc ce n'est pas trop demander que des jours, peut-être des semaines pour creuser les esprits de semblables créatures, dont il est à propos de connoître les allures ( peut-être les aventures ) le tempérament, les inclinations, leurs connoissances, leurs habitudes, pour, sur toutes ces matières, porter un jugement solide des opérations surprenantes qu'on leur voit faire. Ceci même, Mr. n'est point inventé à plaisir, ce fut la sage réponse que firent les Médecins ( car il n'y fut pas nommé de



de Chirurgiens ) de Loudun , lesquels après avoir assisté à un exorcisme , répondirent qu'une seule visite ne suffisoit pas pour découvrir la cause de ces mouvemens , ( dans les Convulsionnaires de Loudun laquelle pouvoit être naturelle ou surnaturelle ; qu'ils desiroient de les voir & de les examiner plus particulièrement, pour pouvoir en juger avec certitude & en bonne conscience. Que pour cet effet ils requeroient qu'il leur fut permis de demeurer tous auprès des Possédées quelques jours & quelques nuits , sans s'en séparer , & de les traiter en présence des autres Religieuses & de quelques-uns des Magistrats ; qu'elles ne reçussent des aliments ni des médicamens , si besoin étoit , que par leurs mains. Que personne ne leur touchât , ni ne leur parlât que tout haut ; & qu'alors ils promettoient de rapporter fidèlement & en vérité , ce qu'ils auroient observé touchant la cause de leurs convulsions. Voilà , Mr. ce que de sages Médecins sont en droit de demander , quand ils sont requis juridiquement de donner leurs certificats sur des convulsions extraordinaires ; & peut-être qu'après les avoir ainsi entendu parler , conviendrez-vous que des Médecins ont raison de se refuser à des témoignages, quand ce n'est point aux conditions qu'exigent les Médecins de Loudun interpellés par les Supérieures légitimes. Mais

V. Hist.  
des Dia-  
bles de  
Loudun,  
P. 73.



Mais ce qui est surprenant, c'est qu'on n'entra point dans les raisons de ces Mrs. parce qu'on cherchoit bien plus à autoriser les convulsions des Religieuses, qu'à en découvrir la fourberie. Observation qui se trouva confirmée par ce qui arriva. Car quand *Mr. l'Archevêque de Bordeaux* envoia son Médecin pour examiner toutes les grimaces, les contorsions & les convulsions des (prétendues) Possédées, le Médecin les trouva paisibles, tranquilles & reposées... parce que, lui dit la Supérieure des Urselines, elles avoient été miraculeusement délivrées des malins esprits. D'après ces modèles pour nous & pour vous, Mr. l'on vous répond de la docilité de presque tous ces Médecins & Chirurgiens de notre tems à vous donner des certificats, quand vous vous ferez réglé sur la conduite de ces supérieurs Ecclésiastiques qui sont un Archevêque & un Evêque. Faites-leur donc demander des certificats au nom & de la part de Monseigneur l'Archevêque, par exemple, parce qu'il voudroit juger des mommeries de vos Convulsionnaires, & vous verrez que malgré votre indigne & calomnieuse supposition, on les trouvera fidèles & obéissans. Et cependant vous ne craignez point de noircir la réputation de ces Mrs. par le doute que vous inspirez, que

Ibid. p.  
36.



V. La  
Lettre,  
P. 2.

que s'ils étoient véritablement apellés par l'Evêque, qu'il n'est pas bien sûr que leur cœur soit disposé à obéir. Acceptez, Mr. le défi, faites consulter la Faculté de Médecine de Paris en vertu d'ordres supérieurs; demandez que des Médecins de cette sçavante Compagnie soient choisis pour examiner vos Convulsionnaires, & les traiter dans des lieux où elles soient soustraites aux mains des jeunes hommes, & de dessous les yeux de leurs admirateurs, que ces Médecins réglent leur régime, & les remèdes qui leur conviendront; enfin qu'on leur donne tout le tems nécessaire pour suivre de jour en jour, & même aux heures convenables les convulsions de ces créatures; après cela vous reconnoîtrez que *leur excuse*, comme vous parlez, est bien sincère dans leur bouche, lorsqu'ils se refusent à donner des certificats à des personnes privées, qui ont la témérité de s'attribuer une autorité qui n'est reconnue que dans des Supérieurs légitimes. Vous pouvez même, Mr. compter sur la sincérité de leur rapport, car vous avez bonne opinion des Apellans. Or les Médecins de la Faculté de Médecine, aiant cet honneur, ils doivent (& ils le méritent à ce titre) engager votre confiance.

En conséquence vous conviendrez en-  
core,



core, Mr. que Mrs. les Médecins que vous citez avec si peu de justice & de charité, au tribunal du souverain Juge, ne seront point embarrassés à y répondre de la disposition où aura été leur cœur à obéir. Ibid. p.<sup>a</sup>

Mais souffrez qu'ils vous demandent où il est écrit, *que Jesus-Christ leur demandera compte . . . . par rapport aux miracles & aux convulsions* ? car ils sont bien moins incrédules que vous ne le donneriez à penser. Ainsi marquez leur s'il vous plaît le Symbole, ou celui de ses articles qui oblige à croire les miracles des convulsions, & ils vous promettent encore là-dessus une parfaite docilité. Mais il leur paroît au contraire que vous mêlez étrangement les choses de la Religion ou les articles de foi, aparemment est-ce en vertu de votre système nouveau de *l'œuvre mêlée* dans les convulsions.

Mais là-dessus ces Médecins que vous croiez d'une foi médiocre, sont tentés de croire la votre bien bigarée ; ils craignent même que vous ne troubliez les sources pures de l'ancienne foi, où on leur a appris à puiser la leur, en vous voyant confondre le bon & le mauvais dans une même action, le *naturel* & le *surnaturel*, le *divin* avec le corporel, le pur avec l'impur, ce qui est mêler *Dieu* avec le *diable*. Tout cela leur



paroît approcher de bien près le *Samaritanisme*, c'est-à-dire, le mélange de ce qui est de Dieu avec ce qui est de la créature, la piété avec la profanation des choses saintes. Les Voilà donc ces Médecins dont vous faites des profanes, tentez de vous croire vous autres Convulsionnaires de nouveaux *Samaritains*, par le mélange honteux que vous introduisez dans la Religion, du corporel ou naturel, (peut-être criminel) avec le spirituel ou le divin.

Lettre,  
P. 4.

Bien plus, Mr. ils vous demandent réparation de l'insulte que vous faites publiquement à leur Religion. Voici vos termes : *Mais aujourd'hui la foi est rare, & peut-être plus parmi les Médecins & Chirurgiens*, que parmi bien d'autres. Mais avez-vous des preuves ou seulement des soupçons de leur peu de foi, c'est à vous à les produire, (car ces misérables griefs que vous répandez dans votre Lettre, font pitié au bon sens) sinon ils vous proposent la décision de ce cas de conscience. C'est de sçavoir si c'est rien moins qu'une calomnie, qu'une accusation publiquement intentée & sans preuve, contre la foi de personnes qui vivent avec honneur dans la communion de l'Eglise, & dans la participation de ses sacremens. C'est ainsi, Mr. qu'ils tournent contre vous-même les indignes



dignes & injustes accusations que vous ne rougisiez point de publier contr'eux. Parmi ces Mrs. ajoutez-vous, on en voit quelques-uns faire, comme on dit, les *Fansenistes*, que diront ils si on leur démontre qu'ils sont aussi criminels que ceux qu'ils censurent ? Voici la parodie qu'ils font de votre indigne opinion. Parmi Mrs. les *Convulsionnaires*, on en voit quelques-uns faire les *Apellans* ; mais que diront-ils si on leur démontre qu'ils sont aussi criminels que ceux qu'ils censurent ? car ils se donnent pour les Disciples de ces fameux Défenseurs de la vérité & de la morale chrétienne, de cette Religion d'où étoit banni le mensonge, où l'on abhorroit les spectacles, où l'on craignoit jusqu'au scrupule toute aparence d'impureté, où les Prêtres du Seigneur se feroient crus souillés parmi les morts, que de se rendre les spectateurs d'objets indécens, & parmi lesquels ils auroient conversé ou laissé converser jour & nuit, de jeunes filles immodestes dans leurs contenance avec de jeunes Clercs. Appliquez, Mr. leurs réflexions à la conduite de vos sectaires Ecclésiastiques & Laïcs, & voiez si vos Docteurs qu'ils rendent les apologistes & les aprobateurs des postures indécentes de vos filles Convulsionnaires, ressemblent bien à ces pieux maîtres de la pureté de la

Ibid. p. 5.



morale chrétienne, & de la discipline de l'Eglise, dont ils se font gloire d'être les descendants ou les élèves. Après cela vous verrez, Mr. au pied de votre Crucifix à quelle réparation vous êtes obligé envers les Médecins & les Chirurgiens que vous deshonorez publiquement sans raison & sans preuves. Cependant ils répondent à l'objection que vous leur faites sur le divin ou surnaturel des convulsions ; car il leur importe de se mettre bien avec vous sur les miracles, parce qu'autant qu'ils ne les reconnoissent pas dans les convulsions, autant en reconnoissent-ils beaucoup d'autres très-véritables. Voudriez-vous bien même leur rendre la justice d'avouer que ce que l'on a de meilleur sur les vrais miracles, se trouve principalement dans leurs livres, & en particulier dans celui d'un sçavant Médecin d'Angleterre intitulé : *De suspensis naturæ legibus*. Car là l'on trouve expliqué suivant l'analogie de la foi, tous les miracles de l'Evangile, pour prouver en quoi consiste la vertu miraculeuse ; ainsi les Médecins croient aux miracles.

Gennev.

Mais l'on demande dans votre parti s'il est donc impossible qu'il y ait des convulsions surnaturelles, ou qui soient les effets de l'esprit divin ? jusque-là la proposition est très-raisonnable, mais elle se décide par elle-même.



elle-même ou de sa nature. Car c'est la même chose que si l'on demandoit s'il est possible que Dieu fasse trembler les corps humains. Or dès là que Dieu peut faire trembler toute la terre, à *facie Domini mota est terra*, comme les colines & les montagnes, peut-il lui être impossible de faire trembler des corps ? Mais ce que cache la proposition de votre parti, c'est de sçavoir s'il est impossible que Dieu fasse des miracles par les convulsions. Or il est bien vrai que Dieu se sert de tremblemens pour aprouver des miracles, & pour permettre ce semble d'en accorder d'autres aux prières des fidèles, puisque ce fut ainsi que trembla le Cenacle où les Apôtres étoient assemblés ; mais ce fut pour ratifier les miracles que venoient de faire les Apôtres, & pour les assurer de ceux qu'ils venoient de lui demander dans les prières que toute l'Eglise naissante venoit de lui faire.

*Da servis tuis cum omni fiducia loqui verbum tuum, in eo quod manum tuam extendas ad sanitates, & signa & prodigia fieri per nomen sancti filii tui Jesu, & cum orassent motus est locus.* Mais il est inoui que jamais Dieu ait envoié de convulsions miraculeuses, l'on n'en trouveroit que dans les maladies pestilentiellles, où se rencontrent des convulsions ; peut-être

/ Et. c.  
v. 29.



Nombre  
c. 21. v.  
6.

Rois 2.  
c. 24. v.  
15.

encore les morsures de serpens qui tuoient les Israélites dans le desert en caufoient-elles , parce qu'il est des insectes qui , comme la tarentule , en donnent. Mais c'étoit des maladies envoiées de Dieu , comme il envoia le soufle contagieux de la peste. *L'épilepsie* étoit encore une maladie que les Païens faisoient descendre des Dieux. Mais en tout cela rien ne prouve le miraculeux des convulsions , mais bien qu'elles sont des maladies , & par conséquent des effets naturels qui demandent plus les soins des Médecins , que la vénération des Théologiens.

Lettre ,  
p. 4.

Un doute sur lequel vous seriez peut-être prévenu contre les Médecins , les oblige , Mr. à vous dire leurs raisons ; c'est qu'ils ne sont pas accoutumés à avancer des soupçons téméraires , & que quoique vous pensiez d'eux , ils n'intendent point d'accusation sans preuves , de peur de montrer dans leurs procédés plus d'humeur que de justice & de raison. Votre doute roule sur ce qu'ils croient que les convulsions ne sont causées souvent que par l'imposture ou l'imagination , parce que vous ne pouvez croire que l'esprit ou la fantaisie soit si puissante ou si dominante sur les corps. Mais vous vous oubliez , Mr. sur la nature de ceux des filles ; & en effet il  
sied



fiéd bien à un Ecclésiastique, d'être un peu ignorant sur les secrets des corps des femmes, *de secretis mulierum*, comme les appelle un grand Philosophe. Au surplus de quoi n'est pas capable une tête de femme enivrée de quelque passion ? en elles, ainsi passionnées, l'esprit domine tellement le corps, qu'elles le méprisent jusqu'au desespoir, auquel elles s'abandonnent, sans sentir, disent-elles, la moindre douleur qui s'y passe ; telle fut la passion forcenée de cette Dame Romaine, (*Arria*) laquelle emportée par son chagrin, & par la présence de ses malheurs dans la personne de son mari, (*Petus*) se perça le sein d'un poignard, & le tirant sanglant le presenta de la même main (à son mari avec ces folles paroles) : *Mon cher Petus cela ne fait pas de mal.* Vous voïez donc, Mr. jusqu'où se porte la passion de l'esprit sur le reste du corps d'une femme. Mais il vous faut un exemple de vapeurs hystériques, uniquement excitées par l'imagination échaufée ou dérangée. Vous en avez un célèbre & bien sensible dans les filles *Milesiennes* rapporté par *Plutarque*, lesquelles malades d'une maladie d'esprit (c'étoit des *vapeurs hystériques*) s'entrecommuniquoient les unes aux autres la folle fureur de se pendre. La contagion de ces imaginations dé-

V. Plin.  
Lett. 15.  
L. v. 3.



rangées gagnant, comme une *épidémie*, tout le Pais, & toutes les têtes des filles, les *Milesiens* ne trouvèrent pas de meilleur remède, que de frapper les imaginations des filles leurs citoïennes, par une autre passion ou affection de l'ame. Ce fut celle de la pudeur, naturelle aux filles, qu'ils crurent la plus propre à refroidir les imaginations échaufées des leurs. Pour cela ces sages Magistrats firent une Ordonnance qui fut publiée par tout le Pais, que toutes les filles qu'on auroit trouvées pendues seroient après leur mort exposées toutes nues, la corde au col, aux yeux de tout le monde. Ce fut pour ces filles une imagination pour l'avenir, c'est-à-dire, après leur mort, si puissante, que dorénavant aucune ne se pendit. Douteriez-vous encore après cela, Mr. du pouvoir de l'imagination des filles sur leur corps, puisqu'une imagination pour l'avenir, efface absolument de leurs esprits une imagination presente ?

V. *Aulus*.  
*Gelus* 1.  
 15. c. 10.

Mais un exemple plus récent & tout semblable à celui de vos Convulsionnaires, Mr. va vous persuader de l'étrange pouvoir de l'imagination des filles sur leurs corps, c'est l'histoire que le célèbre Mr. *Nicole* racontoit à ses amis, parce qu'il connoissoit la maison Religieuse où ce te  
 his-



histoire s'étoit passée. C'étoit une Communauté très-nombreuse de filles, lesquelles toutes se trouvoient saisies tous les jours à la même heure d'un accès de vapeur le plus singulier, & pour sa nature & pour son universalité ; car tout le Couvent y tomboit tout à la fois, on entendoit un *miaulement* général par toute la maison, qui duroit jusqu'à plusieurs heures, au grand scandale de la Religion & du voisinage du Couvent, qui entendoit miauler routes ces filles. On ne trouva pas de meilleur moïen, plus prompt, ni plus efficace pour arrêter ces imaginations blessées, qui faisoient miauler toutes ces filles, qu'en les frappant d'un autre imagination qui les retint toutes & tout à la fois. Ce fut de leur faire signifier par ordres des Magistrats, qu'il y auroit à la porte du Couvent une compagnie de Soldats, lesquels au premier bruit qui s'entendrait de ces *miaulemens*, entreroient aussi-tôt dans le Couvent, & que sur le champ ces Soldats fouetteroient chaque fille qui auroit miaulé. Il n'en fallut pas davantage pour faire cesser ces ridicules clameurs : car l'imagination de ces Religieuses frappée par la honte qu'elles auroient d'être fouettées par des hommes, & par des hommes Soldats, les réduisit à un si parfait silence de *miaulemens*, que les

Sol-



V. Boneti.  
Medicin.  
Sept.

Soldats n'eurent pas à executer une seule fois leur commission. Là-dessus, Mr. comparant ces *bêlemens* de chat, à l'aboïement de chien, que l'on canonise comme un miracle dans vos Convulsionnaires *aboïeuses*; & encore à ce chant de cocq, qu'un célèbre Observateur raporte d'une fille hystérique-*entouffaste*, qui chantoit comme un cocq dans ses accès de vapeurs; il vous fera aisé de comprendre à combien de sorte de symptomes de vapeurs sont exposées des filles en qui l'imagination se dérange. Ceci est même d'autant plus remarquable sur les imaginations de filles, que l'on tient d'une histoire particuliere, que l'on a par devers soi, qu'une demoiselle très-sage & très-moderste, ne sçauroit goûter de *chocolat*, sans que sur le champ presque, elle ne se mette toute nue, courant dans cet état par toute la maison à la vûe de tout le monde. La seule idée de pudeur qui lui fait appréhender de tomber en cet état, la retient, moiennant qu'elle ne prenne point de chocolat, & pour lors son imagination rentrant dans son calme, il ne lui arrive aucune vapeur.

Il est triste, Mr. de penser que vos Convulsionnaires sont presque de ces personnes qui ne sçavent point rougir, car il ne leur faudroit que calmer leur imagination



tion pour les empêcher de tomber en vapeurs , & par conséquent de se montrer nues par quelque endroit que ce soit de leurs corps. Des Médecins se serviroient de ce remède , mais les Théologiens-Convulsionnaires leur pardonnent ces indécences. Par quel expédient ? par celui de l'*œuvre mêlée* , dans laquelle l'on fait Dieu dominant , sans avouer que le diable y soit dominé. La monstrueuse opinion ! suivant les seuls principes de la nature éclairée de la Religion , des Médecins que vous méprisez si fort , Mr. sont en état de convaincre vos Théologiens que leur sentiment sur l'*œuvre mêlée* , est insoutenable , parce qu'il est impossible qu'une même action soit naturelle & miraculeuse : Voici leurs raisons. Le miracle consiste en ce que les loix naturelles de l'œconomie animale , sont suspendues par la puissance de Dieu , & par conséquent le cours ou l'ordre naturel des mouvemens est changé dans les fonctions du corps humain. C'est donc une détermination nouvelle que Dieu supérieur de la nature , sans vouloir la détruire , imprime aux esprits & au sang , qui portent leurs directions , leurs vélocités & leurs impétuosités , ailleurs que dans l'ordre naturel des mouvemens de ces fluides. Quelle aparence donc dans cette

dis-



disposition de pouvoir comprendre tout à la fois que Dieu change l'ordre des loix des mouvemens dans ces fluides , & que dans la même action l'ordre naturel de ces mouvemens subsiste ? c'est donc une opinion contraire au bon sens & à toute lumière en physique, que l'*œuvre mêlée*, dans laquelle se trouvera ensemble le pour & le contre. Ce sera dans une action chrétienne tout à la fois le bon & le mauvais , & dans celles de vos Convulsionnaires , ou dans leurs attitudes indécentes , le pur & l'impur , la vertu & le crime , c'est mettre Belial avec Dieu. Resteroit à vous dire, Mr. que l'imposture toute seule cause bien des convulsions ; mais l'histoire des Diables de *Loudun* en est une preuve autentique , il ne faut que la lire. Voilà, Mr. ce que des Médecins que vous avez agacé par votre Lettre aussi desobligeante, grossière & insultante , qu'irreligieuse & sortie des caractères de la charité, se croient obligés de vous répondre ; car ce sont, comme vous

Lettre, voulez bien les reconnoître, des Chrétiens.  
 P. 2. Or des Chrétiens doivent être toujours prêts à répondre de leur foi , quand elle est insultée au point & dans les termes que vous insultez la leur. *Dominum Christum sanctificate , parati semper ad satisfactionem omni poscenti vos rationem , de eâ quæ in vobis*



3  
vobis est spe . . . . ut in eo quod detra- B. Petri.  
hunc vobis , confundantur qui calum- Epist. 1.  
niantur. C. 3. v. 15e

*A Paris le 15. May 1733.*



Handwritten text at the top of the page, likely a title or header, which is mostly illegible due to fading and bleed-through. It appears to contain several lines of text.

Handwritten text in the upper middle section of the page, possibly a date or a specific reference, which is also mostly illegible.

18



20











